REVUE ROUMAINE

Revue mensuelle de culture et civilisation roumaines
Paraît en français, allemand, anglais et russe
RÉDACTION DES PUBLICATIONS POUR L'ÉTRANGER « LA ROUMANIE »
Piața Scînteii 1, 71341 Bucarest — Roumanie; B.P. 33—28, tél. 17.60.10, telex 11 272

Rédacteur en chef:
GEORGE G. POTRA

Sur la couverture:

GEORGETA NĂPĂRUȘ — *La Ronde de l'Union* (huile)

REVUE ROUMAINE 1

XXXVIIIe ANNÉE 1984

Sommaire

VICTOR BOTEZ 3 Culture et esprit révolutionnaire

1859—1984
125 ANNÉES DEPUIS
L'UNION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

GEORGE MUNTEAN 6 Littérature et histoire

VERS ET PROSE

VASILE ALECSANDRI 14 La Ronde de l'Union

MIHAIL KOGĂLNICEANU 15 Préface aux Chroniques de la Roumanie

NICOLAE GANE 17 Aux temps de l'Union

N. T. ORĂȘANU 24 Une page de ma vie

NICOLAE FILIMON 33 L'Entrée de Cuza à Bucarest

I. L. CARAGIALE 34 Après 50 ans

NICOLAE IORGA 36 Ce que la vie et le règne du prince Cuza nous enseignent

MIHAIL SADOVEANU 38 Le Prince Cuza

TUDOR ARGHEZI 43 L'Auroch et l'Aigle

MIRCEA ȘTEFĂNESCU 45 Le Prince Cuza

PAUL ANGHEL 51 La Colonne de l'Union

ADRIAN PĂUNESCU 53 Nous nommerons Union ce qu'on est aujourd'hui (fragments)

«POÉSIES» D'EMINESCU—1884—1984

NICHITA STĂNESCU — 55 Anniversaire

MIHAI EMINESCU — 56 Bois, pourquoi frémir • Mélancolie • Comme de longs nuages... • Au long des peupliers impairs • Glosse • Il me reste un désir • Lucifer (fragments)

À la lumière de la critique – Pages d'exégèses signées par: TITU MAIORESCU (71); NICOLAE IORGA (73); TUDOR VIANU (74); ROSA DEL CONTE (77); G. CĂLINESCU (80); ALAIN GUILLERMOU (83); IURII KOJEVNIKOV (85); GEORGE MUNTEANU (87); CONSTANTIN NOICA (88); EDGAR PAPU (89); AMITA BHOSE (93); ZOE DUMITRESCU-BUȘULENGA (94)

VALENTIN F. MIHĂESCU — 96 À cent ans de distance

LIVRES

ANDREI BUSUIOCEANU — 101 La voie vers l'indépendance

RADU BAGDASAR — 102 Eminescu traducteur

Nouvelles parutions

IN MEMORIAM

VIRGIL MOCANU — 109 Ion Jalea

La Culture et l'esprit révolutionnaire

La contingence de la création et de la culture avec l'esprit révolutionnaire — attitude dont les racines profondes régissent le devenir de la civilisation humaine — apparaît soulignée avec conséquence dans l'œuvre théorique du président de la Roumanie, enrichie de développements inspirés de la pratique de l'édification de la société nouvelle, de la tradition du « logos » et de l'« éthos » roumains, de la capacité de globaliser et de l'esprit pragmatique caractéristiques de la méditation de Nicolae Ceaușescu. La profonde préoccupation pour les thèmes de la création, de la culture et de la valeur est, d'ailleurs, spécifique à la philosophie roumaine de tous les temps, et son maintien dans la pensée sociale et politique contemporaine de notre pays ne peut que fertiliser davantage un champ d'activité en vue d'apports nouveaux sur le plan de la connaissance théorique.

Comme on le sait, l'homme, de par sa genèse même, s'oppose au donné et innove dans le cadre d'un processus continu de destruction et de construction, spécifique à la révolution. Tous les moyens par lesquels il arrive à s'émanciper du monde naturel et à le dominer toujours davantage sont, au fond, des moyens révolutionnaires. Chaque génération nouvelle tient à prouver qu'elle peut fournir quelque chose de plus que les générations antérieures.

L'interaction création-révolution est plus productive dans les époques à profondes transformations dans la vie des sociétés humaines, lorsque — et cela, certes, non par un effet du hasard — sont repris les mythes à problématique révolutionnaire. Les romantiques, qui ont formé le premier grand courant de révolutionnaires dans le domaine de la création après la Renaissance, considéraient comme toute-puissante l'imagination du génie artistique et montraient dans leur littérature leur culte de Prométhée, Tantale, Ixion, etc. Même un esprit aussi lucide que celui de Marx considérait Prométhée comme le plus saint martyre des aspirations à l'émancipation, à la révolte et à la création. Digne d'être souligné est également le fait que, pendant les périodes révolutionnaires, les concepts de création et de révolution sont massivement employés dans le langage politique et scientifique, ainsi que dans celui des artistes. Les époques à prégnance révolutionnaire en art (Renaissance, Romantisme, XXe siècle), ont apporté avec elles les révolutions de Copernic, de Newton, de Darwin, d'Einstein et celle génétique. La science s'avère, elle aussi, révolutionnaire, assurant le progrès cognitif par la négation partielle ou totale de certaines traditions théoriques ou méthodologiques et l'instauration, par un processus créatif, d'autres traditions mieux adéquates.

Selon la vision philosophique humaniste du président de la Roumanie, le système socialiste est conçu de telle manière qu'il soit en mesure de stimuler les qualités les plus nobles de l'homme, en en accentuant la sensibilité, le désir et la volonté d'autodépassement, en en amplifiant les connaissances, en réalisant ses rêves les plus audacieux de progrès, de justice et de bonheur.

Le socialisme se propose de façonner un homme nouveau, disposant d'un large horizon de pensée et de compréhension, apte à déchiffrer le sens des lois objectives du développement social, participant conscient, actif, à la création de l'histoire. « Le type humain nouveau que nous voulons créer dans notre société — précisait le président Nicolae Ceauşescu — doit se caractériser par sa passion pour le travail créateur, par un esprit élevé de responsabilité envers les intérêts généraux de la collectivité, par une tenue morale parfaite, par une vie spirituelle élevée... »

L'édifice de la culture tout entier est mis, dans la Roumanie socialiste, au service de ce noble idéal, en un effort ininterrompu de création et d'éducation culturelle et artistique, en associant le critère de la valeur esthétique au but humaniste, patriotique, révolutionnaire, qui domine toute notre vie spirituelle. Toutes nos écoles, une immense production de publications, des dizaines de milliers d'unités culturelles et artistiques sous diverses formes — théâtres, cinémas, musées, bibliothèques, studios de films, clubs culturels, instituts de recherche, presse et radio-télévision — constituent une forte base matérielle, de formes et modalités variées, comprenant l'ensemble de l'enseignement public, de l'éducation et de la création culturelle.

Ainsi que le montrait le président de la Roumanie lors de la Séance de travail au sujet des problèmes du travail organisationnel et politico-éducatif tenue l'an passé à Mangalia, la création artistique fondée philosophiquement sur la dialectique matérialiste doit normalement s'inspirer de la réalité sociale et historique de notre époque. Il est attendu de la part de la littérature et de l'art de nous présenter la réalité, de la manière la plus colorée et la plus diverse, à partir d'une perspective artistique, notamment la vie des contemporains, leurs succès comme leurs échecs, les modèles héroïques de même que les mentalités vétustes.

« Nous sommes révolutionnaires — montrait il y a de cela sept ans, lors du premier Congrès de la culture et de l'éducation socialistes, Nicolae Ceauşescu — et nous ne désirons pas avoir des œuvres qui enjolivent la réalité, qui présentent la vie sous des couleurs roses; nous n'avons nul besoin de douceurs artistiques. Au contraire, nous considérons qu'une telle présentation idyllique de la vie est nocive pour le développement de l'esprit et de la combativité révolutionnaire de l'homme socialiste. Mais il ne nous faut pas non plus un art qui aille nier les réalités, qui les déforme en les présentant sous des couleurs sombres, en revêtant d'une teinte grise la vie et le travail héroïques de notre peuple... ; la situation sur des positions révolutionnaires en art suppose l'orientation consciente de la part de l'auteur de son œuvre dans la direction d'une contribution active à la transformation rénovatrice, progressiste de la société, de l'homme. »

La création cesse d'être l'apanage d'un Olympe des grands êtres doués d'érudition et de vocation pour des œuvres de référence. En instituant le festival national « Le Chant de la Roumanie », de création culturelle, artistique et scientifique, le président Ceauşescu a eu en vue l'ample utilisation des potentiels humains de créativité, l'éducation à l'échelle des masses d'une attitude spirituelle engagée. Ce festival veut devenir un vaste champ des

talents s'affrontant en une compétition nationale, d'où surgiront des créateurs éminents dans tous les domaines de la vie culturelle, artistique, scientifique. La créativité, propriété distinctive de l'être humain, qui confirme sa capacité de dominer son existence naturelle par son essence sociale, d'exister dans le non-immédiat, n'est pas une vertu rare réservée à des êtres exceptionnels. Aptitude spéciale de l'esprit de remettre en ordre de manière originale les éléments de son champ de conscience, la créativité est considérée de nos jours comme une capacité généralement humaine en mesure de produire des valeurs dans la sphère de la connaissance, de l'existence créatrice, utile autant pour l'individu que pour la société. Tous les hommes sont doués, dans une plus faible ou plus forte mesure, d'un potentiel de créativité en vue de l'accomplissement d'une œuvre quelconque d'ordre matériel ou spirituel. La tentative d'attirer le plus grand nombre d'entre eux dans la sphère de la création artistique et scientique conduit inévitablement à la diminution du risque de voir se perdre une série de contributions originales par suite de l'ignorance, voire de la non-participation de l'ensemble de ceux capables de les apporter. La multitude des promesses et des essais entraîne de soi les grandes certitudes et victoires de l'esprit humain.

La culture unifie en un système harmonieux, avec de subtiles interférences, la spécificité de certains types de créations séparés en apparence par des frontières rigoureuses, tels les arts, la philosophie, la science. La fusion des types fondamentaux de création dans le système de la même compétition culturelle nationale confère d'ores et déjà en perspective un surplus de cohérence à la création roumaine.

L'esprit révolutionnaire dans la culture, pour lequel milite Nicolae Ceaușescu, s'oppose au sentiment de suffisance dans le domaine de la connaissance, de la création. « Il ne faut jamais perdre de vue que ce que l'on connaît jusqu'à présent ne doit contenter personne. Au contraire, un véritable chercheur, homme de science, doit partir du fait qu'il ne doit pas répéter ce qui a été réalisé, mais perfectionner, faire des découvertes nouvelles. En fait, ce n'est que cela, finalement, la science. »

Les grandes valeurs dans le domaine de la culture, de la création ont une gestation difficile ; elles sont préparées par des accumulations persistantes et profondes. L'édification d'un paradigme culturel dans la Roumanie socialiste, processus en voie de déploiement depuis plusieurs dizaines d'années, est confrontée à l'impératif de l'obtention d'une qualité nouvelle, à un niveau supérieur, à la mesure de l'époque de puissant progrès matériel et spirituel qui consacre la vocation constructive du peuple roumain, créateur d'une civilisation moderne, à la fois réceptive envers les valeurs universelles et d'une identité nationale unique.

VICTOR BOTEZ

1859 — 1984
125 ANNÉES DEPUIS L'UNION DES PRINCIPAUTÉS ROUMAINES

Littérature et histoire

Les commémorations des grands moments du devenir du peuple roumain appellent d'elles-mêmes la méditation au sujet de la manière dont ces moments se sont reflétés et se réflètent toujours dans la conscience nationale et, éventuellement, dans de larges domaines culturels. Une première constatation est que ces événements — dont l'Union de la Moldavie avec la Valachie, accomplie il y a 125 ans, le 24 Janvier 1859, fut essentielle pour la destinée des Roumains — n'ont pas été des actes spontanés ou conjoncturels. Ils sont l'expression de tensions profondes et durables, de luttes et de sacrifices, extrêmement grands parfois, que la signification et la victoire justifient et couronnent des lauriers de la pérennité. Comme il est question de l'un des grands moments de la lutte de notre peuple pour l'accomplissement de son unité politique, il convient de nous y arrêter afin d'examiner l'histoire, l'évolution et le caractère organique de cette unité indestructible, ses formes de manifestation, notamment celles culturelles, artistiques et littéraires. On le sait, l'unité de la culture et de la civilisation d'un peuple est fondée sur de nombreux facteurs dont certains demeurent essentiels et permanents. Parmi ceux-ci, l'attitude de solidarité avec le monde, entre les membres de la communauté respective et par rapport à ceux qui lui sont étrangers, semble occuper une place de choix. La manière dont elle se manifeste et s'harmonise avec d'autres traits spécifiques d'un peuple est à même de nous offrir une image plus complète de celui-ci. Puisque dans notre cas, en plus des preuves archéologiques et de nombreuses sources écrites — antiques et médiévales —, la culture et la civilisation populaires roumaines conservent maints témoignages et suggestions au sujet de l'ancienneté, de la cohésion et de la continuité de la vie de nos devanciers, il est tout naturel de nous y attarder un instant. On constate tout d'abord une évolution générale, cohérente et créatrice de cadres adéquats aux formes de la vie sociale, du néolithique (dans certains cas, du paléolithique) et jusqu'à nos jours, — évolution qui présente, à travers le temps, les traits d'une unité spécifique significative, conjugués à ceux, tout aussi importants, d'un mouvement de participation à la civilisation et à la culture européennes qu'elle amplifie et enrichit de nuances. De nombreux aspects de l'architecture, de la musique, des arts, du costume populaire roumain du milieu de ce siècle ressemblent à ceux mis au jour par les fouilles archéologiques ou enregistrés par différentes sources graphiques ou littéraires des trois derniers millénaires, et parfois même coïncident spontanément avec eux, ce qui est de nature à suggérer une cohésion profonde et une continuité dont la substance est sans faille, sur lesquelles se sont fondés les grands aspects politiques qui ont créé la Roumanie moderne. Les mêmes

rayons convergents peuvent être aisément décelés dans n'importe quel domaine de notre culture et de notre civilisation populaires, au-delà de la fragilité de certains matériaux et en dépit de la rareté, pour certaines étapes, des témoignages directs.

Un de ces domaines, essentiel et définitoire sous de multiples aspects, est celui de la littérature orale. Bien que cette dernière n'ait eu des échos directs que pendant les derniers quatre ou cinq siècles, de nombreux documents sont là qui nous suggèrent des informations dignes d'intérêt. En effet, les gens de ces lieux ont tôt fait état de leurs inclinations artistiques. Et ce n'est certainement pas un hasard si les Thraces Agathyrses se sont imposés à l'attention d'Aristote du fait que chez eux les lois s'appelaient des *chants* et qu'« on les chantait pour qu'on ne les oublie pas ». Eusèbe de Césarée remarquait *(La Formation évangélique*, IV, 7,7), avec une certaine irritation, que les esclaves daces « des comédies » ont l'habitude de devenir bavards et de débiter des plaisanteries « en langue dace ». Socrate aurait appris une incantation d'un apprenti de Zamolxis, le Géto-Dace, lequel lui aurait dit que « . . . l'âme guérit par des incantations. Ces incantations sont de belles paroles qui font naître dans l'esprit la sagesse » (Platon, *Carmide)*. Ce ne sont là que quelques témoignages qui confirment que les auteurs du *Penseur* de Hamangia, de la *Ronde* de Frumuşica et d'autres chefs-d'œuvre ancestraux se distinguaient de bonne heure parmi les autres peuples. Un fil conducteur est à suivre, avec prudence, de là jusqu'à nos jours. Car il est incontestable que beaucoup de cette dense substance spirituelle et artistique, intensément marquée par l'impact avec la latinité qui lui a ouvert un nouvel horizon, devait passer dans l'esprit roumain, constituant son solide substrat unificateur et générateur de beautés nouvelles.

Le latin oriental — dans son passage, de l'état de *lingua franca* des gens de ces contrées, au roumain, langue unificatrice de la manière d'être et des mœurs des habitants de la Roumanie orientale, puis de la Roumanie — a filtré, en les incorporant, d'importantes couches de spiritualité qui ont configuré de manière essentielle notre image et nos comportements. La culture populaire constitue, par sa diversité et par son unité de fond, l'un des aspects les plus convaincants de l'âme nationale dans sa perspective historique et spatiale, résumé par Eminescu dans les vers de *Revedere* (« Revoir »): « Mais sur place demeurons, / Et mêmes nous resterons » (traduction: Michel Wattremez).

Ce sentiment — généralisé dès les temps les plus reculés — de la communion durable et agissante avec le sol du pays, partiellement concrétisée dans des dictons tels que « La lune passe, les étoiles restent » ou « Le bois est frère du Roumain », fait que toute tentative d'effacer ou de briser notre unité ne résiste pas. Ce sentiment se conjugue avec un autre, tout aussi profond, celui de l'histoire. Car avec une ascendance se perdant dans le mythe, dans la légende, dans une fabuleuse cosmogonie — comme celle de la plupart des peuples très anciens —, les Roumains sont également les créateurs d'une mythologie nationale, complexe, suggestive et encore viable, dans la substance de laquelle ils ont impliqué leur être spécifique, traversant l'histoire et l'assi-

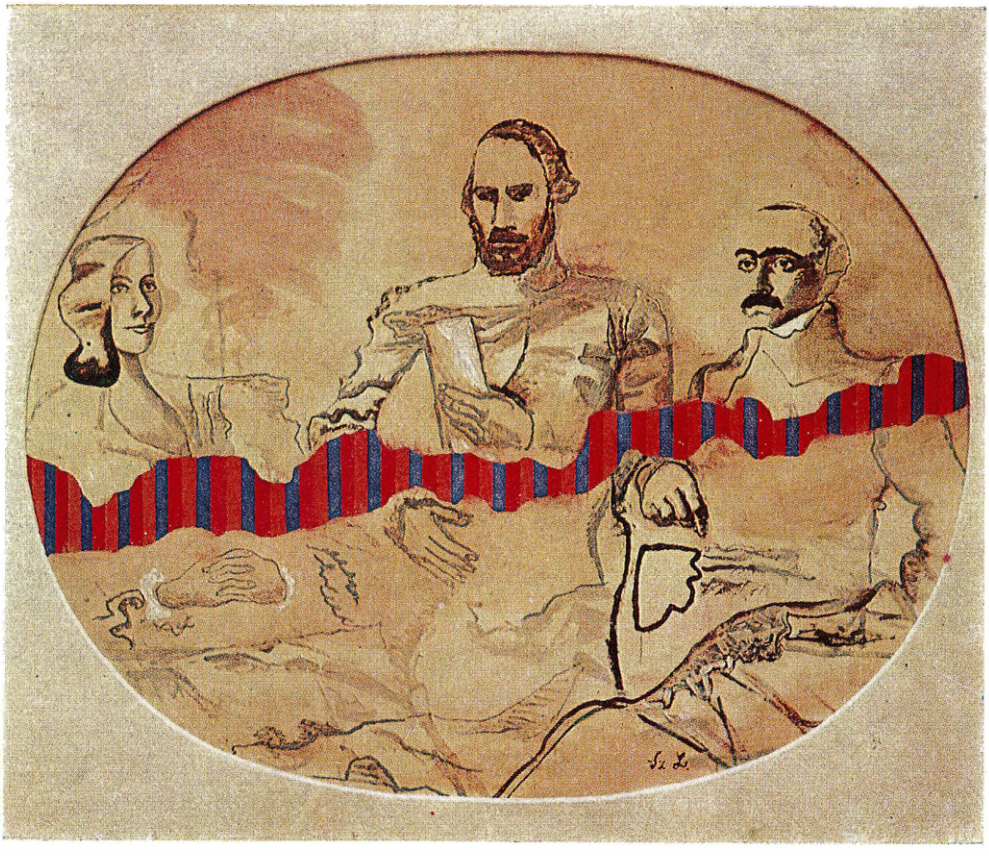
milant lucidement, jusqu'au seuil de la contemporanéité où les traits de leur originalité acquièrent de nouvelles formes de manifestation. Et lorsque des fragments en sont parvenus à la connaissance des hommes de culture roumains ou étrangers, l'effet a été particulièrement puissant, se propageant par ondes concentriques. On a pu voir de quelle force et de quelle sagesse à concevoir le monde, à connaître et à conserver sa place, ce peuple a fait preuve, combien profonde est sa spiritualité dans son devenir à travers les millénaires, quelles énergies créatrices propose cet espace, dont l'*aisthêsis* constitue un noyau germinatif de valeurs vouées à l'éternité. Quiconque se penche sur la littérature populaire roumaine — et, ces derniers temps, ceux qui le font sont toujours plus nombreux et plus avisés — remarque sa complexité, son ancienneté presque insondable et la force avec laquelle elle crée ou reprend des formes et des motifs jusque dans l'actualité (le seul domaine du conte connaît en Roumanie plus de 100 motifs et formes non encore enregistrés par les catalogues internationaux: les anecdotes sont groupées en 3029 types, dont seulement 307 s'identifient à ceux internationaux, les autres 2722 faisant partie d'un patrimoine spécifiquement national. L'aptitude de projeter l'instant dans l'éternité, de joindre la transcendance à l'immanence, le réel au possible et de sonder les mystères du monde, la propension à la clarté et à la certitude, le sens des nuances et le doute méditatif, l'éthique dialectique et l'aménité, la soif de la beauté et de la justice, l'humour et l'ironie, mordante parfois, l'amitié et la tolérance, l'amour de la patrie et le respect pour l'homme et pour ses divers comportements, l'intégration organique dans la nature et dans l'infinité cosmique, etc. ne constituent que quelques-uns des traits du Roumain, souvent exprimés avec un art charmant dans la littérature populaire.

Mythes et légendes, ballades (groupées en presque 400 types où celles à sujets historiques prédominent, certaines ayant des dizaines, voire des centaines de variantes, et une circulation qui dépasse les frontières nationales), chants pastoraux, cris scandés et proverbes (le nombre de ceux enregistrés dépasse 40 000), croyances et coutumes, doïnas et incantations, chants funèbres, chansons satiriques et de révolte, chansons de joie et berceuses, rites ancestraux et folklore médical, religieux ou magique, devinettes, chansons d'amour, complaintes et chansons militaires, diverses pratiques impliquant la parole artistement agencée, pièces de théâtre, etc. organisent une «architecture nationale de métaphores», par laquelle les gens de l'espace roumain diffèrent de leurs semblables de partout — tout en se solidarisant avec eux.

Il s'en dégage une rare force à recréer le monde sous le jour amplifié de la métaphore, une gravité exemplaire et un penchant lucide à peupler l'univers de signes, de symboles, de structures qui le rendent accessible et constamment abordable, ce qui fait que les solutions gnoséologiques et existentielles proposées soient toujours justifiées et actuelles, artistiquement et mythologiquement, capables de maîtriser ou d'arrêter le terrifiant et le monstrueux et de s'opposer aux adversités. De ce point de vue, l'apparente indifférence, l'amertume d'aspect agnostique ou les accents misanthropiques retrouvés ça et là sont le reflet de réalités sociales et historiques complexes tenant de la destinée d'un peuple situé à un carrefour d'empires rapaces, et c'est

GHEORGHE SPIRIDON:
Justice et fraternité

LIA SZASZ:
Les Visionnaires



pourquoi ils doivent être considérés également comme de subtils instruments de défense devant les agresseurs, comme stratagèmes, comme exhortations à de méditations sur les périls et les complexités du monde. Ce sont là des aspects qui reflètent la capacité du peuple roumain d'être témoin et juge d'innombrables changements de repères, de forces et d'intérêts, par rapport auxquels il a conservé, nourri et affirmé son droit à une existence accomplie et conforme à sa vocation.

Cette même tension dans l'aspiration vers l'unité de l'être national de tout l'espace roumain peut être aisément révélée dans la littérature roumaine d'auteur, où les données essentielles de la littérature populaire ont été assimilées, enrichies et élevées à une vie nouvelle. Cette consubstantialité de fond est, elle aussi, une expression de l'unité de l'esprit roumain dans toutes ses manifestations fondamentales, dont la volonté d'aboutir à un État national unitaire a toujours été actuelle. C'est pourquoi quiconque examine l'aspect d'ensemble de la littérature roumaine se doit de remarquer son unité constitutive, expression découlant naturellement de l'unité du peuple lui-même, dès les débuts de son devenir. Cette unité vitale et toujours vivifiante de la littérature d'auteur et de la littérature populaire est soutenue et motivée par des phénomènes de profondeur, en dehors desquels l'art du discours et de l'écriture ne saurait être conçu. L'un de ces phénomènes — d'importance décisive — est la langue même de ce peuple, unitaire sur l'ensemble de son territoire, des origines jusqu'à ce jour, les Roumains n'ayant jamais eu de difficulté à communiquer entre eux, quelle que soit la région du pays à laquelle ils appartiennent. Elle a constamment été, par ailleurs, l'un des facteurs qui ont conservé et consolidé le sentiment spontané et vigoureux de l'unité de toujours, de la fraternité foncière de tous ceux qui la parlaient, au-delà des morcellements que d'aucuns ont essayé de leur imposer au fil des siècles.

À son tour, la langue exprime la profonde unité de culture et de civilisation des gens qui depuis les temps très anciens habitent l'espace carpato-danubien-pontique et qui ont créé leur État national sans se heurter à de véritables difficultés d'ordre interne. Il va de soi que cette unité n'a rien à voir avec l'uniformité, l'unilatéral ou la platitude, mais représente un solide support de la diversité, de la multiplicité des formes qui viennent enrichir notre spiritualité et notre existence dans son ensemble, y compris pour ce qui est de l'organisation civique et sociale.

La littérature exprime, par elle-même, tous ces aspects tout au long de son existence. En effet, la poésie, le théâtre, la prose, les autres productions littéraires révèlent le double mouvement de manifestation de notre unité dans la diversité et de participation à la création littéraire du monde, en proposant leurs propres thèmes et motifs, ou en assimilant et en reformulant, dans des manières nouvelles, ceux à circulation internationale.

Infuse au début dans les écrits historiques, se détachant ensuite graduellement de ces écrits, mais jamais de l'histoire du peuple, que souvent elle a illustrée de manière décisive, cette littérature s'avère l'une des formes les plus importantes de l'unité nationale roumaine, à l'accomplissement de laquelle elle a toujours contribué. Ainsi, le premier témoignage qui nous en

soit parvenu, la célèbre *Lettre de Neacșu* de Cîmpulung (1521) signale avec calme et lucidité l'approche d'une nouvelle invasion ottomane, c'est-à-dire un nouvel attentat contre cette existence nationale qui avait pourtant survécu à un millénaire de migrations dont elle avait calmé le tumulte dans ces contrées. Dans les chroniques ultérieures aussi vibre la lumière de ce même sentiment durable. Le fait s'explique objectivement par la constatation directe de l'unité de tous les Roumains, mise au grand jour par de nombreux lettrés depuis Neagoe Basarab, Grigore Ureche, Ion Neculce et Miron Costin, jusqu'à Nicolae Olahus, Șerban Cantacuzino, Nicolae Costin, Radu Popescu, Dosoftei, Dimitrie Cantemir, Samuil Micu, Gheorghe Șincai, Petru Maior, etc., tout comme par la biographie de la plupart d'entre eux — combattants, diplomates, dignitaires, voire des princes régnants — qui a favorisé leurs amples contacts avec le peuple roumain, dont ils ont ensuite reflété l'image dans leurs livres. Il convient d'ajouter aussitôt que maints lettrés roumains — depuis Miron Costin et Antim Ivireanul, Nicolae Bălcescu et ceux qui sont tombés pour la révolution de 1848 ou dans la guerre d'indépendance de 1877, dans la première guerre mondiale, couronnée par la grande union de 1918, dans la seconde guerre mondiale qui a conduit à la victoire de la révolution du 23 Août 1944 et à la défaite du fascisme — ont sacrifié leur vie au service des idées pour lesquelles ils ont combattu, dont la plus importante est, comme on le sait, celle de l'unité nationale du peuple et de sa défense par tous les moyens que connaît la dignité. Auprès de ces martyrs de la littérature se tiennent les nombreux survivants des divers combats et guerres, qu'ils ont ensuite évoqués dans leurs écrits. La tradition remonte, cette fois aussi, vers les débuts et descend jusque sous nos yeux. C'est le cas, pour nous résumer à ce siècle, de Mihail Sadoveanu, de Camil Petrescu, de Perpessicius, de V. Voiculescu, de G. Topîrceanu, de Vladimir Streinu et d'autres nombreux survivants des grandes épreuves qu'a traversées la patrie dans cet intervalle, pour aboutir à ce qu'elle est aujourd'hui. Ils ont apporté le témoignage direct de la participation, l'amertume des souffrances endurées aux côtés de héros anonymes, et nombre d'entre eux nous ont donné des livres tirés de leur expérience directe. En général, d'ailleurs, ce « quantum » d'histoire vécue, d'évocation des événements dans lesquels les écrivains ont été directement impliqués, créant l'histoire, cette histoire vécue dont les écrivains font partie et sur la toile de fond de laquelle brillent leurs actes et leur personnalité, est — comme le font voir nombre de leurs écrits consacrés à l'Union des Principautés — assez prégnant pour que l'on puisse le considérer comme caractéristique.

Il va de soi que, du point de vue littéraire, la valeur de tous ces écrits au centre desquels se trouvent des événements et des moments de la longue histoire de nos luttes et victoires pour l'instauration et la défense de l'unité nationale est donnée par le talent de leurs auteurs, par leur don de l'expression, par leur capacité d'édifier des destins. Mais comme l'histoire palpite dans l'œuvre de la plupart, depuis ceux mentionnés plus haut à Ioan Budai Deleanu, Ion Heliade Rădulescu, Bogdan Petriceicu Hasdeu, Mihai Eminescu, Ion Creangă, I. L. Caragiale, Al. Macedonski, George Coșbuc, Barbu Delavrancea,

Tudor Arghezi, Nicolae Iorga, G. Călinescu, Lucian Blaga, G. Bacovia, Zaharia Stancu, Marin Preda, Mihai Beniuc, Ion Brad, Paul Anghel, etc. — beaucoup d'entre eux susceptibles d'être mentionnés pour des ouvrages consacrés à l'événement célébré ou élaborés à sa lumière —, la littérature roumaine ne saurait faire abstraction des écrits à un certain relief sur ce terrain. Ce qui rend possible la constitution, à tout moment, de recueils représentatifs sur ce généreux thème.

La littérature directement consacrée à l'union de 1859 se situe dans un pareil sillage comme s'y situe également celle qui l'évoque, jusqu'à nos jours. Car, si l'aspiration vers l'union se fait sentir dès les débuts, à travers toute l'évolution de la littérature, c'est à partir du XIXe siècle — et notamment après la révolution de 1821, dirigée par Tudor Vladimirescu (qui affirmait sans équivoque que nous sommes tous «une même nation et avons une même foi») — qu'elle se manifeste avec une prégnance particulière. La génération des révolutionnaires de 1848 fera de l'union son credo le plus sacré. Nicolae Bălcescu, Ion Heliade Rădulescu, Vasile Alecsandri, Ion Ghica, C. A. Rosetti, Mihail Kogălniceanu, Alecu Russo, Dimitrie Bolintineanu, Al. I. Odobescu ne sont que quelques-uns des écrivains roumains les plus représentatifs qui, par leur plume et par leur action, ont milité pour l'union des Roumains dans un même État national souverain, objectif vers l'accomplissement duquel l'Union en 1859 de la Valachie avec la Moldavie constituait une étape importante. À leurs côtés, un nombre impressionnant d'écrivains, de journalistes et d'hommes de lettres élèvent leur voix pour la réalisation de ce même but. Il conviendrait de rappeler au moins des auteurs tels que — des plus âgés — Gheorghe Asachi, Constantin Stamati, Iancu Văcărescu, Alecu Donici, Enric Winterhalder ou Grigore Alexandrescu et Costache Negri, ou les fort actifs Cezar Bolliac, Andrei Mureşanu, George Sion, Al. Pelimon, Gh. Tăutu, C. D. Aricescu, D. Dăscălescu, G. Baronzi, George Creţeanu et beaucoup d'autres qui écrivent — à une époque soit précédant de près, soit contemporaine, soit suivant immédiatement le grand événement — des pages vibrant d'enthousiasme et d'espoir en consensus avec les peintres et les musiciens, avec le peuple tout entier, et qui voyaient tous se réaliser en partie leur grand idéal et pouvaient désormais braquer leurs regards sur l'accomplissement de celui-ci jusqu'au bout. Nombre de ces écrits ne conservent plus aujourd'hui que le parfum documentaire de l'époque, mais, au-delà de leur valeur artistique relativement modeste, ils nous présentent une sorte de feuille de température fidèle du patriotisme et atteignent parfois, au niveau de l'intentionnalité, le sublime. Il y a, dans tous ces écrits, tant de confiance, tant de pureté du sentiment patriotique, tant d'adhésion spontanée et de volonté de soutenir l'élan unioniste, que l'on passe outre la versification parfois approximative, la langue maladroite, voire rébarbative, ou la métaphore guère inspirée qui s'estompe dans le flux d'un discours jaillissant intempestivement. La tonalité en est surtout celle des cuivres et des tambours ; les violons, le violoncelle, la harpe, le basson viendront ensuite.

Aussitôt après l'événement naîtra également une littérature de mémoires au sujet de l'union de la Moldavie avec la Valachie et, ensuite, une prose,

une poésie et une dramaturgie qui lui seront vouées. Parmi les premiers auteurs à avoir évoqué le grand moment, il convient de mentionner Petre Ispirescu, I. G. Valentineanu, N. T. Orășanu, Nicu Gane et I. L. Caragiale ainsi que le peintre Nicolae Grigorescu. La figure du prince régnant Alexandru Ioan Cuza notamment entrera dans les chansons et les légendes aux côtés des images de personnalités marquantes telles qu'Étienne le Grand, Vlad l'Empaleur, Michel le Brave, Constantin Brâncoveanu, Horea, Avram Iancu, etc., attestant de cette manière aussi l'affirmation formelle de Kogălniceanu, à savoir que « L'Union, c'est la nation qui l'a accomplie ! » Ces écrits, tout comme les récits et les anecdotes, les noëls et les ballades, glorifient l'acte de l'union des deux principautés, les réformes majeures qui lui suivirent (la distribution des terres aux paysans, la sécularisation des biens monastiques, la modernisation de l'enseignement et de la vie culturelle-scientifique, etc.), en général le climat de démocratisation de la société roumaine du temps, sont les échos sur le plan culturel-artistique et les répercussions sur le plan pratique ont été des plus durables et des plus amples. C'est ce qui explique d'ailleurs le retour constant, mais toujours enrichissant, des écrivains et des historiens à cet important événement qu'ils considèrent sous des perspectives nouvelles, sa présence toujours vive dans la conscience populaire. Mihai Eminescu y fera maintes références, de même que Ioan Slavici (qui avait affirmé avec pathos « Le soleil de tous les Roumains, c'est à Bucarest qu'il se lève »), tandis que I. L. Caragiale, qui avait vu de ses propres yeux Alexandru Ioan Cuza, devait évoquer « La petite Union », tout en songeant à la grande qu'il ne lui fut pas donné de voir.

Par la prose de N. Filimon, par le récit *Ion Roată și Vodă Cuza* (« Ion Roată et le prince Cuza ») de Ion Creangă et par la pièce en vers, en un acte, d'Alexandru Macedonski, intitulée *Cuza Vodă* (« Le Prince Cuza »), ainsi que par des pages de George Coșbuc, etc., commence à se dessiner la « carrière littéraire » de la personnalité du premier prince régnant des Principautés Unies et des événements se rattachant à ce brève règne symbolique.

Laissant de côté beaucoup d'écrits moins importants ou certaines évocations des personnalités impliquées dans l'accomplissement de l'union et relevant les contributions historiographiques de A.D. Xenopol et, surtout, celles de N. Iorga, nous considérons que jusqu'au semi-centenaire de 1909 il n'y a guère d'ouvrages littéraires importants à signaler. À partir de cette date, il faut mentionner au moins Dimitrie Anghel et Șt. O. Iosif, Emil Gîrleanu, George Ranetti, Barbu Ștefănescu Delavrancea et Mihail Sadoveanu qui, par des ouvrages littéraires, par des discours ou par des éloges publiés dans la presse, contribuent à maintenir présentes dans la conscience les grandes significations de l'Union de 1859. Ultérieurement, le grand événement national fut toujours évoqué — lors de chaque décennie, à 75 ans et surtout à 100 (en 1959) et jusqu'à ce jour — comme un moment d'extrême importance de la lutte des Roumains pour l'intégrité du territoire national, pour la souveraineté et l'indépendance. Depuis un certain temps, la célébration de l'Union s'associe de manière significative à la commémoration de la proclamation, le 9 mai 1877, de la Roumanie en tant ou'État indé-

pendant, et à celle de l'unification de tous les Roumains dans un même État national, le 1er décembre 1918, ainsi qu'à celle d'autres grands événements, ce qui a eu pour effet une constante amplification de ses significations et de ses échos. Le long de ces 125 années écoulées depuis lors, des éloges directs ou indirects à l'acte du 24 janvier 1859 seront signés par les noms de la plupart des créateurs de prestige de notre culture et de notre littérature. Octavian Goga, Vasile Pârvan, Liviu Rebreanu, Tudor Arghezi, Ion Agârbiceanu, Victor Eftimiu, G. Călinescu, Demostene Botez, Lucian Blaga, Mircea Ştefănescu (auteur d'une bonne pièce de théâtre, dont le personnage principal est le prince Cuza), Zaharia Stancu, Radu Boureanu, Mihai Beniuc, Şt. Aug. Doinaş, Paul Anghel, Ion Brad, Al. Andriţoiu, Nichita Stănescu, Fănuş Neagu, Petre Ghelmez, Adrian Păunescu, Ioan Alexandru et beaucoup d'autres encore sont de ceux qu'il est impossible de ne pas mentionner.

Si l'on rapporte ce significatif ensemble d'écrits, parus le long des 125 ans qui nous séparent de l'Union de 1859, au cours général de la littérature roumaine, on remarquera son adéquation souple et convaincante dans chaque étape, la manière dont la littérature « de l'union » contribue à l'enrichissement de la spécificité de notre littérature en sa totalité, à l'édification de son militantisme et de son vibrant patriotisme. À mesure que se dessine plus nettement le caractère évocateur et circonstanciel de ces productions, leur charge émotionnelle s'accroît, leur système d'images et de métaphores se diversifie, les points de vue se multiplient et se renouvellent, de sorte que, de productions occasionnelles, elles deviennent des œuvres pérennes, voire susceptibles de fournir du matériel à des anthologies, ce qui est plus d'une fois arrivé, d'ailleurs.

Il est, du reste, propre à l'écrivain roumain moderne de saisir l'occasionnel afin d'affirmer la pérennité, de suggérer la totalité par le détail ou par le fragment, de sorte que quiconque parcourt la littérature des moments anniversaires de l'Union de 1859 peut également surprendre des aspects plus généraux de l'évolution des lettres roumaines dans cet intervalle, leur trait militant et patriotique, leur ardeur à même de mobiliser les âmes, leur vocation à préfigurer de grands moments de l'existence de ce peuple. C'est ainsi qu'une grande partie de la littérature entre directement dans l'histoire, que l'histoire, à son tour, constitue une source fondamentale et un appui de la littérature nationale.

GEORGE MUNTEAN

VERS ET PROSE

Vasile Alecsandri
(1821-1899)

LA RONDE DE L'UNION

Allons, donnons-nous la main
Nous qui avons le cœur roumain
Et formons une *hora* unie
Sur le sol de la Roumanie !

Plus de mauvaise herbe ici
Ni haine dans le pays !
Qu'entre nous à jamais demeurent
Des fleurs et l'humaine chaleur !

Viens-t'en, Valaque, voisin
Viens-t'en me donner la main
Demeurons amis dans la vie
Et que la mort aussi nous lie !

L'homme seul n'est pas très fort
Pour résister à son sort
Si l'on est deux pour une cause,
L'ennemi en sait quelque chose !

Même mère nous avons
Sommes pareils pour de bon,
Sur même tronc deux branches fières
Les yeux d'une même lumière.

Tous deux avons même nom
Et la même condition
Toi et moi nous sommes des frères
Et nous avons même âme fière !

Viens au Milcov, hâte-toi,
D'un coup, buvons-le, ma foi !
Pour construire une route altière
Là où était notre frontière

Et que le soleil sacré
Voit en ce jour tant fêté
La *hora* fraternelle, humaine,
Sur nos chères plaines roumaines !

(« *Steaua Dunării* » n° 31, 9 juin 1856)

En français par ANDRÉE FLEURY

Mihail Kogălniceanu
(1817—1891)

PRÉFACE AUX CHRONIQUES DE LA ROUMANIE

La Paix de Paris fut signée le 18/30 mars 1856. Les Roumains y furent appelés pour exprimer eux-mêmes leur volonté concernant la future organisation de leur patrie ; et des envoyés spéciaux de l'Aréopage européen vinrent à Bucarest et à Iaşi pour écouter la voix et entendre les désirs d'une nation éveillée de son tombeau !

Le vent de la liberté dissipe les nuages noirs des horizons du bas Danube. Quelle grande, quelle belle époque a commencé alors ! Après des siècles de despotisme et d'abaissement national et social, toutes les classes du peuple roumain se réunissent dans les Assemblées-mères de 1857 ! La fraternité roumaine ressuscite ! Sur les mêmes bancs et pour le même but: la formation de l'État roumain, se rejoignent et se serrent la main princes, boyards et paysans. Nous n'avions pas besoin, alors, d'écrire l'histoire; nous faisions l'histoire !

La Moldavie, en dépit de son individualité historique, en dépit de ses intérêts personnels ayant conscience des grands sacrifices matériaux auxquels elle consent en faveur d'une grande idée, est sublime d'abnégation ! Elle s'exprime à l'unanimité en faveur de l'union ! Mais pour arriver à pouvoir s'exprimer librement il lui fallait encore lutter, et elle lutta courageusement, aussi bien contre l'influence active du dehors — celle de la Turquie, celle de l'Autriche — que contre les pressions extraordinaires du cruel gouvernement de Vogoride, nommé *caïmacane* avec la mission très nette de combattre les aspirations nationales ! Par contre, Napoléon III, ce génie bienfaisant de la Roumanie, se montra un protecteur actif et généreux de ces aspirations aussi longtemps qu'il régna.

La Russie quitta alors elle aussi sa politique erronée et s'en revint à la politique juste de l'époque des traités de Kutchuk-Kaïnardji et d'Andrinople. Aux côtés de la France elle soutient l'idée de l'union qu'elle avait déjà reconnue et garantie en principe par le Règlement organique de 1832.

À leur tour, la Prusse et l'Italie, puis la Grande Bretagne défendirent les désirs et les besoins de la nation roumaine. C'est ainsi que fut conclue la Convention de Paris qui, si elle ne nous donnait pas l'union, nous offrait du moins les moyens de la réaliser !

Et c'est ainsi que la renaissance de la Roumanie devint une réalité !

De 1859 à 1864 que de choses n'avons-nous pas faites ! L'élection d'un seul prince pour les deux Principautés ; et, peu après, par voie de conséquence, *l'Union pleine et entière des deux pays:* la sécularisation des biens d'églises ; la suppression de la corvée (ou droit du seigneur), le partage des terres aux paysans ! La grande question sociale, qui a coûté partout tant d'immenses sacrifices matériels qui a ruiné des classes entières et a fait couler des flots de sang, fut résolue en Roumanie sans qu'une seule goutte de sang n'eût coulé, sans que personne ne fût ruinée ; bien au contraire, dès la seconde année, la production agricole doubla tandis que l'émission de bons ruraux permit à des centaines de propriétaires suffoqués par les dettes de rétablir leur fortune ! Puis, l'égalité de toutes les classes de la société roumaine ; le suffrage universel ; l'instruction publique gratuite et obligatoire ; l'armement de toute la nation, en principe, et en fait, une armée nombreuse et bien organisée, comme le bas Danube n'en avait plus vue de pareille depuis les temps d'Étienne et de Michel. Et tant d'autres réformes, véritablement libérales ! L'unification des codes, avec mariage civil, jurés, et suppression de la peine capitale ; la loi départementale ; la loi communale ; les chambres de commerce et d'agriculture, les concours et les expositions d'agriculture et d'industrie nationales, le système métrique décimal etc., etc.

Puis, encore, plus que tout, la transgression de la Convention de Paris, dans la mesure où elle limitait l'autonomie du pays ; et, comme préambule au Statut de 1864, l'Europe reconnaissant à la Roumanie *le droit absolu de transformer le gouvernement et ses lois intérieures selon ses nécessités et ses intérêts, sans la moindre ingérence et intervention du dehors !*

Et même on a pu affirmer que le Deux Mai avait constitué un coup d'État, un acte qui du dehors rétablissait la Roumanie dans tous ses droits de nation libre et autonome, et qui à l'intérieur brisait l'oligarchie et appelait un million de Roumains à la vie politique et à la propriété, émancipée des obligations de la corvée et des droits féodaux !

Voilà ce qu'a réalisé la génération de 1848—1864, la génération dont, qu'il me soit permis de le dire, non sans légitime orgueil, je fais aussi partie !

(Extrait de la Préface aux *Chroniques de la Roumanie* ou *Chroniques de Moldavie et de Valachie*, deuxième édition, Buc., 1872)

En français par MICAELA SLĂVESCU

CAROL POPP DE SZATHMÁRY:
Alexandru Ioan Ier (lithographie)

A. STRIKNER:
Alexandru Ioan Ier (lithographie)

Mihail Kogălniceanu

DIMITRIE GRIGORAŞ:
Élection simultanée à Iaşi et à Bucarest du prince Alexandru Ioan Cuza (détail)

Nicolae Gane
(1838—1916)

AUX TEMPS DE L'UNION

Il n'est pas dans mes intentions d'entreprendre une description historique détaillée de toutes les péripéties que notre pays dut traverser à l'occasion des luttes pour l'Union. Des volumes n'y suffiraient pas et les documents nécessaires me manquent pour la plupart.

Je veux simplement évoquer quelques souvenirs personnels, des événements qui se sont déroulés sous mes yeux à un âge où les impressions s'impriment dans la mémoire comme sur une cire molle pour ne plus s'en effacer.

J'étais un jeunot à peine sorti des écoles, à la moustache encore rare, lorsque je fus nommé membre du Tribunal de Suceava, lors du bref règne de Theodor Balş. À sa mort, la Porte nomma le prince Neculai Conachi Vogoride *caïmacane* en Moldavie.

À Folticeni, ma ville natale, il y avait à l'époque toute une génération de jeunes gens exceptionnellement nombreuse, car chaque famille: les Morţun, Forăescu, Botez, Sungurof, Razu, Pleşescu, Stamate, Văsescu, Ghiţescu, Gane, Mocărescu, Romano etc., comptait par deux ou trois rejetons, en tout une quarantaine d'amis étroitement liés entre eux dès l'enfance et qui avions embrassé avec enthousiasme la grande, la salutaire idée de l'Union.

Tous nous étions prêts à n'importe quel sacrifice de fortune, à payer même de notre personne pour réaliser cet idéal qui se présentait à nous comme un soleil lumineux sur le ciel de notre patrie.

Oh ! Dieu ! Combien étaient alors élevés les cœurs de tous; avec quel feu, quel courage, quelle abnégation s'employait chacun pour contribuer au noble et grand but de régénération de la nation roumaine.

Un souffle puissant de résurrection passait sur le pays et aucun obstacle au monde n'eût pu l'entraver.

Et pourtant la victoire n'était rien moins que sûre, car nous avions des ennemis terribles aussi bien en dehors qu'à l'intérieur, et très actifs à nous nuire. Au dehors, trois grands empires voisins: l'Autriche, la Russie et la Turquie qui ne voyaient pas d'un bon œil le courant qui s'était formé chez nous en faveur de l'union. Puis, il y avait l'Angleterre, laquelle, bien que très éloignée, mais très influente, était dominée par le principe de l'intégrité de l'Empire Ottoman et cherchait par conséquent à empêcher tout mouvement de nature à porter atteinte à cette intégrité.

À l'intérieur nous avions à combattre notre ancienne classe privilégiée, réfractaire à tout progrès, inaccessible à toute idée noble ou patriotique. Ils nous nommaient culottards ou *bonjouristes* et cherchaient à nous convaincre avec des arguments de ce type:

— Savez-vous bien ce qui vous attend si vos folies s'accomplissent? On supprimera les charges et titres de boyards, vous serez obligés de faire votre service militaire, vous payerez des impôts !

La notion d'égalité entre citoyens leur était totalement étrangère; quant au pays il était prédestiné, pensaient-ils, à être à tout jamais soumis aux Russes ou aux Turcs.

De telles personnes, imbues de telles idées n'auraient pu nous opposer des obstacles sérieux s'ils n'avaient pas joui du soutien de l'étranger.

Nos centres de rassemblement et de discussion se trouvaient à Iaşi, chez feu Mihalache Cantacuzino Paşcanu, chez lequel fut signé l'acte solennel de l'Union et, dans le département de Suceava, au monastère de Slatina où était higoumène feu Calinic Miclescu lequel fut par la suite métropolite de Roumanie. À la tête des comités d'action de toute la Moldavie se trouvaient: Mihail Kogălniceanu, Anastasie Panu, Dimitrie Ralet, Dimitrie A. Sturdza, Vasile Alecsandri, Vasile Mălinescu, Costache Negri, Alecu Cuza, Lascăr Catargi, Petru Mavroghene, Costache Hurmuzache, Manolache Costache Epureanu etc., tous gens exceptionnels qui se retrouvèrent tôt ou tard aux plus hauts degrés du pays et dont une partie avait déjà payé par l'exil leurs généreuses aspirations.

Dans le département de Suceava nous nous réunions régulièrement, nous, les jeunes, au moins une fois par semaine à Slatina, sous la présidence de Calinic Miclescu, et nous y combinions des plans de lutte, dressions des procès-verbaux contenant les résultats obtenus, entretenions une correspondance suivie avec les autres comités et faisions aussi de temps à autre un dîner plantureux arrosé de quelques bouteilles de vieux vin des caves du monastère. (...)

Ainsi, pendant les divertissements et les heures de travail, que nous le voulions ou pas, le souci pour le sort du pays dominait tout. Et aucun d'entre nous n'avait en vue les profits personnels. Au contraire, nous savions tous d'avance à quels sacrifices nous serions tenus si l'Union se réalisait; nous savions tous que nos intérêts matériels allaient être en quelque sorte ébranlés du fait que la ville de Iaşi n'allait plus être une capitale, et pourtant, le grand désir que nous avions de voir se constituer l'État roumain nous dominait tant qu'aucun d'entre nous ne songeait à calculer ses pertes virtuelles car devant les yeux de chacun d'entre nous brillait cette fois-ci un but que les plus grands princes de l'époque héroïque des pays danubiens avaient en vain tenté d'atteindre.

Ce sentiment d'abnégation et d'amour de la patrie, qui se manifestait si fortement parmi tous les Roumains, n'avait point d'exemple chez nous dans le passé. Il y a dans la vie des peuples des courants qui élèvent les cœurs et les rendent capable de n'importe quel sacrifice et qui peuvent se comparer à ces moments où l'homme, à l'époque de sa jeunesse, verserait avec bonheur sa dernière goutte de sang pour l'être qui lui est cher. (...)

II

C'était en plein hiver, quelques jours avant la Saint-Nicolas. Nos jeunes de Folticeni étaient en fête. La plupart d'entre nous avions reçu par la poste et à l'improviste des décrets de nomination à des postes et à des rangs importants, émis sur l'ordre du *caïmacane* Vogoride. Nous étions élevés, chacun selon le bon plaisir bienveillant de Son Excellence, au rang de *căminar*, *comis*, *spathaire*, *ban*, *agha*, etc.

Dans la disposition d'esprit où nous nous trouvions alors, il est facile de s'imaginer combien nous rîmes de cette générosité à bon escient du *caïmacane*. Nous fûmes tous d'avis au début de lui renvoyer sur l'heure nos décrets de nomination, mais nous ajournâmes l'accomplissement de notre décision pour la Saint-Nicolas, car nous voulions lui exprimer nos remerciements d'une manière un peu plus spectaculaire.

En effet, mon père, bien qu'âgé, mais étant de naturel gai et accueillant, me chargea d'inviter à dîner pour la Saint-Nicolas tous mes amis de la ville. Je me souviens parfaitement qu'à l'occasion de ce banquet j'écrivis moi-même toutes les invitations en beaux caractères cyrilliques chevauchant les uns sur les autres, selon la mode ancienne, m'adressant, au début de chaque lettre, de la manière suivante:

Très-honoré boyard... grand *agha*, ou grand *ban*, ou grand *spathaire*, selon le rang que chacun venait d'acquérir. Ce fut bien la seule fois où nous usâmes des titres avec lesquels Vogoride avait espérer nous acheter.

Et quand nous fûmes à table ! Quels rires, mon Dieu, et quelle gaîté ! Ce n'était que très naturel puisque nous nous trouvions ainsi rassemblés environ une quarantaine d'espiègles, l'un plus vif que l'autre, jeunes, bien portant et gais, à l'abri des soucis du lendemain et tous animés de ce feu que Vogoride espérait éteindre à force de parchemins.

— Sois le bienvenu, *bre comis !*

— Longue vie, *kir spathaire !*

— Longues années, *archone spathaire !*

— À la tienne, *cilibi agha !*

tels étaient les toasts qui fusaient de toutes parts, accompagnés des plaisanteries les plus lestes à l'adresse de notre bienfaiteur.

Dehors, des illuminations, des feux de Bengale, de la musique, d'immenses portraits de Vogoride peints sur de minces panneaux de bois du plus joli effet et une foule si dense que pas une âme n'eût pu s'y glisser à travers. Au milieu de cet enthousiasme de commande qui se manifestait dans les rues, nous quittâmes à notre tour le banquet, juste mûrs pour y participer et nous nous dirigeâmes vers la mairie où, sur un immense panneau éclairé, s'étalait le portrait d'une caricature humaine sur laquelle s'étalait en lettres rouges les mots: Vive Son Excellence, le *caïmacane* Nicolas Vogoride.

— Hourrah !...criâmes-nous de toutes nos forces, et soudain dix, vingt, trente pierres volèrent vers le panneau qu'elles brisèrent.

Une seconde pluie de pierres le détruisit complètement, si bien qu'il n'en demeura pas une miette. Quant au public, il fit sur-le-champ cause commune avec nous et se mit à crier:

— Musique!... La *Ronde de l'Union!*... Les orchestres tsiganes auxquels nous avions si souvent rempli les poches et couvert les violons de piécettes et de billets, attaquèrent alors, aux milieux des applaudissements frénétiques du public, la célèbre *Ronde de l'Union* d'Alecsandri, une mélodie qui nous élevait, qui constituait notre nourriture spirituelle de tous les jours.

Le lendemain, vers les 11 h. du matin, lorsque je me préparais à me rendre au tribunal, je me heurtai à un des huissiers qui me remit une enveloppe.

Je venais d'être destitué de la fonction que j'occupais au Tribunal de Suceava.

J'ai été, au cours de ma vie, appelé à de hautes fonctions et à de grands honneurs, sans que je les eusse sollicités ou désirés, peut-être aussi sans que je les eusse mérités. Eh bien! je n'ai jamais ressenti de plus grand contentement et apaisement spirituel que ce jour où je me vis destitué de la première fonction que j'avais occupée.

J'étais maintenant un homme complet; j'avais payé mon tribut de sacrifice à mon pays; j'avais gagné mes éperons comme si je me fusse trouvé au milieu d'un combat dont je me fusse tiré à mon honneur, blessé et décoré.

La nouvelle de ma destitution se répandit sur-le-champ et tous mes amis et partisans politiques s'empressèrent de venir me féliciter pour le grand honneur qui m'était fait. (...)

J'étais maintenant décidé à m'engager à fond dans la lutte. Mais nous n'eûmes pas besoin, nous, ceux de Suceava d'une lutte aussi âpre, car nos dirigeants de Iaşi réussirent à s'emparer de la correspondance de Vogoride, qui rendait compte des fraudes commises à l'occasion des élections pour le Divan *ad-hoc*, et obtinrent, par conséquent, des grandes Puissances signataires du Traité de Paris que ces élections fussent cassées.

Notre pays, libre maintenant d'exprimer ses désirs, envoya au Divan lors de la seconde élection uniquement des députés favorables à l'union.

Et pourtant, ce ne fut pas sans difficulté que nous imposâmes de nouvelles élections dans le département de Suceava; car nous avions à affronter le chef des séparatistes, feu Neculai Istrati, grand propriétaire foncier dans notre département et en mesure d'entreprendre le combat avec quelques chances de réussite. Mais le courant favorable à l'Union était si fort qu'Istrati finit par ne plus oser même venir voter, et des urnes sortirent, dans tous les collèges, avec une écrasante majorité, les noms de Iorgu Varnav-Liteanu, Alecu Botez-Forăscu, Costache Morţun, Dimitrie Grigore-Văsescu et Toader sin Pavel, député paysan de Rădăşeni.

La *Ronde de l'Union* se chantait et se dansait à tous les carrefours; les vers d'Alecsandri étaient même sur les lèvres des enfants; le journal « unioniste » « *Steaua Dunării* » (rédacteurs: Mihail Kogălniceanu et Vasile Mălinescu) témoignait d'un style chaleureux, d'un enthousiasme et d'une force d'argumentation qu'aucun journal roumain avant lui n'avait connu, il

était devenu l'évangile qui nous inspirait chaque jour et entretenait le feu de notre enthousiasme.

Car la fortune de notre pays voulut que dans des circonstances aussi difficiles nous eussions les grands hommes qu'il nous fallait pour diriger notre barque à travers les écueils et l'amener à bon port.

III

Le *caïmacane* Vogoride, révoqué par la Porte, fut remplacé conformément aux prescriptions du Règlement Organique par une lieutenance régnante formée de trois membres: Ştefan Catargiu, ancien ministre de l'intérieur, Anastasie Panu, ancien vice-ministre au ministère de la justice et Vasile Sturdza, ancien président du Divan (Conseil) princier sous le règne de Grigore Ghica.

Une nouvelle période électorale s'ouvrait donc, tout aussi agitée, tout aussi décisive pour le sort de la Moldavie, car les candidats au trône avaient déjà surgi en nombre considérable, parmi eux, plus connus, l'ancien prince Mihail Sturdza et son fils, le prince Grigore Sturdza.

La lutte entre le père et le fils pour occuper le trône se retourna, à cause des conditions peu naturelles qu'elle présentait, au profit du pays, car le courant de l'opinion publique se dirigea de ce fait vers le parti national favorable à l'Union, lequel l'emporta au cours de la campagne électorale, avec une forte majorité.

Figuraient encore parmi les candidats au trône Lascăr Catargi, Petru Mavroghene et Costache Negri, entourés chacun d'un groupe d'amis personnels et politiques; Vasile Alecsandri fut désigné avant tous les autres, mais sans que lui-même aspirât à régner.

Je le voyais souvent chez mon oncle Dimitrie Văsescu où se rassemblaient de nombreux jeunes députés pour débattre de la future élection du prince.

Il me semble encore l'entendre se défendant de ce grand honneur qu'on voulait lui faire avec sa verve poétique bien connue, disant qu'il n'était pas pétri de l'argile dont on fait les princes, qu'il n'entendait pas devenir un esclave de l'étiquette et ne plus pouvoir faire un pas sans être assourdi par les roulements des tambours, être pour toute sa vie prisonnier dans son propre palais, condamné à vivre sans parents, sans amis, privé de liberté, dans une atmosphère d'intrigues et de flatterie; que pour rien au monde il n'accepterait de respirer l'air oppressant et empoisonné de la Cour princière au lieu de l'air libre et vivifiant de la campagne où il pouvait mener la vie à sa guise et régner sur tout un peuple d'êtres qui ne lui réclamaient ni postes ni fonctions.

J'écoutais ces paroles qu'il prononçait avec l'accent de la sincérité et cet homme qui méprisait un règne prenait à mes yeux les proportions d'un être extraordinaire, surhumain.

Oh! Certes! il était sans conteste alors le plus grand homme de notre Moldavie. Jeune poète, reconnu pour tel et fêté par tous, il avait dégagé notre langue des ruines du passé, lui avait rendu sa beauté d'origine et sa gloire en un monde qui avait oublié de la parler; il fut le premier à attendrir

nos cœurs par ses vers si doux, qui coulaient limpides comme l'eau de la source dans les montagnes; il symbolisait en un mot, tout notre peuple, ses souffrances, ses larmes passées, ses nostalgies, ses désirs, ses aspirations d'avenir. L'eût-il voulu, c'était lui qu'on choisissait pour prince !

Mais comme il fit bien de demeurer poète ! De régner sur les hommes pouvait lui ravir la chance de régner sur le monde des rêves humains.

Lui s'étant retiré, tous ses votes demeuraient libres. Alors plusieurs députés, dont Alecu Prigoriu-Văsescu, Neculai Pisoschi, Panaite Cazimir, ne sachant vers qui s'orienter, car ils désiraient élire un prince qui ne fasse pas partie de ce que l'on nommait l'aristocratie à cette époque, prononcèrent le nom du colonel Alecu Cuza, sans chance de réussite et sans même l'avoir consulté.

À une réunion qui se tint le soir du 3 Janvier 1859 à l'Éléphant, comme était surnommé le cabinet d'histoire naturelle de Iaşi, où Leon Ghica et Dimitrie Ralet occupaient un appartement, on organisa un simulacre d'élection pour voir qui allait obtenir la majorité absolue des votes, et l'on décida aussi, d'avance, que la minorité se soumettrait à la majorité. Au premier tour de scrutin, le colonel Alecu Cuza n'obtint qu'une faible minorité composée des seuls députés qui avaient pris l'initiative de le désigner comme candidat et de quelques partisans d'Alecsandri; les autres votes revenaient à Lascăr Catargi, Petru Mavroghene et Costache Negri. Au second tour de scrutin, Costache Negri s'étant retiré, le colonel Alecu Cuza obtint la majorité absolue.

Dès que le procès-verbal consignant le résultat de cette élection fut dressé, que tous les députés présents s'empressèrent de signer, ils s'engagèrent solennellement à voter tous, le jour de l'élection, fixé pour le 5 janvier, en faveur d'Alecu Cuza, si bien que le trône lui était ainsi d'ores et déjà assuré. À noter qu'Alecu Cuza n'y songeait même pas et n'avait pas assisté à cette élection préliminaire. Il dormait tranquillement dans son appartement, dans l'immeuble de feu mon beau-père Pavel Stoianovici, lorsqu'on vint lui apporter la grande nouvelle. Sa femme, madame Elena Cuza, ne put retenir ses larmes, tandis que lui en avait perdu la parole croyant encore rêver. Et, en effet, c'était bien un rêve, et le plus beau qu'un homme puisse faire en sa vie: se coucher simple citoyen et se réveiller prince. Mais, comme lui, tout le peuple faisait aussi un rêve, car pour la première fois depuis des centaines d'années, il retrouvait son droit de pouvoir librement choisir son prince. Tout le monde attendait donc, dans les affres de l'impatience, le 5 janvier, afin de voir réaliser son désir le plus cher.

Le 5 janvier 1859, par un beau soleil, la ville entière fut sur pied dès le matin. Chacun sentait qu'un grand événement aurait lieu ce jour-là, qui laisserait des traces profondes dans l'histoire de notre pays.

À 11 heures du matin, mon oncle Alecu Grigoriu-Văsescu, qui était secrétaire du bureau de l'assemblée, m'introduisit dans l'une des tribunes publiques de la Chambre Élective. Les députés y vinrent, les uns après les autres, Alecu Cuza, le futur prince, pâle d'émotion, Mihail Kogălniceanu, Vasile Alecsandri, Manolache Costache-Epureanu, Costache Hurmuzache, en un mot tous les élus du pays qui faisaient partie de la Chambre Élective.

Plusieurs dizaines de milliers de personnes remplissaient les tribunes publiques, les corridors et la cour du palais.

À midi la séance s'ouvrit sous la présidence du métropolite de Moldavie et de Suceava, Sofronie Miclescu. Il procéda à l'appel nominal: 49 députés y répondirent. Avant de passer à l'élection du prince, Costache Hurmuzache, le rapporteur de la commission chargée de rédiger un projet de remerciement pour les Puissances garantes, donna lecture de ce projet.

Puis le métropolite Sofronie Miclescu se leva, au milieu d'un silence si profond que chacun entendait les battements de son cœur, et tint, d'une voix émue, le discours suivant:

« Cette assemblée, destinée à être législative, s'est rassemblée aujourd'hui pour procéder à l'élection du souverain de ce pays. Je suis persuadé, mes chers compatriotes, que chacun d'entre vous est conscient de l'importance de cette opération et de combien l'avenir de notre pays dépend de son résultat.

Avant de passer aux travaux proprement-dits, je prie notre Dieu plein de compassion de nous éclairer et de nous conseiller afin que nos votes désignent celui de nos candidats qui mérite le plus la confiance de tous, rattaché à notre pays par des liens qui fondent plus encore la réflexion bienfaisante qui le rattache à ses compatriotes. Ainsi, que chacun en silence, conseillé par sa seule conscience, remplisse son mandat en donnant son vote pour cette élection laquelle, conformément aux stipulations de la Convention, doit nécessairement s'achever au cours de la séance d'aujourd'hui.

Puis, conformément au programme admis d'avance par la Chambre élective, chaque député fut appelé, par ordre alphabétique, pour prêter serment et voter ouvertement pour la personne qu'il désirait pour prince. Les députés se succédèrent les uns après les autres devant le bureau et prononcèrent, la main sur la croix, le serment suivant: « Je jure, et que Dieu me vienne en aide. » Puis, l'un après l'autre, tous revinrent au bureau et déclarèrent à haute voix: « Je vote et souscrit en faveur du colonel Alecu Cuza. »

Cette déclaration de vote, ils la consignèrent et la signèrent dans un tableau d'avance préparé; puis, après que la cérémonie du vote se fut achevée, le président constata que le colonel Alecu Cuza avait obtenu l'unanimité des votes moins un, le sien, car il s'était abstenu.

Se levant de nouveau, le métropolite de Moldavie proclama alors, et avec lui tous les députés et le public des tribunes, au nom de la Chambre Élective et du peuple, le colonel Alecu Cuza pour prince souverain du pays de Moldavie.

Le cri d'enthousiasme qui jaillit à ce moment de toutes les poitrines ne saurait être décrit; les applaudissements, les acclamations, les hourrahs « Vive Alecu Cuza ! Vive le Chambre ! » ébranlaient les murs du palais. Ce n'est que très difficilement que le métropolite put rétablir le silence, et alors, l'élu du pays monta les degrés du bureau et prêta serment, prononçant la formule suivante:

« Je jure au nom de la Très-Sainte Trinité et devant mon pays que je garderai religieusement les droits et les intérêts de la patrie, que je demeurerai fidèle à la Constitution, dans son texte et dans son esprit, que pendant tout mon règne je veillerai à ce que les lois soient respectées par tous et en toutes choses, oubliant toute oppression et toute haine, aimant également ceux qui m'ont aimé et ceux qui m'ont haï, sans plus songer à rien d'autre en dehors du bien et du bonheur de la nation roumaine. » (...) Dehors, l'air résonnait du son des cloches de toutes les églises de la ville et du grondement de 101 salves de canon.

Quant à moi, je confesse n'avoir jamais connu un plus fort serrement de cœur que devant ce grand acte qui était la première pierre placée aux fondements de l'État roumain. À ce moment je sentis naître mon individualité de Roumain, et ma nation glorifiée; je vis se lever des brumes du passé un nouveau soleil, qui allait nous réchauffer et éclairer notre chemin vers un avenir bien plus beau.

Et, en effet, 19 jours plus tard, un acte plus grandiose encore s'accomplit à Bucarest: l'élection du prince Cuza comme prince-souverain de Valachie. Ainsi, le désir le plus vif, le plus ardent, le plus général de la nation roumaine, l'Union des pays-frères, s'était accompli.

Je remercie Dieu qui m'a permis de vivre cet accomplissement.

(Extrait de Feuillets épars, 1901).

En français par MICAELA SLĂVESCU

N. T. Orășanu
(1833—1890)

UNE PAGE DE MA VIE

Premier jour (22 janvier 1859)

(...) J'arrivai à huit heures devant les portes du Palais métropolitain (de Bucarest — N.Réd.) où une foule nombreuse attendait, guettant l'occasion de pénétrer dans la cour. Mais les portes étaient fermées et gardées par des sentinelles et des gendarmes. Il me fut impossible de passer et, afin de ne pas éveiller les soupçons des gardes de la tour d'incendie, je me retirai sans trop d'opposition et courus en hâte à la porte de derrière du monastère. Mais celle-ci était fermée elle aussi et rigoureusement gardée.

Pendant que je désespérais de parvenir à y entrer, un jeune employé de la chancellerie de la Métropolie, que je connaissais bien, me saisit par la main et me murmura de le suivre. Je lui collai aux talons, nous montâmes un escalier de service qui conduisait aux bureaux, traversâmes un couloir étroit, descendîmes un petit escalier, sortîmes dans un jardinet qui séparait l'ancienne résidence archiépiscopale de la nouvelle et nous retrouvâmes dans la cour du monastère, sans aucune des formalités exigées par le gouvernement. Je remerciai mon jeune guide et nous nous séparâmes au milieu du monde qui remplissait déjà une partie de cette cour spacieuse. Je courus ensuite à la porte principale où l'on me laissa sortir sans difficulté ; je me mêlai à la foule des non-privilégiés qui attendaient sur les collines, rassemblai sans faire de bruit autant d'hommes qu'il me fut possible et leur dis de me suivre s'ils voulaient pénétrer dans la cour.

Deux ou trois centaines d'hommes me suivirent sur-le-champ ; nous contournâmes l'enceinte du monastère, gagnâmes la porte de derrière, nous précipitâmes au pas de course dans l'escalier des bureaux et, le chemin m'étant connu, je conduisis sans trop de difficultés tout ce groupe dans la cour du Palais. Mais les religieux verrouillèrent la porte du couloir après notre passage bloquant aussi l'accès ; je ne me décourageai pas pour autant et me mis à la recherche d'un autre passage pour introduire le peuple. Je me rappelai avoir vu une brèche dans le mur, du côté sud du palais, qui donnait dans la buanderie, et par où je m'étais introduit lors de l'élection du Divan *ad-hoc*. Je courus à la buanderie et trouvai fort heureusement ouverte la porte qui communiquait avec la brèche en question. J'appelai quelques amis que j'instituai gardiens de ce passage et courus de nouveau à l'entrée.

— Je veux sortir, dis-je à un homme de la police.

— Mais vous êtes déjà sorti une fois, et par où diable êtes-vous entré? me répondit cet homme, qui me connaissait.

— Ça, c'est mon affaire, lui répondis-je en riant, et je m'éloignai dans la foule.

Les gens qui me virent sortir du Palais m'assaillirent ausitôt, me posant des questions sur ce qui se passait dedans. Je m'éloignai à une trentaine de pas des portes et des agents de la police et du gouvernement, poursuivi par une foule de gens qui me pressaient de questions, mais auxquels je ne répondais pas, et modérant ma voix de façon à être entendu par la foule mais sans donner l'éveil à messieurs les sbires et les flicards du gouvernement, je dis à ceux qui s'étaient rassemblés autour de moi:

— Qui veut entrer, me suive.

Une nombreuse colonne de personnes m'emboîta le pas ; nous dévalâmes la pente et, quelques instants plus tard, nous nous pressions devant la brèche mentionnée et innondions la cour du Palais.

Puis, je me présentai de nouveau à la porte et demandai qu'on me laissât sortir.

— Vous voulez sortir pour la troisième fois, me dit l'homme du gouvernement, et je ne sais toujours pas comment diable vous vous y prenez pour rentrer chaque fois.

— Qu'est-ce que cela peut bien vous faire? lui répondis-je ; votre consigne est de ne laisser personne entrer sans billet ; faites ce qu'on vous a ordonné de faire et ne soyez pas plus royaliste que le roi.

— Hé ! Hé ! le patriote, fit-il alors, ironiquement, c'est en vain que vous vous démenez, en vain que vous vous efforcez de rassembler vos frères nu-pieds ; ils ne s'en font pas tant ; ils viennent jusqu'à la porte et s'ils voient qu'il n'y a aucun moyen d'entrer, ils se retirent comme de braves gens.

— Vous croyez? ! lui répondis-je en riant.

— C'est en vain que vous vous donnez tant de mal, vous perdez votre temps, me dit-il avec cet air insolent propre à la classe des flics. Vos frères nu-pieds ne passeront pas le seuil de cette porte.

— Jetez donc un coup d'œil dans la cour par le portillon, lui dis-je alors.

Il passa la tête par la porte et vit qu'il s'était trompé.

— Vous êtes le diable tout court, me dit-il piteusement ; mais comment avez-vous pu faire entrer tout ce monde?

— Comme j'en ferai entrer bien davantage encore.

Et m'adressant cette fois-ci au peuple, devant tous les sbires de la police :

— Qui veut entrer, me suive, dis-je.

Et la foule quitta presque complètement les collines du Palais, me suivant vers la brèche propice, par où elle prit d'assaut l'intérieur du monastère.

À dix heures commença le Te Deum et à onze heures les députés allèrent occuper leurs fauteuils à la Chambre. Le public favorisé par le sort et muni de billets pour différentes tribunes entra à son tour pour occuper ses places, tandis que moi je restai dehors avec la foule. Après avoir tenté sans succès différents moyens d'y pénétrer aussi, nous décidâmes à plusieurs d'user de la force. Sitôt prise, notre décision fut mise à l'exécution et, empoignant sans crier gare les fusils des sentinelles, nous fîmes signe à la foule méconnue de faire irruption. Écrasés sous le nombre, les pauvres soldats ne pouvaient même plus bouger. Il n'y a que le premier pas qui coûte, et le peuple l'avait fait sans trop se donner du mal ; c'était maintenant le tour du gouvernement d'être assailli, car le peuple ne pouvait plus être contenu.

Bien que la cour du Palais métropolitain regorgeât de monde, une foule encore plus nombreuse s'était rassemblée sur la colline, venant de tous les coins de la Capitale, dans l'espoir d'y pénétrer. Cette fois je ne cherchai plus à faire entrer les gens par la brèche de la buanderie et, nous voyant supérieurs en forces au gouvernement, je décidai de le braver et de donner le signal de l'opposition ouverte (...)

Je sortis de nouveau du Palais, laissant quelques amis près de la porte à l'intérieur, afin qu'à un certain signal, ils puissent tirer le verrou de fer qui la fermait. Je m'adressai alors à une dizaine de gendarmes qui, sous le commandement d'un seul officier, gardaient l'entrée, et je leur dis de laisser entrer le monde.

— Nous n'avons pas l'ordre de le faire, monsieur, me répondirent-ils.

— Mais les autres, comment ont-ils fait pour entrer? — objecté-je.

— Les autres sont les autres, répondit l'officier, et nous n'avons pas de comptes à vous rendre.

— Eh bien, nous, alors, nous sommes nous, et allons entrer sans votre permission.

— Le voilà qui me met au défit, dit-il avec ironie.

— Vous allez voir, lui répondis-je.

Et me tournant du côté de la foule qui se pressait autour de moi:

— Sus aux portes, mes frères, leurs dis-je. Et, soudain animée, cette foule se mit en mouvement en une masse compacte, fondit sur le pauvre officier et sur les gendarmes, cependant que les amis de l'intérieur tiraient le verrou et ouvraient largement les portes. Le peuple fonça, poussant des hourras assourdissants, car le succès était de son côté et il avait remporté la victoire sur l'avant-garde. La police était complètement défaite et l'entrée dorénavant libre pour tous.

Cette manière de le faire pénétrer dans la cour du Palais métropolitain me fit connaître à notre brave peuple et m'acquit sa confiance et sa sympathie (. . .)

Deuxième jour (23 janvier)

Vers les sept heures du matin, on pouvait voir des groupes de gens du peuple, qui montaient la colline du Palais métropolitain, une foule de personnes, de toutes les classes et de tout âge, venues de différents coins de la Capitale, se dirigeaient vers la cathédrale où l'on devait décider du bonheur ou du malheur de leur pays. Vers les huit heures, quelques milliers de personnes, rassemblées sur la colline du Palais métropolitain, faisaient leur entrée triomphale à l'intérieur, sans avoir trouvé, cette fois-ci, la porte fermée. Vers les dix heures la cour du Palais était tout aussi bondée que le jour précédent.

Le gouvernement semblait résolu à faire usage des pires expédients afin d'obtenir le triomphe de son candidat favori, Bibescu ou Ştirbei. Les Roumains en avaient assez des gouvernements de ces hommes détestés par la nation ; et le peuple de la Capitale décida de repousser la force par la force et de prouver qu'il était plus facile aux tyrans de se tenir assis sur la baïonnette que d'en être soutenus. Ce principe d'ordre général, formulé par le premier capitaine de l'Europe sur le rocher de Sainte-Hélène, s'avèra juste chez nous au cours de ces trois jours ; le 23 janvier marqua le coup le plus dur porté au gouvernement et démoralisa tout à fait les ennemis du peuple. Malgré toutes les concessions que la droite avait faites à la gauche dans la Chambre, la première demeurait toujours la plus forte, détenant la majorité. La gauche, cependant, se basant sur l'opinion publique et sur la sympathie de la nation, tâchait d'écraser ce pouvoir, cette majorité de la droite, exigeant, avant l'ouverture des travaux, la révocation de tous les députés à l'élection desquels des illégalités avaient été commises et au sujet desquelles les collèges avaient protesté. Comprenant que, si elle cédait à cette demande, elle allait se supprimer elle-même et, du même coup, le candidat du régime des privilèges, la droite s'y opposa énergiquement et soutint la lutte avec ardeur. Les partis s'apostrophèrent, se menacèrent dans la Chambre même, et le peuple vint y

soutenir, par des acclamations de sympathie, la proposition de la gauche. Là-dessus, le gouvernement provisoire des *caïmacanes* se disposa à lancer le signal du coup d'État qu'il méditait depuis longtemps, mais qu'il avait mal combiné par manque de capacité et de courage.

Un bataillon d'infanterie se détacha du reste de l'armée rassemblée dans la cour du candidat au trône, l'ex-prince régnant Bibescu et, sous le commandement du colonel Musceleanu qui n'était alors que commandant, vint se ranger à l'intérieur du Palais métropolitain, au milieu du peuple, tandis que la cavalerie s'alignait le long des rues, du côté sud, afin de nous couper la retraite au cas où nous nous opposerions.

Cette fois-ci nous aurions été encerclés, si le colonel Musceleanu n'avait pas été un partisan de la cause (ce qui lui attira par la suite la destitution et l'élimination des cadres de l'armée) et si messieurs les députés de la droite ne s'étaient pas mis à trembler de peur devant la résolution désespérée qu'avait prise le peuple de les exterminer tous au cas où ils seraient attaqués par la force gouvernementale.

De tous les côtés et de toutes ses forces, la foule clamait: « dehors, l'armée »; un groupe nombreux serrait de près le bataillon et bousculait à tel point les soldats que ceux-ci ne pouvaient plus bouger, tandis qu'un autre se ruait sur les portes de la Chambre et se disposait à y pénétrer. D'un coup de pied, j'ouvris la porte principale et, empêchant les autres de me suivre, je fis quelques pas à l'intérieur et criai aux députés surpris: « Chassez l'armée, messieurs, ou bien nous ne répondons plus de votre vie. »

Bon gré, mal gré, l'assemblée fut suspendue et messieurs Dimitrie Ghica et I. Brătianu s'engagèrent devant la Chambre à calmer le peuple. Ils sortirent donc et se mirent à haranguer la foule, à l'exhorter au calme et à la persuader que la Chambre commencerait aussitôt les débats afin de renvoyer l'armée. Le peuple ne se calma pas cependant, et moi, au nom du peuple et soutenu par les approbations de la foule, j'insistai pour montrer aux honorables députés, que du moment que la Chambre n'y avait pas appelé l'armée, elle n'était pas non plus en mesure de la renvoyer; que le peuple ne négociait pas ses droits, mais qu'il les prenait tout seul et que, si le général Vlădoianu ne sortait pas de son propre gré pour chasser lui-même l'armée, puisque c'était lui qui l'avait appelée, alors ce serait à nous de la chasser de force, et le résultat en serait fatal à ceux de la Chambre.

Pendant tout ce temps, le peuple n'avait cessé de crier: « Dehors, l'armée ! À bas les tyrans ! Vive la liberté ! ». D'aucuns avaient empoigné les rênes du cheval du commandant Musceleanu, l'immobilisant, lorsque le général Vlădoianu parut sur le seuil de la porte de la Chambre et ordonna à l'armée de se retirer. Après que l'armée eut quitté la cour du Palais, le peuple exigea, par des cris encore plus effrayants, que la cavalerie, qui occupait la rue de derrière, soit aussi renvoyée, et le général fut astreint de céder à la volonté de la foule.

Le peuple se calma enfin et la Chambre put poursuivre en paix ses débats.

Sur ce, on vint me dire qu'un grand nombre de paysans de ce district, qui avaient abandonné leurs foyers et étaient accourus en groupes afin de

soutenir leurs frères de la Capitale, avaient été arrêtés par les gendarmes qui gardaient, sur l'ordre du gouvernement, les routes d'accès de la Capitale, qu'ils s'étaient battus et avaient été mis sous verrou et qu'à Colentina, après un combat acharné entre les gendarmes et les paysans, quelque deux cents de ces derniers avaient été enfermés comme du bétail à l'abattoir. Cinq de ces paysans étaient parvenus à se sauver, et ils venaient maintenant nous demander de l'aide.

L'indignation contre le gouvernement était générale et le peuple, qui avait déjà remporté jusque là quelques succès et s'était rendu compte de la faiblesse de ses adversaires, se disposait à se précipiter pour sauver ses frères. Je m'y opposai pourtant et engageai la foule à ne pas s'éloigner jusqu'à ce que la Chambre n'eût pas levé la séance.

— Laissons, mes frères, leur dis-je, ces deux cents hommes souffrir encore une ou deux heures plutôt que de faire souffrir, par notre précipitation, pendant toute leur vie deux millions et demi de Roumains. Nous nous y rendrons dès que nous aurons achevé notre besogne ici.

Tous approuvèrent mon conseil et nous attendîmes la levée de la séance qui eut lieu vers quatre heures. Alors je partis du Palais à pied, suivi par des centaines d'hommes, vers l'abattoir de Colentina.

Lorsque nous arrivâmes près du village et que les uniformes des gendarmes commencèrent à se distinguer au loin, tous les visages se rembrunirent et, les yeux exhorbités, grinçant des dents, ce peuple joyeux, qui était venu jusque là en chantant et en plaisantant, prit une expression à tel point féroce et sauvage qu'il n'était plus à reconnaître. Tous se ruèrent d'un seul mouvement vers la palissade et en moins de deux minutes n'en laissèrent plus une planche en place; quelques centaines de poteaux tournaient en l'air, maniés par des mains robustes et, avec des cris enragés des plus épouvantables, la foule fonça du côté où elle avait apperçu quelques gendarmes du district (. . .)

En moins d'une demi-heure les vingt-huit gendarmes étaient alignés devant moi. Je leur demandai ce qui s'était passé et ils me répondirent qu'on les avait placés là pour empêcher les paysans de communiquer avec la Capitale, que, la veille, deux milliers de paysans avaient refusé de rebrousser chemin et que, sur l'ordre de l'administrateur et de l'officier, ils avaient usé de la force, les avaient repoussés, en avaient enfermé deux centaines dans l'abattoir, mais qu'ils avaient été libérés entre temps et étaient rentrés chez eux.

La nuit commençait à tomber et j'avais peur, en rentrant si tard dans la Capitale avec la foule, qu'il ne se produise quelque désordre. Je proposai alors de rentrer.

— Et les gendarmes, on les laisse là pour qu'ils provoquent encore d'autres désordres? crièrent plusieurs voix.

— Pas du tout ! Ils viendront avec nous, dis-je.

Et, me tournant du côté des gendarmes:

— Les enfants, dis-je, prenez toute votre munition et les chevaux et venez avec nous.

Les gendarmes voulurent enfourcher leurs chevaux, mais le peuple, craignant qu'ils ne s'enfuient, leur enjoignit de marcher à pied, ce qui ne pouvait leur nuire en aucune façon, et de prendre exemple sur lui-même qui était venu et qui rentrait toujours à pied. D'aucuns exigèrent qu'on les désarmât, mais, pour épargner aux soldats de mon pays cette offense, je m'y opposai et demandai que seuls les fusils soient portés dans ma voiture, pour alléger la marche. Quand nous fûmes prêts à partir, j'invitai le peuple à fraterniser avec les soldats, comme des gens qui étaient frères d'un même sang et fils du même pays. Tous s'embrassèrent avec joie et — les gendarmes menant les chevaux par le licou mêlés au peuple victorieux — se mirent en route vers la Capitale, pleinement satisfaits et chantant ensemble la *Ronde de l'Union*.

Une fois arrivé à la barrière, j'invitai la foule à marcher en ordre et en silence, pour prouver à nos ennemis que le peuple avait de l'autorité morale, qu'il savait, aux moments critiques, demeurer grave et adversaire de l'anarchie, car celle-ci ne pouvait entraîner que le malheur de son pays. Cette fois encore le peuple roumain se montra digne de la liberté qu'il souhaitait et partisan de l'ordre public, secouant et punissant avec noblesse l'illégalité que le gouvernement voulait lui imposer arbitrairement (. . .)

Troisième jour (24 janvier)

Le matin du jour suivant, jour qui devait marquer profondément les cœurs des Roumains et les pages de son histoire, les députés qui s'étaient de nouveau rassemblés à l'Hôtel Concordia me rappelèrent et me dirent, pour la première fois, que le plan de campagne avait changé et que le candidat de notre parti renonçait aux honneurs du trône et du règne en faveur du principe sacré de l'Union, en faveur de l'élu de la Moldavie. La plupart des députés avaient les yeux noyés de larmes de joie et de bonheur qui, comme par un fluide électrique, se communiquèrent soudain aux miens.

« Maintenant, il nous appartient d'accomplir, tous, le devoir sacré, le devoir que nous imposent le bien et la gloire du pays, dirent certains députés. Nous allons proposer cette idée à la Chambre, cependant que toi et le peuple tâchez de nous soutenir jusqu'au bout. Mais, comme nous sommes informés que le conseil du parti opposé a décidé de recourir aujourd'hui, lui aussi, à la force armée, si nous avons toujours de notre côté l'appui du peuple, nous t'invitons au nom de la patrie et te demandons de t'engager sur ton honneur et sur ta foi d'employer tous les moyens afin d'empêcher le peuple de se rassembler autour de la Chambre, de te retirer avec lui et de le maintenir à l'écart du Palais métropolitain, sans pour autant perdre de vue ce qui se passe ici. Ce n'est que de la sorte que nous pourrons éviter le piège qu'on nous tend et nous épargner le scandale que veulent provoquer nos ennemis. Si nous avons besoin du soutien du peuple, accourez au signal qu'on vous donnera » (. . .)

Je partis de Concordia dans un fiacre avec deux amis ; à peine étions-nous arrivés au pied de la colline du Palais que, m'apercevant, la foule se

précipita vers moi, me leva sur les bras et, dans sa joie, me porta en triomphe. Quand le premier élan de la foule se calma, je lui fis part de la décision des députés et la conjurai au nom de la patrie de m'accompagner à Filaret ou à la Plaine de la Liberté, tout en en laissant là une grande partie qui, sous la commande d'autres amis de tout repos, devait, si une attaque de la part de l'armée se produisait, faire irruption dans la Chambre et rendre l'élection du prince Bibescu impossible, en le privant de ses électeurs. Moi, je partis donc, avec une grande partie de la foule et je l'installai sur les collines de Filaret, afin de contrecarrer toute tentative du gouvernement de couper la retraite du peuple, pareille à celle de la veille lorsqu'il avait disposé la cavalerie dans les rues de derrière le Palais métropolitain.

Qu'il me fallut d'efforts et de peines pour retenir tout ce monde curieux et, à juste titre, méfiant et soupçonneux ! C'était le jour où devait se décider l'avenir de notre patrie, et chaque Roumain qui aimait son pays était inquiet.

À environ une heure de l'après-midi, l'on entendit s'élever, dans la cour du Palais, un tonnerre de hourras, que reprit aussi le peuple des collines de Filaret. Le signal fut donné et nous partîmes au pas de course afin de nous unir aux foules du Palais métropolitain.

Ce fut alors le tour des félicitations, des embrassades frénétiques, de la fraternisation; pénétré de bonheur devant l'ère lumineuse qui s'ouvrait à lui, le peuple avait oublié toutes les oppressions du passé, pardonné tout le mal qu'il avait enduré, car le peuple roumain est indulgent et, pour une minute de bonheur (elle aussi souvent factice), dans une heure d'enthousiasme, il oublie un siècle de vexations et de peines.

Laissons là un instant le peuple afin de retourner à la Chambre qui, prise au dépourvu par une circonstance inattendue, n'avait pas su en profiter afin de parachever le bel édifice qu'elle avait projeté. Car l'occasion était admirable de proclamer l'union définitive et de prouver, par cela, à l'Europe amie et ennemie que les Roumains constituaient une nation en vie, digne du meilleur sort. Voyant acceptée leur proposition de proclamer Son Altesse Alexandru Ioan, les députés de la gauche, faute d'expérience ou d'adresse, dans un instant d'enthousiasme délirant, avaient considéré la droite tout aussi loyale qu'eux-mêmes et, par une générosité digne de leur franchise, avaient consacré l'élection illégale de plusieurs députés de droite, donnant à leurs adversaires une majorité dont ces derniers usèrent dès le lendemain (. . .)

Vers les six heures la Chambre procéda au vote. Le moment était critique, car c'était de ce vote que dépendait le sort de notre nation, le glorieux sort dont nous jouissons aujourd'hui. Je redoutais un mauvais tour de la part des adversaires, quelqu'adroite duperie, qui porte le nom d'habileté politique, mais qui n'est qu'escroquerie. Que voulez-vous, je dois bien l'avouer, j'eus la faiblesse de douter, et j'avais mes raisons pour cela.

Après avoir fait part de mes doutes aux gens du peuple les plus résolus et braves et après les avoir placés aux entrées de la Chambre afin de

barrer la sortie des députés trompeurs, en cas de traîtrise, j'entrai dans la Chambre, dont les portes m'étaient maintenant ouvertes et, prenant place près de l'une des fenêtres qui donnaient vers la cour du Palais métropolitain, fenêtre que j'ouvris, j'attendis le résultat du vote, afin de lancer le signal d'attaque ou de réjouissance.

Le vote avait pris fin et l'on avait commencé à extraire, un à un, les bulletins de l'urne: Alexandru Ioan Ier, Alexandru Cuza, Alexandru le Prince régnant de la Moldavie, Alecu Cuza, le colonel Cuza et maints autres noms pareils par lesquels les députés avaient désigné Son Altesse, notre prince régnant — certains d'entre eux suivis de vœux, tels que: pour la gloire de la patrie, pour le bonheur des Roumains, que Dieu l'aide, que le ciel lui vienne en aide, tels furent les bulletins qu'on extrayait de l'urne. Je comptai, le cœur serré, jusqu'à trente-cinq votes, le nombre qui représentait la majorité absolue des électeurs; désormais, mon cœur se mit à battre avec force dans ma poitrine, des larmes de joie et de bonheur se mirent à couler le long de mes joues et, me tournant du côté de la foule qui se pressait sous la fenêtre et qui me demandait comment allaient les choses:

— Nous avons triomphé, mes frères, leur dis-je.

— Peut-on crier hourra ! me demanda-t-on, avec la simplicité et l'innocence qui caractérisent les gens de chez nous.

— Pas encore; patientez un instant, leur dis-je. . . je vous dirai quand il faudra le faire.

Enfin, le dernier bulletin fut extrait de l'urne et le bureau proclama Alexandru Ioan, prince régnant de Moldavie, prince régnant des Principautés Unies.

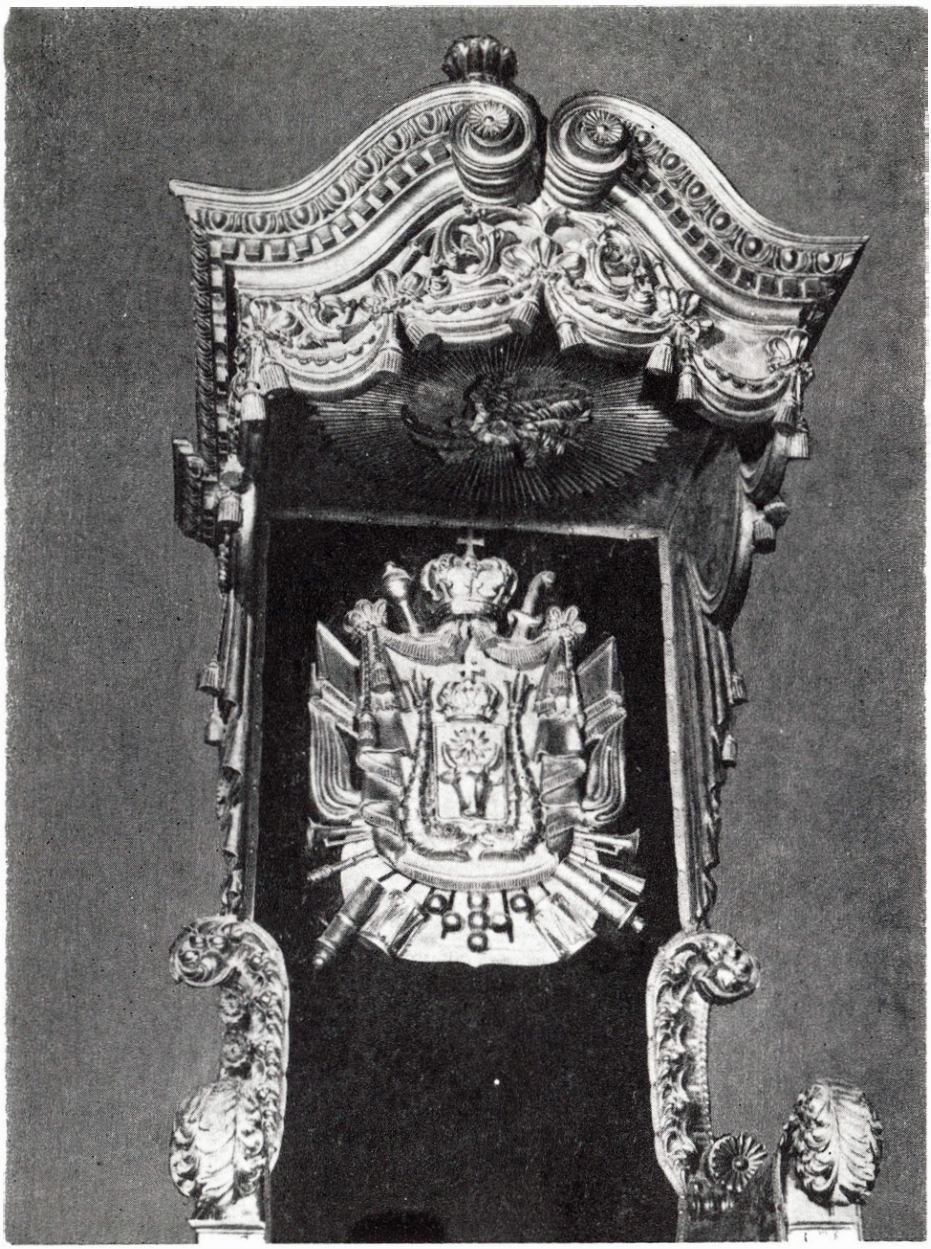
Toute la salle retentit d'applaudissements et de hourras, auxquels répondit frénétiquement, répétant mille fois ces acclamations, la foule de la cour du Palais métropolitain, qui avait envahi non seulement les allées de la cathédrale, mais aussi les rues des alentours.

Une pluie fine commença à tomber sur tout ce peuple qui ne la remarquait même pas et continuait le mouvement de sa gaieté naturelle. La musique militaire entama la *Ronde de l'Union* et deux officiers de pompiers, envoyés auparavant pour apporter des flambeaux, arrivèrent avec deux voitures chargées. Dès les portes du Palais métropolitain, le peuple se jeta sur ces voitures et voulut s'emparer des flambeaux. C'est en vain que le pauvre officier s'efforçait de l'arrêter et de lui faire entendre raison, la foule ne reconnaissait plus aucune autorité. Mais si, elle reconnaissait encore l'autorité morale que j'avais exercée sur elle, car, se voyant à bout d'argument, l'officier prononça mon nom et dit que c'était à moi qu'il apportait les flambeaux. À ces mots le peuple se calma, quelques-uns s'assirent sur les marchepieds des voitures et escortèrent les flambeaux en mon nom jusqu'à l'entrée de la Chambre. Là, on les distribua au peuple, on les alluma et, musique en tête, on se mit en route pour traverser la ville et féliciter les députés de la Chambre élective pour leur grand acte (. . .)

(1861)

En français par RODICA-MARIA VALTER

Les armes de Moldavie sur le dossier d'un siège princier (exécuté après 1821) de l'église du Monastère de Neamţ



Dès le XVIIIe siècle, de nombreux livres d'art et documents émis par les chancelleries princières de Valachie et de Moldavie étaient ornés des armes réunies des deux pays roumains. Ci-dessus: les armes réunies sur la page de garde du *Triode* de Iași, 1747 (en haut), sur un document de 1731 signé par Mihai Racoviță, prince de Valachie (au milieu), sur la page de garde d'une œuvre signée par Alexandru Mavrocordat, 1716 (à gauche, en bas) et sur une broderie appartenant à la famille Mavrocordat (à droite, en bas)

Nicolae Filimon
(1819—1865)

L'ENTRÉE DE CUZA À BUCAREST

La capitale de la Roumanie se préparait à fêter l'entrée du souverain des Principautés Unies, élu à l'unanimité le 24 janvier 1859 par la Chambre élective.

La place du Théâtre National était ornée de pyramides de sapins verts, aux branches desquels pendaient, formant mosaïque, des myriades de veilleuses pleines d'une huile de plusieurs couleurs. Disséminés un peu partout, se dressaient de fiers obélisques égyptiens ornés de trophées et d'insignes militaires; sur le balcon du théâtre s'élevait un gigantesque tableau qui représentait notre bien-aimé prince entouré par trois divinités: la Justice, l'Abondance et la Gloire et, plus bas, l'aigle et l'auroch réunis en un seul cadre.

Les édifices publics étaient également joliment ornés et les maisons de la rue Mogoşoaia avaient orné leurs fenêtres de châles précieux, de guirlandes de fleurs et de dessins mythologiques symbolisant l'union des deux pays et la gloire du prince; d'élégants coupés sillonnaient à vive allure la ville dans toutes les directions et la rapidité de leur course donnait aux belles dames qui les occupaient un air héroïque et charmant.

Ce panorama magique me donna l'envie de me promener aussi dans les rues de notre capitale. Je me jetai donc dans un fiacre et ordonnai qu'on me conduisît jusqu'à la barrière de la ville. Là, je vis un arc de triomphe qui ressemblait à celui qu'on avait édifié à Rome en l'honneur de Septime Sévère*; nous continuâmes vers la chaussée où j'admirai les jets d'eau et le pavillon élevé par la municipalité pour recevoir le prince et lui offrir le pain et le sel, selon la coutume des Roumains.

Après que j'eus admiré tout ceci avec une joie enfantine, je retournai place du Théâtre et m'arrêtai devant les maisons de Török. Je montai au deuxième; la place du Théâtre s'était remplie d'une foule de curieux qui s'y serraient comme des sardines pour apercevoir notre prince bien-aimé, présenté avec tant de chaleur et de patriotisme par notre ancien ministre de l'intérieur, dans sa lettre-circulaire pleine de poésie et d'enthousiasme.

Quelques heures passèrent sans que le panorama magique se modifiât essentiellement, mais dès qu'on entendit les paroles: le prince ! le prince ! le foule se mit en mouvement et si les gendarmes n'eussent tempéré

* Cet arc de triomphe se trouve à Rome à proximité du Forum romain. Il a été construit en l'an 271 pour célébrer les victoires remportées par Septime Sévère sur Nigre à Kizik et Is, en Phrygie (N.A.)

son zèle par des menaces et parfois même par des coups, il est certain que le cortège princier eût été obligé soit de changer de direction soit de s'arrêter.

Enfin, la voiture du prince se montra au milieu d'un escadron de cavalerie ; le souverain des Roumains, très ému par l'accueil enthousiaste qui lui était fait, saluait le peuple avec un sourire plein de bonté, levant aussi parfois la tête pour remercier les belles dames qui faisaient pleuvoir dans sa voiture des bouquets composés des plus belles fleurs blanches liées par des rubans rouges.

La voiture du prince était suivie par les ministres et les chefs militaires qui s'étaient distinguer au cours des journées mémorables du 23 et du 24 janvier.

Derrière eux venaient les tanneurs frères et des artisans d'autres corporations, à cheval sur des chevaux agiles et criant de temps à autre: « Hourrah !... vive Son Altesse !...»

Ces cavaliers vibrants de patriotisme et de courage étaient suivis par des voitures pleines de belles dames et de messieurs...

(Extrait des *Malheurs d'un serviteur ou les gentilhommes des faubourgs*, Chap. VI, in « *Revista Carpaţilor* », Bucarest, 1861, tome I, p. 197)

En français par RADU TOMA

I. L. Caragiale
(1852—1912)

APRÈS 50 ANS

Il y a près de cinquante ans que j'ai assisté à une brillante solennité.

La ville de Ploieşti accueillait le prince Cuza. Le premier souverain des pays unis, entouré de tous les notables de la ville et suivi d'une grande foule, était venu assister à l'ouverture de l'année scolaire.

Dans une grande barraque où se déroulaient parallèlement, selon la méthode Lankaster, les cours de la première et de la deuxième primaires, pleine d'enfants que l'on voyait l'un plus pauvre que l'autre, mais revêtus de leurs plus beaux vêtements, nous nous tenions tous, debout, tremblants d'attente fiévreuse.

Soudain, un tonnerre d'ovations encore éloigné se fit entendre, se rapprochant petit à petit... Enfin !... il arrive... il arrive... Le voilà... Garde à vous !

Figés tous ! et de toutes les poitrines, au commandement de notre cher vieux maître au grand cœur, Basile Dragoşescu, jaillit un triple hourrah ! qui fit craquer tous les joints des poutres antiques de la vaste barraque.

Son Altesse s'arrêta sur le seuil ; il promena son regard d'un bout à l'autre de la file de bancs et nous cria, d'une voix altière:

— Bonjour, mes enfants !

Nous poussâmes de nouveau un triple hourrah !

Son Altesse s'assit près de la chaire sur un siège à haut dossier, et tous ceux de sa suite s'installèrent à ses côtés, chacun selon son rang.

Notre maître, profondément ému, le dos au tableau, le visage tourné vers le prince, dit, maîtrisant avec peine le tremblement de son menton:

— Altesse, Dieu seul sait ce qui se passe maintenant dans le cœur d'un pauvre instituteur comme moi, venu ici des régions roumaines d'en deçà des Carpates. Je prie le Seigneur de vous conserver en bonne santé et en pleine vigueur pour le bonheur du peuple roumain. Notre esprit, nos bras, notre sang et celui de ces enfants sont dorénavant consacrés au peuple roumain, à la patrie roumaine, au prince roumain, à Votre Altesse !

À ces paroles, tout le monde se leva, et le prince aussi; personne ne pouvait rester assis — les cœurs s'étaient trop élevés.

Après avoir laissé parler le feu de son cœur, notre maître prit un morceau de craie et se tournant vers nous, nous dit:

— Mes enfants ! Après deux siècles de malheur, Dieu veut bien sourire de nouveau aux Roumains. Nous avons, de nouveau, regagné notre honneur de peuple, de peuple libre, de peuple latin. À bas les caractères étrangers ! Vive les caractères qu'utilisèrent nos aïeux !

Et il écrivit au tableau noir, d'une belle écriture bien moulée, et avec des caractères latins:

Vive la Roumanie ! Vive la nation roumaine ! Vive Alexandre Jean Ier, prince des Roumains !

Et notre brave maître ne put plus dominer son émotion, il se mit à pleurer; tout le monde pleurait, parents et enfants; le prince lui-même, se maîtrisant autant qu'il le pouvait et s'essuyant les yeux avec son mouchoir, mit la main sur l'épaule de notre maître et lui dit:

— Je vous remercie ! Avec des Roumains comme vous je ne crains rien.

Il nous caressa ensuite, nous exhortant à obéir à notre maître et s'en fut, accompagné de son escorte et suivi par le peuple et par nous tous. Le soir, il y eut des illuminations, des feux d'artifice. Le lendemain nous l'accompagnâmes tous à nouveau, à pied, entourant sa voiture, ses chevaux qui allaient au pas, jusqu'à Bărcănești, quelques kilomètres en dehors de la ville. Là, la voiture du prince s'arrêta, et lui, se dressant debout, nous cria:

— Je vous remercie pour votre bon accueil. Retournez maintenant chez vous, vous ne pouvez pas m'accompagner jusqu'à Bucarest; je dois y être demain et il faut nous hâter. Allons, chacun d'entre nous, où le devoir nous appelle, et mettons-nous au travail ! Demeurez en bonne santé ! À bientôt !

Nous criâmes hourrah ! nous criâmes jusqu'à ce que la voiture de notre prince et toute son escorte se fussent fondues, au loin, en un nuage de poussière.

Je n'ai jamais plus vu depuis pareil enthousiasme et je pense que jamais, sauf en une seule occasion, il ne me sera plus possible de le voir;

mais cette occasion-là, je suis trop vieux pour espérer d'y assister... Je le regrette terriblement, mais pas tant que si je ne croyais pas possible que d'autres après moi en soient, tôt ou tard, témoins; car ceux qui croient pouvoir s'y soustraire se trompent certainement; ils n'y échapperont pas, à moins que l'Olt ou le Mureş ne se mettent à couler en amont, retournant de la plaine aux collines vers les monts Ciucului des profondeurs desquels tous deux prennent leur source — et même alors, j'en doute.

Nous rentrâmes le soir en ville, chantant la *Ronde de l'Union*. Le lendemain, nous nous retrouvions à l'école. Au travail, les enfants, comme l'a ordonné notre prince.

(In « *Universul* » du 18 mai 1909)

En français par RADU TOMA

Nicolae Iorga
(1871—1940)

CE QUE LA VIE ET LE RÈGNE DU PRINCE CUZA NOUS ENSEIGNENT

Fils de boyard, issu d'une famille de grande mais pas très grande lignée, possédant une grande fortune mais pas excessivement grande non plus, élevé comme tout enfant de boyard de l'époque. Ayant appris le français au Collège, l'histoire sainte, l'histoire antique, l'histoire de la France, la « littérature », l'arithmétique, l'art de se bien conduire en société, les bonnes manières, plus un voyage à Paris pour y passer son baccalauréat, ce qui était certainement plus difficile et méritoire pour un écolier n'ayant fréquenté que les collèges moldo-roumains que ne l'est aujourd'hui le doctorat pour les diplômés de nos facultés.

Il revint dans son pays. Il ne fut pas, comme Mihail Kogălniceanu, un agriculteur qui pratique l'agriculture; il ne fonda pas comme ce dernier, nature instable dans sa génialité, une industrie après l'autre: du papier — système ancien ne bénéficiant que des « encouragements » de l'État, — ou des tissus. Bien que vivant sous le règne d'un Grigore Ghica, appelé par les révolutionnaires et heureux de s'assurer leur collaboration, il n'entra pas dans l'administration. Officier ayant fait une carrière fulgurante — comme s'il ne nous était pas donné aujourd'hui de voir, dans d'autres domaines, tant de carrières fulgurantes! — avancé colonel par un caprice du *caïmacane* Vogoride, comprenant par intuition plutôt que par suite d'une formation sérieuse dans une école militaire ou dans le cadre d'un régiment ce qu'un bon officier devait être, tel était Cuza le jour où il fut élu prince, pour évincer

ainsi Mihail Sturza ou Grigore Sturza et pour qu'ainsi le pouvoir tombât du moins entre les mains d'un homme simple et sympathique, dépourvu d'ambition personnelle et — chose fort importante — disposant, en sa qualité de remplaçant de ministre de la guerre, de l'armée.

Il connaissait peu de monde, ne fréquentait que le cercle des jeunes parmi lesquels il avait passé sa jeunesse et les milieux féminins élégants de Iaşi. Il ne découvrit les gens humbles qu'après avoir accédé au pouvoir; c'est alors, à peine, qu'il apprit à découvrir avec joie, comme le réclamait son devoir, la bonté, le travail patient, le courage, la foi, autant de vertus de notre paysan. Enfin, il n'avait pas eu de relations avec le monde de l'autre côté du Milcov qui, par le truchement de ses chefs libéraux, les anciens républicains de 1848 et d'après 1848, avait espéré saluer un autre prince, le général Nicolae Golescu, personnalité bien connue à Bucarest.

Que se passa-t-il, dès le lendemain de l'élection, dans cette nature quelque peu languissante, porté vers les divertissements, étrangère jusqu' alors à tout travail constant, à tout esprit de sacrifice? Il s'y produisit un changement subit, fulgurant: par géniale intuition des devoirs qui lui incombaient, l'homme se transforma soudain. Le colonel Cuza, c'était une chose, le prince Cuza, une autre; ce dernier n'emprunta au premier que certaines amitiés embarrassantes et un seul amour, pour lequel le condamnèrent surtout ceux qui n'ont jamais aimé. Ceci mis à part, pour nous c'est un homme nouveau, véritablement nouveau, brillamment nouveau, qui surgit en janvier 1859.

Et qui demeura constamment le même jusqu'au jour de l'abdication. Le prince Cuza n'était ni solennel, ni pompeux, ni formaliste. Il n'avait appris nulle part l'étiquette des Habsbourg ou le cérémonial qu'affectionnaient Charles Quint ou Philippe le Ténébreux; il ne savait pas et ne voulait pas savoir quel était l'ordre obligé des carrosses à un jubilée, depuis celui de l'hôte étranger le plus glorieux jusqu'à celui du dernier flatteur de Cour ou de salon. L'étiquette soufrit constamment sous un prince qui se plongeait volontiers au milieu de la foule pour se tenir au courant, pour réparer les injustices, pour punir ou consoler, pour combler en cachette d'une bonne parole, comme le fit aussi plus tard, assumant son héritage, sa bonne et compatissante épouse — pour répondre au besoin spirituel de ce peuple d'être aimé par son souverain, pour pouvoir à son tour l'aimer chaleureusement, sans réserves, de tout son cœur.

Pourtant, il demeura le premier de tout son peuple. Quelque chose l'élevait au-dessus de tous les autres: le fait que personne plus que lui n'accomplissait son devoir avec plus de courage, méprisant toute prudence mesquine, affrontant les plus grands dangers.

Toute son âme était changée. Par sa bouche, ce n'était plus un homme qui parlait, mais, comme il se doit pour un maître d'hommes, tout un peuple. Sa pensée, sa parole incarnaient la nation. Et le premier frisson de légitime orgueil que ressentit la génération d'alors, ce fut lorsqu'elle entendit les fières paroles qu'il adressa aux Turcs et aux cabinets européens, proclamant une fière Roumanie.

Rappelez-vous les paroles du dernier message, celui qu'il prononça quelques mois avant son abdication, ces paroles dignes qui, du haut du trône, niaient toute ambition personnelle et, se rappelant ce qu'il avait été, la pensée déjà tournée vers le prince étranger, dont il préparait la venue, promettait un colonel Cuza, bon, modeste et patriote sincère, retourné parmi ses camarades de jadis pour continuer à travailler pour le bien de son pays et de son peuple.

De grandes paroles, dans leur forme la plus simple, il en trouvait non seulement pour ceux d'en haut, lorsque les regards de tous étaient fixés sur lui, mais aussi lorsque, dans son cabinet de travail, il s'adressait à un officier des plus insignifiants, appelé pour s'entendre sermonner ou louer. Caril savait qu'en ce monde où la loi ne saurait tout prévoir et où l'on ne peut fixer des récompenses pour tous les mérites, celui qui accomplit plus que son devoir a droit à la plus belle récompense, celle qui découle du plus éclatant et plus noble privilège d'un prince: celui de faire descendre au plus méritant les marches du palais avec une force de travail décuplée, mais aussi de faire baisser le front à celui qui a foulé aux pieds son devoir sans que la loi puisse l'en punir.

(In *Neamul românesc literar*, 1909, p. 417—426)

En français par MICAELA SLĂVESCU

Mihail Sadoveanu
(1880—1961)

LE PRINCE CUZA

Le dégel s'était amorcé pendant la journée et la piste pour traîneaux s'était détériorée. On avançait péniblement, les patins râclant le sol pierreux de la route. De temps à autre je poussais mon cheval de la voix et il hâtait alors l'allure, il se reprenait à trotter dans la direction du village que l'on apercevait au loin, assombrissant de la fumée de ses cheminées les dernières lueurs du soleil couchant.

Lorsque nous atteignîmes le village, la nuit était venue. Des lumières s'allumaient par ci par là, aux vitres des maisonnettes. Un grand calme flottait partout, pas un chien n'aboyait. Le cheval allait au pas. Nous passâmes près de l'église: elle se dressait vers le ciel comme un fantôme gigantesque. Puis, à un tournant, je me trouvai soudain devant une maison plus cossue; sa façade, entièrement éclairée, semblait sourire au silence et à la solitude. À ses fenêtres des bougies presque consumées brûlaient dans leurs petits bougeoirs de terre cuite. Le cheval s'arrêta soudain, puis changea de direction, et fit glisser le traîneau près d'un petit tas de charbons qui achevaient de se consumer en fumant.

Je me souvins alors qu'on fêtait cette nuit-là dans tout le pays un demi-siècle depuis la proclamation de l'Union. Mais je ne voyais personne. À la mairie le silence était total; les ruelles désertes. Seul le grelot du cheval sonnait doucement, rompant à chaque pas le silence.

Pas un cabaret d'ouvert, et cela me semblait très étrange dans ce village.

Une voix d'homme affligé s'éleva soudain... Un garde de nuit armé d'un fusil à baïonnette se profila sur le blanc de la neige; puis un homme surgit d'une ruelle et s'arrêta au milieu de la route tout en bougonnant d'un air mécontent. « Enfin, voilà à qui m'adresser ! » pensai-je.

L'homme paraissait m'attendre, lui aussi. En m'approchant, je vis qu'il vacillait légèrement et me faisait signe de la main. Soudain, il poussa un cri:

— Arrête, l'homme, et ne m'écrase pas avec ton cheval...

Je tirai sur les rênes; le cheval s'arrêta. L'homme cria à nouveau:

— Qui va là? Qui êtes-vous?

Je répondis:

— Un étranger, qui cherche un gîte pour la nuit.

Le villageois vint lentement à ma rencontre. Il s'arrêta près du traîneau, penchant la tête pour mieux me voir.

— D'où venez-vous?

— De Roman...

— Vous ne seriez pas professeur, par hasard?...

— Mais si, je vais chez mes parents, dans les montagnes.

— Ah ! bon ! fit l'homme en levant un doigt jusqu'à son œil. C'est bien, c'est très bien ! Et vous cherchez un gîte? Très bien !

— Oui. Voudriez-vous être assez bon pour m'indiquer la demeure du prêtre ou de l'instituteur?

— Hmm ! Ben non, j'serai pas bon comme vous dites... Allons, remettez-vous en route, je marcherai près de vous et je vous conduirai chez moi... C'est moi qui serait votre hôte. Ne vous en faites pas si vous me voyez un peu éméché. Je rentre d'une noce... J'suis pas soûl, juste un peu gai comme on l'est quand on rentre de la noce... Et si vous cherchez un gîte pour la nuit, il serait honteux pour un homme comme moi qui a de quoi de ne pas vous accueillir et vous permettre d'apaiser votre faim... Allons, ne pensez plus que je rentre d'une noce, poussez votre cheval...

Je me réjouis, bien entendu, d'avoir fait une telle rencontre et je vis sur-le-champ que c'était là un homme aisé bien que je l'eusse rencontré en un jour comme celui-là, lorsqu'on rentre après avoir bu plusieurs fois à la santé des gens. C'était un homme vigoureux et de haute taille. Tout en marchant, il ne cessait de caresser et de tirer ses longues moustaches. J'appris qu'il se nommait Dumitru Vamanu.

Chemin faisant, il me dit:

— Je vous prie de ne pas m'en vouloir... C'est vrai qu'j'suis un peu éméché, mais j'ai pas encore fait tomber mon bonnet de sur la tête... Et il riait d'un petit air rusé en me regardant en dessous.

Je demandai:

— Avez-vous fêté l'Union... aujourd'hui...

— Bien sûr, bien sûûûr que si ! répondit Dumitru Vamanu. L'Union ! Le prince Cuza qui s'est uni à nous et a rendu justice au pays...

— Les Moldaves se sont unis aux Valaques, ajoutai-je timidement.

— Oui... oui... oui... répondit doucement le père Dumitru... Il a dit comme ça: que la justice soit faite et aussi l'union — et voilà !... Et puis, le maire, il a fait un peu d'illumination... Ho ! la bête ! arrête, on est arrivé... j'vas ouvrir les portes pour que vous entriez...

Je pénétrai dans une large cour de paysan aisé. Je dételai, aidé par le père Dumitru, je fis entrer le cheval dans l'écurie près des siens; il lui apporta du foin; nous poussâmes le traîneau sous un hangar. L'homme donna aussi un peu de fourrages à quelques brebis serrées derrière un rideau de joncs, puis m'invita, amicalement;

— Entrez, s'il vous plaît ! Vous m'excuserez: nous vous recevrons de notre mieux !

Lorsque nous entrâmes dans la maison, une femme brune, jeune encore, se leva d'auprès du foyer. Un petit vieux à la barbe blanche et aux yeux vifs, assis auprès d'elle sur un escabeau, tourna la tête vers moi.

— Celui-ci est mon beau-père ! fit le paysan gaiment. Et celle-là, c'est ma femme; je l'ai envoyée avant moi à la maison: j'avais envie qu'elle me fasse frire quelques tranches de lard salé dans un tesson de marmite... Vous en goûterez aussi... Mais où sont les gosses?

— Ils se sont couchés sur le poêle... fit le vieux en souriant.

— Nous n'en avons que trois, dit le père Dumitru, et à peine grands comme trois pommes. Alors, vous comprenez, dès que le soir tombe, le petit père Sommeil leur parle à l'oreille.

Ils se turent un temps. La femme tournait dans la maison. Elle avait mis le chaudron pour la mamaliga sur le feu et remuait avec une cuillère la viande qui rissolait dans la poêle. La lumière de lampe éclairait doucement la pièce hospitalière, aux parois recouvertes de tapis et à la perche pendue au plafond toute chargée de vêtements.

— Moi, j'suis un peu éméché... fit l'hôte en riant; mais n'y regardez pas de si près...

Assis sur son escabeau, le vieillard m'examinait en silence. Puis il me demanda d'où j'étais, où j'allais. Il avait des connaissances dans le village où je me rendais.

— J'ai pas mal voyagé dans le pays en mon temps... fit-il en hochant la tête et en fixant le feu.

La femme étendit une serviette blanche sur la table basse à trois pieds. Elle renversa la mamaliga sur un plateau de bois bien propre et apporta le lard brûlant dans une écuelle. L'hôte posa une carafon de vin près de lui. Le vieillard se signa en se tournant vers les icônes, puis il me dit:

— Veuillez partager notre repas...

DIMITRIE GAVRILEAN:
Hommage à la Grande Union

GETA MERMEZE:
La grande Union de 1918

Après que nous nous fûmes restaurés et réchauffés avec quelques verres de vin, nous nous mîmes à causer amicalement près du foyer. La femme tournait à pas légers autour de nous, vaquant à son travail.

Je demandai au vieux:

— Êtes-vous allé aujourd'hui à la fête?

— Non, fit-il la voix légèrement voilée, mais j'ai entendu qu'on a récité aussi des prières pour Cuza. Je l'ai vu, moi aussi, deux fois.

— Qui avez-vous vu, père Grigore? Le prince Cuza?

— Oui. Et je pensais aujourd'hui qu'il est bon que les jeunes s'en souviennent encore...

— Père Grigore, l'Union a été fêtée aujourd'hui dans tout le pays.

Le vieillard se tut encore, les yeux perdus au loin. Puis il hocha la tête:

— Eh bien, oui, le prince Cuza nous a rendu justice et nous a donné des terres...

Suivit un nouveau temps de silence. Je songeais aux fêtes ordonnées par le gouvernement, avec illuminations et discours pour célébrer un grand acte accompli dans la vie d'un peuple et à la pensée simple et chaleureuse qui s'élevait dans cette maisonnette pour l'âme d'un homme d'autrefois...

J'étais ému. Secouant son engourdissement, le père Grigore se prit à raconter « comment il avait vu deux fois le prince Cuza ».

En l'écoutant, je pensais que beaucoup des humbles habitants de ce pays avaient aperçu jadis ce prince du peuple et que beaucoup s'en souvenait ce soir-là, comme le père Grigore.

Dans la maison planait un silence de veillée funéraire.

— Une fois, fit le vieux, je rentrais du moulin...c'était le soir. Je marchais auprès des bœufs et j'étais arrivé près de la cabane du garde. Soudain, des grelots; je tourne la tête, je vois une voiture attelée de deux chevaux... Sur le siège, un paysan vêtu d'une touloupe et coiffé d'un bonnet de fourrure. Je pense: Ce n'est pas un grand seigneur... Et je ne range plus mon chariot les deux roues dans le fossé... histoire de ne pas battre inutilement les bœufs... Lorsque la voiture me rejoint, je tourne de nouveau la tête... J'y vois un marchand... vêtu d'habits en droguet comme en portent les religieux... Il me regarde. Il dit: — Bonne chance, mon brave! — Grand-merci! — Quel est le nom de ce village? — Dumbrăveni, que je lui réponds. Puis il m'a demandé qui était le maître du village, qui le maire et autres choses. Le cocher avait arrêté les chevaux. Moi aussi, j'avais arrêté mon chariot. Le marchand dit: — Et avec le boyard, vous vous entendez? — Ben, monsieur, que je lui répond, si celui qui demande savait, il ne demanderait plus... le boyard, c'est le boyard, et nous on est des paysans ... Qu'y pouvons-nous? Lui, il fait comme ça: Hmm! Puis il me regarde comme ça, tristement, et dit: — Hé, mon brave, qu'il est amer et arrosé de larmes le pain que le peuple mange. Je le regarde. — Qu'a-t-il donc, ce marchand, pensai-je, à causer avec moi. Le voilà qui parle de nouveau: — Mais avec le percepteur, comment vous entendez-vous?

— Ben, monsieur, que je lui réponds, le percepteur il est sorti de nos rangs... Mais il nous tourmente et nous brûle à petit feu... Tenez, moi,

j'ai payé l'impôt une fois, et il me le réclame pour la seconde fois... Il dit que si je ne paie pas, il me prend mes bœufs !... — Comment ça? — Comme ça ! — Eh bien, qu'il me dit, elle est bien vraie, la sagesse ancienne qui dit: Qui t'a crevé un œil? — Mon frère. — Ah ! oui? C'est bien pour cela qu'il te l'a crevé si profondément... Moi, je le regardais. Il avait une voix si douce et me regardais d'une telle façon que je commençai à lui raconter nos histoires, tout ce qu'on endurait... Et je lui dis: — Notre ancienne justice, monsieur, il y a longtemps qu'elle est morte, et le prince qui n'en sait rien...

Alors, le marchand a souri. Puis on s'est remis en route et on est entré dans le village... Le soir était venu tout à fait. Et voilà le percepteur qui sort de chez lui et se dirige vers le cabaret. Je dis: — Tenez, le voilà, le percepteur !... Le marchand descend alors de sa voiture et l'arrête... — Est-ce vrai, qu'il dit, que vous, percepteur, faites payer deux fois les impôts aux gens? Ne sont-ils pas du même peuple et de la même foi que vous? Pourquoi vous conduisez-vous ainsi? — Qui êtes-vous donc? cria le percepteur. De quoi vous mêlez-vous? Pourquoi me posez-vous ces questions? Vous n'êtes ni inspecteur que je sache, ni le prince...

— Mais si, je suis le prince... fit le marchand en souriant, et comme nous le regardions, les yeux écarquillés, nous l'avons reconnu pour le prince, et le percepteur aussi l'a reconnu.

Le père Grigore se mit à rire doucement, avec satisfaction, comme si cette aventure ancienne se déroulait à nouveau devant ses yeux.

La seconde fois, continua à conter le vieux, j'ai vu le prince tout à la fin, après que les boyards se furent unis pour lui prendre le règne... Nous avions entendu qu'il était parti à l'étranger et qu'il y était mort de tristesse.... Après qu'il fut mort, ses fidèles sont allés le chercher là où il était mort pour le ramener à Ruginoasa... On apprit alors dans les villages qu'on allait ramener le prince Cuza en train, dans celui qui passait par Burdujeni ... C'était l'été, il faisait beau et chaud, et les champs étaient tout verts ... Alors, quand la nouvelle s'est répandue dans les villages, le peuple est sorti de partout et s'est dirigé vers la voie ferrée, pour accueillir le train dans les gares... Moi aussi, j'ai marché pendant la nuit, deux grandes lieues, et je suis allé l'attendre à la gare de Liteni... C'était un dimanche, et un monde... une foule immense qui se massait d'un côté et de l'autre de la voie... Nous avons attendu ce que nous avons attendu, puis à la fin, le train a fini par apparaître, à l'horizon, s'en venant lentement, comme pour un enterrement... Et les gens se taisaient tous, tant qu'on les voyait le long de la voie, et tous se tenaient la tête découverte... Le train passait, et ils se mettaient à le suivre lentement, eux aussi. Dans la gare de Liteni, le train s'est arrêté... Et il y avait là le prince couché dans un cercueil, dans un wagon ouvert, orné de couronnes de fleurs et de voiles noirs... Et lorsque le wagon s'est arrêté, le peuple a commencé à y monter: des vieillards, des femmes, des enfants, des hommes, tous y sont montés pour le voir et l'embrasser. J'y suis monté moi aussi — et je l'ai vu qui était beau

et vigoureux et encore jeune... il semblait dormir... et il semblait sourire, comme alors, le soir, où il a rencontré le percepteur et qu'il a souri... Et une telle douleur m'a saisi pour notre père à tous, que j'ai commencé à pleurer... Et tous ceux qu'il a rendu possesseurs d'un peu de terre, sur cette terre, tous à qui il avait rendu justice, tous étaient là — et tous pleuraient ... Et le monde n'en finissait plus de passer devant son cercueil et de se signer et de lui baiser la main... et ensuite le train s'est remis en marche, avec le cercueil, à travers les champs de blé, les champs des gens, qu'il leur avait donnés.

Moi aussi, avec beaucoup d'autres, tête nue, j'ai suivi la voie ferrée, pour l'accompagner, le conduire à sa tombe, là-bas...

Et dans les villages où nous passions, il y avait des percepteurs et des intendants parvenus qui invitaient les gars à continuer leur ronde — à danser, à la musique des violonneux, car, disaient-ils, c'était jour de fête ... Mais les jeunes, ils obéissaient aux vieux, et allaient voir le prince...

Le père Grigore avait achevé son histoire depuis longtemps... J'étais maintenant étendu sous les couvertures, dans le grand lit au dessus duquel se balançait la perche chargée de vêtements, et je ne pouvais pas dormir: devant mes yeux se dressait, comme une figure d'icône, un sourire triste sur les lèvres, les yeux fermés, tout auréolé d'une lumière de rêve, le prince du peuple...

(Du volume *Récits de la veillée*, 1910)

En français par MICAELA SLĂVESCU

Tudor Arghezi
(1880—1967)

L'AUROCH ET L'AIGLE

Depuis des dizaines de siècles, peut-être même des centaines de siècles de vie humaine, ils erraient, l'un dans les épaisses forêts de Moldavie, l'autre dans les hauteurs des cieux, l'un craignant l'autre, comme le font les bêtes sauvages. Celui d'en bas regardait se heurter contre les étoiles les ailes de fer de celui d'en haut, l'autre contemplait le solitaire errant des cimes et des abîmes, et tous deux étaient heureux. En effet, il leur semblait avoir senti qu'ils s'apparentaient. La vie avait dispensé à tous deux, du même tonneau, à chacun sa mesure de sang, afin qu'il les portât l'un au milieu des nuages l'autre parmi les silex, et qu'ils le laissassent intact en héritage, l'un aux petits de l'aire et l'autre aux veaux sevrés.

Le front de l'Auroch, large autant que trois hauts sièges d'église accollés, pouvait étreindre entre ses cornes trois trônes de prélats

revêtus d'habits sacrés et coiffés de mitres en or rehaussées de perles, et ce, bien que le taureau sombre fût pris en dérision par les bêtes stupides d'au-delà des abîmes et des cimes, comme l'était aussi le bœuf attelé à la charrue, ce bœuf qui leur donnait de son pain. Et seule, peut-être, la biche délicate, à la démarche timide de vierge, sentait perler des larmes sous ses cils.

Mais la tête d'auroch, gravée sur les boucliers, tissée en fils d'or sur les poitrines, élevée avec les étendards, écrasée sur les sceaux et frappée sur l'argent des écus, ne cessait d'exhorter virilement au courage un pays: la Moldavie.

Pour ce qui est de l'aigle, il n'était ni un dindon, ni un jars. Tandis que l'aigle royal et le griffon se montraient ailleurs avec leurs deux becs avides de proie, l'aigle valaque, celui de Valachie, n'en avait qu'un seul pour lisser ses plumes et le duvet qu'elles recouvraient. Il n'enviait rien à personne, modeste en sa pauvreté. Seuls les seigneurs projetaient leurs regards avides, leurs passions et leurs cimetières au-delà des frontières...

Se laissant glisser de sous les voûtes, l'Aigle, et surgissant hors des grottes, l'Auroch, ils s'étaient affrontés en une lutte farouche, à bras-le-corps, qui dura longtemps. Sauvages, tous deux. Mais un jour... L'Auroch étant venu se désaltérer, il rencontra son ennemi, l'ailé.

Il est bien connu que jadis les êtres étaient tous doués de parole humaine. En témoignent, irréfutablement, les conteurs. Ils parlaient tous, même la cigale et la fourmi, et en roumain.

Il y a cent ans maintenant que, se rencontrant au bord du Milcov, l'Aigle et l'Auroch se parlèrent. Il y a cent ans les êtres aujourd'hui privés de parole parlaient encore.

L'Auroch était débonnaire, comme tout être puissant, et l'Aigle aussi était affable. S'abreuvant ainsi, en plongeant dans l'eau l'un son museau humide et l'autre son bec recourbé comme une serre, ils s'arrêtèrent soudain de boire, se parlèrent et se comprirent.

Tu es mon frère, toi qui parcourt la terre, mon frère à moi qui sillonne le bleu infini, prononça l'Aigle. Ne pourrions-nous être un dorénavant? Moi, je t'apporterai les nouvelles de la voie des Esclaves, toi, tu me diras ce qui se passe en dessous, et nous nous aimerons, sots que nous fûmes tous deux jadis.

Mais que pouvaient-ils faire à l'époque, il y a un siècle, sans drapeau? Ils en plantèrent un dans l'onde qui coulait à mi-chemin entre ciel et terre. Les belles jeunes filles en blouse brodée et jupe de laine tissée firent sur-le-champ courir l'aiguille, y traçant leur image en fils de coton teint et de soie brillante, une tête d'Auroch et un Aigle noir, unis aux yeux de tous, les cornes d'un côté, les ailes éployées de l'autre.

Sans cesse enrichi, le beau conte s'allonge, se déroule, continue sa marche en avant. Et jamais ne s'arrêtera...

(paru dans « *Contemporanul* » du 23 janvier 1959, p. 1)

En français par MICAELA SLĂVESCU

Mircea Ștefănescu
(1898—1983)

LE PRINCE CUZA

ACTE II

IVe Tableau

(Des protestations se font entendre au dehors; le père Roată entre; il renferme la porte, mais les protestations continuent.)

CUZA: Soyez le bienvenu, père Roată!
PÈRE ROATĂ: Longue vie à Votre Altesse!
CUZA: Il y a longtemps que nous ne nous sommes vus, et je me réjouis de causer un peu avec vous... mais j'entend les boyards qui grognent parce que je vous ai reçu avant eux. *(Roată se gratte la tête).* Qu'y a-t-il?
PÈRE ROATĂ: Eh bien... c'est que ce n'était guère juste, Votre Altesse.
CUZA: Possible, père Ion... mais voilà, il m'est passé par la tête qu'à partir de demain je retournerai la justice un peu de l'autre côté — pour que nous voyions de quoi elle a l'air, à l'envers, car à l'endroit elle n'a que trop montré de quoi elle est capable. *(À Pisoschi, tout en prêtant l'oreille aux protestations.)* Vous les entendez? Faites-les donc entrer, que je leur cloue un peu le bec! *(Pisoschi sort).* Eh bien, père Ion, dites-moi donc comment va votre fils, Năstase?
PÈRE ROATĂ: Vigoureux et en bonne santé, je remercie Votre Altesse.
CUZA: Et votre femme?
PÈRE ROATĂ: Ah bien! celle-là, comme toutes les femmes... elle me casse les pieds.
CUZA *(riant):* Quand je passerai par Adjud, en route vers Ruginoasa, amenez-moi donc votre Năstase, je veux voir s'il n'a pas perdu son temps à l'école.

(Entrent Vlădescu, Arghiropol et Toderașcu)

VLĂDESCU, ARGHIROPOL, TODERAȘCU *(échines très souples):* Longue vie à notre Altesse Sérénissime, Longue vie!
CUZA *(ironique):* Je vous remercie, messieurs de vos souhaits sincères et prie Dieu de me conserver le plus longtemps possible... pour votre joie à tous. *(À Vlădescu et Arghiropol)* Mais dites-moi: il me semble que vous étiez irrités? Pourquoi? *(Il les voit hésiter. Sévèrement.)* La vérité, messieurs, je veux la vérité!

VLĂDESCU *(se décide):* Voyez-vous, Altesse Sérénissime... nous attendions notre tour, avec un marchand... *(Il se tourne brusquement et cherche des yeux autour de lui.)*

ARGHIROPOL: Oui... un marchand... qui... *(Tout aussi étonné, il jette lui aussi des regards autour de lui.)*

CUZA *(qui ne perd pas l'occasion de se divertir un peu):* Avez-vous perdu quelque chose?

VLĂDESCU et ARGHIROPOL *(éberlués):* Non... non, Altesse Sérénissime!

(Même jeu.)

CUZA *(regardant le père Roată):* Vous vous êtes irrités parce que je l'ai reçu avant vous?

VLĂDESCU *(hésitant entre orgueil et lâcheté):* Il est vrai, Altesse Sérénissime, car nous étions les premiers...

CUZA *(sur un ton sérieux, dépourvu de tout tranchant, qui donne plus de poids encore à l'ironie):* Et vous n'en avez pas encore assez, messieurs, d'être toujours les premiers?

ARGHIROPOL: Lors de l'Union aussi nous n'étions pas parmi les derniers...

CUZA: Certes non, et Monsieur Toderaşcu, nature enthousiaste, a même été parmi les premiers... n'est-ce pas?

TODERAŞCU: Je suis heureux de constater que Votre Altesse Sérénissime s'en souvient.

CUZA *(le montrant du doigt):* Oui, messieurs, c'était un enthousiaste alors ... Mais au Divan, lorsqu'on a discuté la question des terres, son enthousiasme a considérablement faibli. C'est qu'il possède une grande terre à Tutova.

TODERAŞCU: Pourtant, j'ai voté en faveur de l'Union. Moi, j'aime mon frère de Valachie. « Nous sommes issus d'une même mère et pareils en tout — comme deux sapins formant un même tronc, comme deux yeux d'une seule lumière... » Mais la terre... la terre était mienne, héritée de mes ancêtres! Et justement parce que Votre Altesse me connaît pour patriote honnête...

CUZA:... vous êtes venu me conseiller — je reçois beaucoup de conseils, aujourd'hui — de renoncer à la réforme rurale. Sinon, vous vous déclarez prêt à défaire l'Union! Comme si c'était vous qui l'aviez faite!

TODERAŞCU *(flatteur):* Pas seul, Votre Altesse!

VLĂDESCU ET ARGHIROPOL *(pareillement):* C'est avec Votre Altesse que nous l'avons réalisée!

CUZA *(regardant de nouveau le père Roată):* Et lui, alors... lui, qu'est-ce qu'il a fait? *(Roată se tait.)* Voyez-vous, messieurs? Il ne dit pas qu'il a fait l'Union. Lui qui justement l'a faite!... Lui, le père Ion avec tous les Ion des deux principautés, ces cinq millions de Moldo-Valaques, qui représentaient à eux seuls la force capable d'outre-passer la volonté de l'Europe, de s'imposer par un fait accompli — c'est-à-dire ma double élection. Et maintenant, voulez-vous encore passer avant le père Ion?

TODERAŞCU: Moi...

CUZA: Vous, vous êtes un des nombreux émissaires envoyés pour m'embobeliner la veille du jour qui s'apprête. D'autres encore se sont annoncés. Votre audience a pris fin. *(Toderaşcu salue et sort en tâchant maîtriser sa çolère.)* Et vous autres, que me désirez-vous encore? *(S'adressant à Arghiropol.)* Vous?

ARGHIROPOL *(mielleux et baissant la voix):* Votre Altesse, moi je viens de la part de m'sieu Anibal Fotiade qui a entendu que l'on projette une loi pour détruire les moulins de sur la Dîmboviţa et construire des quais le long de cette rivière...

CUZA: Et monsieur Fotiade a pensé alors, vif d'esprit comme il l'est, qu'il y avait une bonne affaire à mijoter à l'abri de mon aile protectrice... N'est-ce pas?

ARGHIROPOL: Si Votre Altesse voulait bien, m'a prié m'sieu Anibal de vous dire...

CUZA:... fourrer la main dans la poche de l'État en même temps que votre m'sieu, alors aussi bien vous que lui trahiriez la coalition et passeriez de mon côté *(Lui montrant la porte.)* Allez, et dites-lui de demeurer dans la coalition — et vous avec lui. *(Arghiropol sort. Cuza s'adresse à Vlădescu)* Vous?

VLĂDESCU: Moi, je suis venu pour mon fils, Mitică...

CUZA: C'est un bandit!

VLĂDESCU *(mielleux):* Oh! Votre Altesse Sérénissime... si vous saviez combien il vous aime! Il vous souhaite de devenir un nouvel Étienne le Grand et le Saint!

CUZA *(éclatant de rire):* Dieu l'en préserve! Car je lui ferais aussitôt couper la tête! *(Il l'expédie d'un geste.)* Et maintenant, père Ion occupons-nous de nos affaires. *(S'asseyant.)* Asseyez-vous donc. *(Voyant que le père Roată hésite à s'asseoir.)* Quand vous m'inviterez à m'asseoir dans votre maison, moi aussi je refuserai... *(Roată s'assied bien vite sur le bord de la chaise.)* Eh bien! qu'est-ce qui vous a amené ici?

PÈRE ROATĂ: Je voulais simplement voir Votre Altesse.

CUZA: Personne ne vient chez moi pour le seul plaisir de me voir, mon brave père Ion... on vient me voir en effet... sans interruption... mais c'est toujours avec un espoir, avec un désir bien précis, tous cherchent protection, fortune... Voyons, dites la vérité?

PÈRE ROATĂ: Je voulais simplement voir Votre Altesse!

CUZA: Est-ce là tout? Est-ce vraiment pour cela que vous êtes venu jusqu'à Bucarest?

PÈRE ROATĂ: Vous parlez exactement comme ma femme. Je lui ai dit: J'vas voir Son Altesse... Et elle qui m'répond: « T'as quelque chose à lui dire? » Je dis « J'ai rien d'particulier à lui dire, j'ai tout juste comme ça un brin envie de le voir ». Qu'elle dit: « T'as perdu la tête, mon homme. » Moi, j'vas atteler les chevaux et j'bougonnai: « Perdue, pas perdue, c'est comme ça! »... « Ah!, qu'elle dit, que les chats te

la griffent et te l'emportent ! » — et puis elle me demande: « C'est-y vraiment pour si peu de chose que tu vas à Bucarest? »

CUZA: Exactement ce que je vous ai demandé, moi aussi.

PÈRE ROATĂ: Exactement, Votre Altesse ! Seulement qu'à elle j'ai répondu: « C'que tu peux être sotte, femme, de poser de telles questions, c'est rien que de le dire ! »

CUZA *(éclate de rire. Puis):* C'est bien, père Roată... À ce que je vois, vous êtes un homme qui ne connaît pas les ennuis.

PÈRE ROATĂ: Eh ! les ennuis... qui ne les connaît pas? Le pays les connaît bien, le pauvre, alors, d'autant plus un pauvre homme comme moi ! Comme si Votre Altesse ne savait pas ce qui lui manque, au pays?

CUZA *(se tait un instant et une grande tristesse voile son visage. Puis, fermant les yeux à moitié, il dit, espaçant les mots, d'une voix évocatrice):* « Quand nous nous sommes plaints, quand nous nous sommes lamentés, quand nous avons dit ce que nous avions sur le cœur, le commissaire nous a battus, le surveillant nous a battus, le gendarme nous a battus, l'intendant nous a battus... » Vous en souvenez-vous, père Ion?

PÈRE ROATĂ: Notre supplique au Divan, à nous les députés des paysans corvéables...

CUZA: Vous étiez à leur tête... « Nous, on n'a pas été appelés ni pour faire les lois, ni pour qu'on dise notre avis. Ce sont les boyards propriétaires qui les ont faites, nous on les a respectées, bien qu'elles nous aient semblées très dures... » *(Il se lève soudain, décidé.)* C'est pourquoi, demain, je veux retourner la justice à l'envers, père Ion... pour que personne ne vous batte plus et pour que vous ayez, vous aussi, votre mot à dire dans l'élaboration des lois... Et lorsque vous l'aurez dit, vous aurez aussi de la terre !

PÈRE ROATĂ *(qui s'est aussi levé):* Il y a si longtemps que nous attendons cette loi, Votre Altesse !

CUZA: Mais comment croyez-vous que je puis la donner? Avec l'aide de qui? Avec l'aide des représentants des partis qui me veulent du mal justement pour cela? Hé ! si j'avais avec qui gouverner le pays... *(Il le regarde un instant et lui met la main sur l'épaule.)* Avec vous, ce n'est pas encore possible Combien d'entre vous savent-ils lire et écrire? Je vous ai donné l'enseignement gratuit et obligatoire, mais le temps qu'il porte ses fruits, ça durera ça durera, père Ion... *(Il lui serre la main.)* Et maintenant, si vous n'avez rien à me demander, allez. Et dites à votre femme — qui, elle non plus, comme moi, n'avait pas compris pourquoi vous étiez venu « pour si peu » à Bucarest — que le prince et le père Roată n'ont pas perdu leur temps à causer ensemble, aujourd'hui.

PÈRE ROATĂ *(un peu étonné):* Que Dieu vous garde, Votre Altesse !

CUZA *(le regarde se diriger vers la porte, puis, avant qu'il ne sorte):* Mais que vous veut donc Asanach Pamfil ! Pourquoi tire-t-il sur votre bétail, et fait-il la noce à vos dépens? *(Le père Ion se retourne brusquement, tout étonné; il regarde autour de lui.)*

ELENA GRECULESI:
1877 La Roumanie indépendante

IOSIF MATIAS:
Dans les champs

CUZA: Avez-vous perdu quelques chose?

PÈRE ROATĂ: Non... *(Soudain, il se frappe le front de la main et souriant sous sa moustache, dit):* Ah ! je comprends ! Ah ! je comprends ! c'est comme ça que vous les avez attrappés, eux aussi !

CUZA *(faisant semblant de ne pas entendre):* Que se passe-t-il avec Asanache?

PÈRE ROATĂ: Eh bien,... tout le village le sait...

CUZA: Très bien ! partez, alors. Puisque tout le village le sait, l'homme peut l'ignorer, mais le prince l'apprendra !

PÈRE ROATĂ: Que Dieu vous garde ! *(Il sort.)*

(Cuza fait quelques pas comme s'il le suivait, comme si sa pensée ne le quittait pas. Il s'arrête ensuite, respire profondément, comme s'il se retrouvait soudain dans une autre atmosphère. Entre Pisoschi.)

PISOSCHI: Monsieur le Premier ministre... et messieurs Căliman et Lipoianu.

CUZA: Faites entrer d'abord Mihalache. Les autres, quand je sonnerai.

(Pisoschi sort)

KOGĂLNICEANU *(entre, agitant le message):* Je l'ai apporté, Votre Altesse !

CUZA: Tu as bien fait, Mihalache ! C'est un bon jour, aujourd'hui ! Après tant de rencontres, j'ai enfin retrouvé le pays... le fondement de la maison, comme tu l'appelles... et j'ai compris que l'intérêt du pays demande parfois de fouler aux pieds les lois qui peuvent l'étouffer... Mais finissons-en d'abord avec les émissaires. *(Il sonne.)*

CĂLIMAN et LIPOIANU *(entrent):* Longue Vie à Votre Altesse !

CĂLIMAN: Nous venons, Altesse, de la part du comité des délégués en qualité d'anciens ministres et d'actuels députés...

KOGĂLNICEANU: Et aussi... en qualité de membres de la coalition !...

CĂLIMAN *(après avoir jeter un regard de haine à Kogălniceanu):* Nous sommes venus, Altesse, pleins de respect, pour vous communiquer de la part de la majorité des députés qui représentent la volonté du pays, leurs doléances concernant la loi rurale...

CUZA: Vos doléances, messieurs, moi et le Premier ministre, nous les connaissons depuis longtemps.

KOGĂLNICEANU: Vous voulez frapper les principes fondamentaux du projet de la loi rurale, en plaçant grâce à vos soi-disant « ententes de plein gré » le paysan cultivateur encore plus à la merci du propriétaire, en enlevant au paysan corvéable jusqu'aux quelques droits qu'il détenait déjà.

CĂLIMAN: Que dites-vous là, monsieur le Premier ministre ! Nous qui, très sincèrement et de propre initiative, voulons donner au paysan pleine liberté pour s'entendre avec le propriétaire...

KOGĂLNICEANU: Vous me faites rire, messieurs, de la naïveté avec laquelle vous voulez nous tromper. Vous ne cessez de considérer cette question comme une question personnelle de fortune, tandis que nous la

traiterons comme une question dont dépend le bien-être, l'indépendance et la force de ces millions de Roumains que vous dites être amenés par la police lorsque vous les voyez rassemblés dans la cour de Métropolie, et non pas venus à l'Assemblée pour réclamer leurs droits !

CĂLIMAN et LIPOIANU: Hm... leurs droits...

CUZA: Oui, messieurs, leurs droits ! Les droits qu'ils ont gagnés à la suite de l'Union. Parce que c'est eux qui ont fait l'Union... les paysans qui, entre '57 et '58 ont porté la torche à travers les villages de Moldavie. Il y a cinq ans, ce sont les foules rassemblées entre Filaret et la Métropolie qui ont réalisé l'Union — de même qu'il y a deux ans, c'est toujours le peuple, celui de Valachie, rassemblé à Filaret, et celui de Moldavie, dans la plaine de Frumoasa, qui m'a aidé à imposer aux forces hostiles, l'accomplissement de l'Union... Mais pourquoi le peuple aurait-il accompli cette Union, sinon pour améliorer son sort? Pourquoi, sinon pour obtenir cette loi que nous voulons lui donner depuis cinq ans — que vous ajournez sans cesse depuis cinq, sous différents prétextes — et qui a creusé un abîme entre moi et vous... mais aussi entre vous et le reste du pays !

CĂLIMAN: Nous prions Votre Altesse de nous permettre de ne pas croire que nous ne représentons pas le pays.

LIPOIANU: Nous vous parlons, Altesse, au nom de plus de cent députés...

CĂLIMAN:... qui possèdent des dizaines de milliers d'arpents de terre de toute l'étendue du pays !

CUZA: Et moi je vous réponds au nom des trois millions de Roumains... qui vivent sur toute l'étendue de centaines et de centaines de milliers d'arpents de terre, que, cette fois-ci aussi, la loi passera par-dessus vos têtes !

LIPOIANU *(flatteur):* Certainement, Altesse... nous savons que vous en avez le pouvoir... si vous dissolvez l'Assemblée et donnez une autre loi électorale, la loi rurale passera. Mais c'est dommage... c'est dommage pour ce pays, Altesse, que vous vous sépariez des personnes qui vous ont aidé à gouverner jusqu'à présent et que...

CUZA *(se lève):* Dommage pour le pays? Les personnes avec lesquelles j'ai gouverné jusqu'à présent?... Ces gens — vous et tous les autres — récoltent tous ce qu'ils ont semés. Pendant cinq ans, blancs ou rouges, vous avez eu tour à tour le pouvoir entre les mains. Et vous vous en êtes servis pour saper l'autorité et faire obstacle à tout progrès. Beaucoup d'entre vous ont abusé de ma confiance; presque tous de ma grande patience. Par conséquent, le pays exprime aujourd'hui son opinion. Il choisit ! Ce n'est pas moi qui vous écarte du gouvernement. C'est le pays qui vous juge et vous condamne *(Il arrache le message des mains de Kogălniceanu — mais ne le signe pas, et s'adresse aux deux autres):* Messieurs, je ne vous retiens plus.

CĂLIMAN et LIPOIANU *(s'inclinent):* Altesse... *(Ils sortent, furieux.)*

CUZA *(signe le message):* Puisse-t-il s'imposer pour le bien de tous, Mihalache !

KOGĂLNICEANU: Longue vie à notre prince ! *(Il prend le message.)*

(Depuis quelques instants on entendait, venant de loin, les accords d'une musique militaire. Maintenant le son s'amplifie et Cuza s'approche en souriant de la porte-fenêtre qui donne sur le balcon du palais, où flotte le tricolore. Il l'ouvre largement.)

CUZA: J'aime l'heure où l'on change la garde. J'aime le pas alerte des soldats. L'armée du moins, je sais qu'elle m'est fidèle... Entends leur pas de soldats !

KOGĂLNICEANU *(qui l'a suivi):* Et combien mieux ils marcheront lorsqu'ils sauront qu'ils doivent défendre une terre que le propriétaire et le fermier ne leur disputeront plus ! Dans le rythme de leurs pas je sens frémir l'agitation du pays, celui des adolescents qui aspirent à l'émancipation.

CUZA: Mais quoi d'autre voulions-nous faire, au cours de ces cinq années, que de préparer pierre par pierre le chemin de l'indépendance?

KOGĂLNICEANU: Oui... *(Montrant le message.)* Voilà la clef de l'indépendance de demain ! Car ce rêve ne pouvait s'accomplir avec un paysan esclave dans son pays et qui, partant, ne s'en faisait guère d'être esclave de l'étranger.

PISOSCHI *(entrant):* Messieurs les consuls d'Autriche et de Turquie.

CUZA: Non, Pisoschi. Je sais... Ils viennent à nouveau me sermonner, me prévenir, me conseiller. Non. Aujourd'hui je ne les reçois pas. Et pas non plus demain et après-demain. Et s'ils se fâchent, dis-leur que je ne suis pas monté sur le trône coiffé d'un fez comme Mihail Sturza !

(La musique résonne sous les fenêtres.)

PISOSCHI *(riant):* Alors... quand dois-je leur dire de venir?

CUZA *(gaiment):* Après que, nous appuyant sur la volonté du pays, nous aurons pu les mettre devant un nouveau fait accompli.

RIDEAU

En français par CONSTANTIN STURZA

Paul Anghel
(né en 1931)

LA COLONNE DE L'UNION

L'Union, en tant que phénomène fondamental de notre histoire nationale, n'est pas seulement un acte politique, un processus d'intégration territoriale des pays habités par les Roumains, en un unique foyer, un acte de conscience sociale grandiose, mais la justification devant soi-même et devant le monde entier, de tout un peuple.

C'est pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la signification du 24 janvier, mais embrasserons du regard la colonne tout entière, au sommet rejoignant l'infini, et aux racines perdues dans l'ancienneté de cette terre. Moldaves, Valaques ou Transylvains, ils ont tous occupé le même territoire

de leurs ancêtres daces; ils furent des Daces, puis des Daco-Romains, et enfin, des Roumains depuis vingt siècles, conservant intacts les attributs fondamentaux qui justifient la création d'une formation d'État unique et puissante. La Roumanie moderne est une conséquence. Elle est fille et héritière légitime de la Dacie de Décébale, de la Dacie de civilisation romaine, et la Roumanie socialiste sera, dans l'avenir, par les efforts de la postérité, l'héritière de la *Dacia Felix*.

Nous ne saurions contempler le sacrifice de nos devanciers, leur mérite, l'épée et la truelle qu'ils ont maniées, leur pensée et leur rêve nous parvenant à travers les générations, qu'en poursuivant le but de l'Union et en le réalisant brillamment. Nous ne saurions contempler la galerie d'hommes illustres de notre histoire qu'en les voyant éclairés par le nimbe de cet idéal, souvent transformé en couronne d'épines ou bien de lauriers, prenant corps et acquérant la fermeté de ses frontières, par les frontières historiques de la Roumanie moderne.

La file de ces apôtres de l'Union est trop longue pour qu'on puisse mentionner tous leurs noms, maillon pour maillon. Commémorant la génération du premier triomphe, celui du 24 janvier, nous y ajouterons les devanciers qui montent vers ce jour, partant du fier Michel le Brave, et nous y joindrons les petits-fils qui ont accompli la grande Union de décembre 1918. Ce ne sont pas des noms, mais un peuple de noms, et ce peuple est la nation roumaine elle-même.

La lignée des générations de l'Union monte glorieusement la spirale de l'histoire, dessinant, par les bas-reliefs d'actes mémorables, le profil de colonne d'un suprême idéal accompli. Cette colonne est la réplique de la Colonne Trajane de pierre, celle de notre naissance, et aussi celle de nos aspirations infinies, coulée en métal par Brâncuşi. Ces deux colonnes, celle de pierre et celle de métal, représentent le passé et l'avenir. Entre elles, vigoureuse et fière comme la réalité même de la Roumanie, brille la colonne de l'Union.

(« *Gazeta literară* », 18 janvier 1968, p. 1)

En français par RODICA-MARIA VALTER

Adrian Păunescu
(né en 1943)

NOUS NOMMERONS UNION CE QU'ON EST AUJOURD'HUI

(Fragments)

Nous nommerons Union ce qu'on est aujourd'hui,
Non seulement les faits d'armes glorieux d'antan,
Puisqu'on est vrais Roumains communards, dans ce pays
Où l'histoire ne dort pas même un seul instant.

Ni dates s'entassant, qui d'un coup s'accentuent,
Ni louanges qui soient si souvent déplacés,
Mais le chant et les pleurs de même destinée,
Un chemin non rompu, plutôt interrompu.

Pas de combats gagnés à l'abri en dormant,
Pas de droits proclamés par les silencieux dires,
Car l'Union ne fut pas apportée à ces gens
Dans leur grand calendrier par le ciel, les empires.

Ne s'unirent guère des êtres étrangers,
Nul commerce de pays, comme de trône à trône,
Mais sous la même étoile et les mêmes pensées
Se sont bien retrouvés à côté Ion... Ion... Ion...

Et l'Union ne fut pas mode mais grand exploit,
Le peuple la faisait poussé par un désir ardent
Même si pour elle travaillèrent autant
L'alleutier de la terre à côté de son roi.

Si l'instant est mensonge, au monde point ne restent
Paroles menteuses, mais reste la vérité
De ce pays de gloire, de ce pays aimé:
De ce peuple roumain l'union est donc la geste.

C'est pourquoi au moment même où je me souviens
De ce que les Roumains avaient fait pour s'unir,
Point ne me rappelle les seuls tombeaux anciens,
Mais crois me souvenir même de l'avenir.

Car tout ce que l'on fait maintenant c'est l'Union,
Car Union est le fait de durer dans le temps,
Contre le temps l'Union est le combat ardent,
Et Union sont nos pas ici quand nous luttons.

Union fut donc l'été où nous tous, réveillés,
Défendîmes notre être en chassant le bourreau.
Union est l'étendard, le travail sous drapeau,
Union — le grand mois d'août de notre dignité.

Union, ce qu'il faut faire, en conscience aiguë,
Tout ce qu'on peut faire pour nos propres enfants,
Union c'est combattre les monstres effrayants,
Union est le siècle en minute vécu.

L'Union, un fait d'armes, ainsi qu'une vraie flamme
Vers laquelle nos précurseurs ont aspiré,
Quand fausses frontières sont déjà effacées,
L'Union est maintenant le travail de notre âme.

Nous vivons Ces Instants ici comme il convient,
Mais nous tous les vivons selon notre propre art.
On est une race de combat, race de communards
L'Union est la lutte pour notre propre bien.

Et si nous réchauffons l'éternité ainsi,
Ne croyant pas aux mots, mais à notre travail,
Nous dirons que l'Union est sage gouvernail:
Par lui la Roumanie devient la Roumanie.

En français par PAUL MICLĂU

Anniversaire

La tendance au sublime de la pensée, mais plus encore de la sensibilité roumaine a pris corps dans l'œuvre poétique de Mihai Eminescu de même que prend corps le chêne de sa propre semence.

Ce n'est pas seulement l'œuvre, mais aussi la personne morale du plus important de nos poètes qui constitue un motif d'élévation morale pour chaque adolescent de notre pays, un motif de profonde méditation pour tous.

Icône laïque, ce visage astral, ce Lucifer de notre jeunesse, devient avec le temps un prototype, pour ne pas dire un prototemps de la beauté, du caractère national spécifique de noblesse physiognomique.

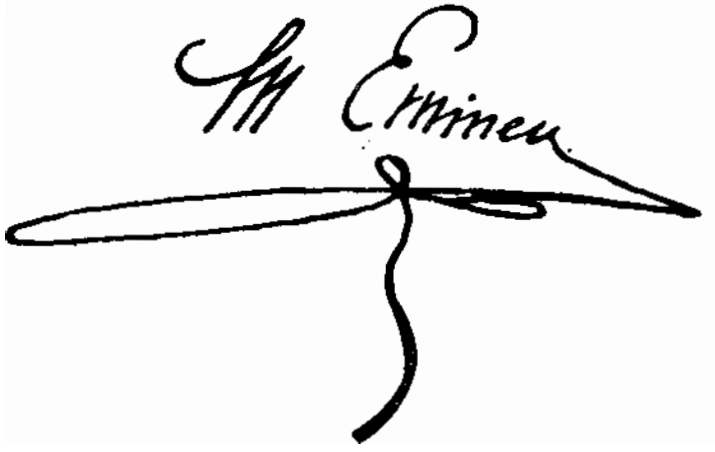
C'est par Eminescu que l'homme de ce pays aimé reconstitue les architectures, celles qu'il n'a pas eues ou celles qu'il a eues mais qui furent dévastées au cours de son triste moyen âge.

C'est par Eminescu que surgit tout ce qui nous a manqué comme tradition bi-millénaire de la culture.

C'est lui qui, avec le rayon de son astre Lucifer, lave nos montagnes des trop nombreuses fumées des feux autour desquels se réfugiait le peuple repoussé vers les sommets et plongeant mélancoliquement ses regards dans les vallées où chevauchait la mort.

Nos paroles et nos écrits sont peu de chose auprès de lui, mais pas au point de nous manquer quand il faut l'élever au plus haut, une année après l'autre, une génération après l'autre. Et plus notre pays évolue et s'accomplit, plus souvent nous trouvons des occasions et des raisons pour lui rendre grâces.

NICHITA STĂNESCU

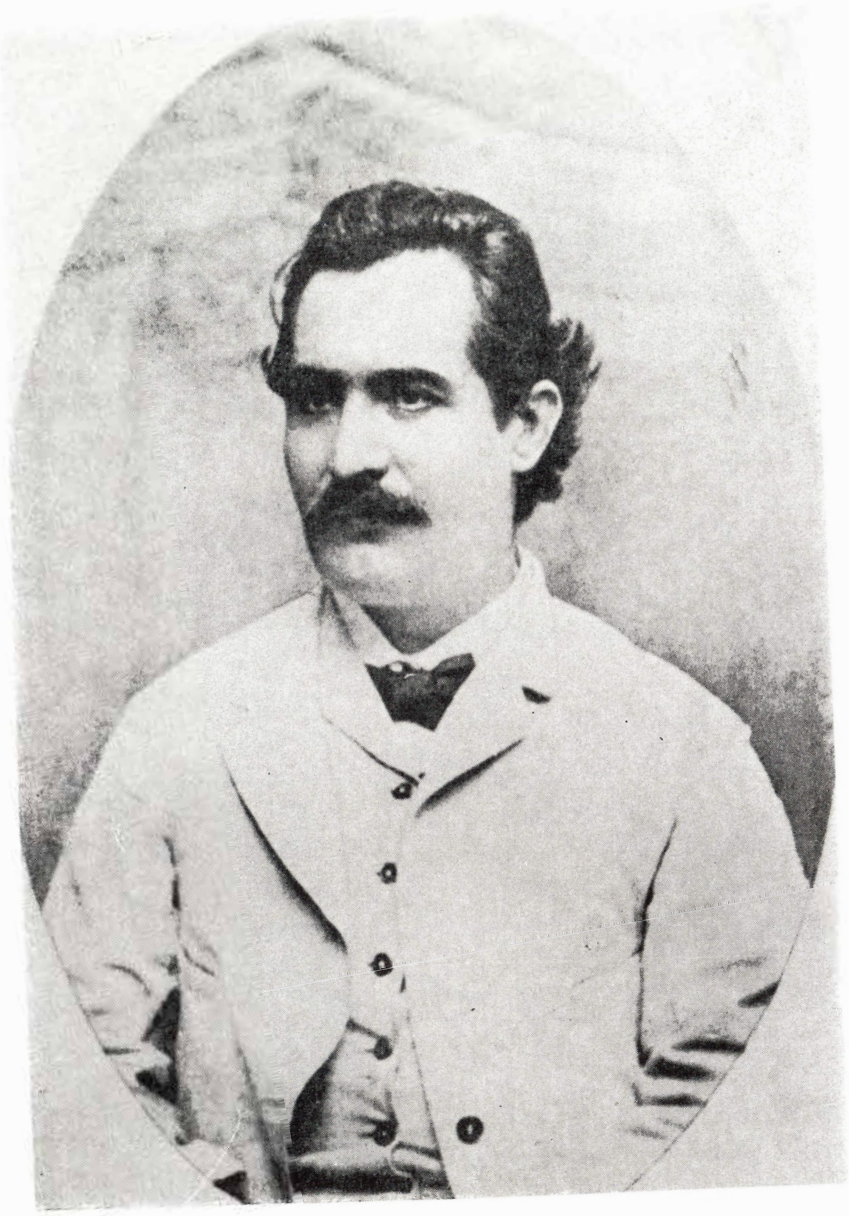


BOIS, POURQUOI FRÉMIR...

— « Bois, pourquoi frémir autant,
sans orage et sans gros vent,
tes branches au sol traînant ?»
— « Et comment ne pas frémir
quand je vois temps s'enfuir !
Le jour passe, la nuit croît,
mon feuillage au sol s'abat.
Le vent souffle, je frissonne,
tous mes chantres m'abandonnent ;
le vent souffle à grand fracas,
l'été meurt, l'hiver est là.
Il faut bien courber le front
lorsque les oiseaux s'en vont !
Par-dessus mes rameaux frêles
je vois fuir les hirondelles
chaque jour à tire-d'aile
et mon bonheur avec elles.
Et s'en vont en troupes sombres,
l'horizon se couvre d'ombre,

Mihai Eminescu à l'époque de sa jeunesse

Mihai Eminescu à l'âge mûr



s'en vont comme les instants,
des ailes toujours battant,
et suis là seul et désert,
tout transi devant l'hiver,
et mon désir infini
est resté mon seul ami ! »

En français par ANNIE BENTOIU

MÉLANCOLIE

La nuit, dans les nuages il semble qu'une porte
Se fit ouverte où passe la blanche reine —, morte.
Tu dors, doucement vogues en ton sépulcre bleu
Et d'innombrables cierges saupoudrent de leurs feux
Tes routes argentines, tes courbes et tes arcs,
O ! toi des nuits sereines adorable monarque !
Derrière la poussière luisante du frimas
La terre solitaire se peuple ça et là.
Surgissent des bâtisses, leurs blancs contours falots
Dessinent des ruines blafardes comme chaux.
Les croix du cimetière se penchent de travers
Une chouette mauve s'y pose singulière,
Et crissent sous la lune les os du grand clocher.
Tel un tam-tam antique, par rythmes saccadés,
Le vieux tocsin percute les poutres. Cependant
Un démon fend l'espace, rapide et transparent,
Et lorsqu'ainsi il passe, du bond de l'aile accroche
La frémissante lèvre de la vétuste cloche
Qui vibre de ses cuivres, comme on gémit en rêve,
Comme la longue plainte d'un songe qui s'achève.
L'église est là qui veille
Du haut de ses ruines, pieuse et triste et vieille;
Ses portes boitent toutes, les vitraux sont béants
La bise psalmodie, on dirait que le vent
Prépare messes noires, envoûtes, sorts damnés ;
Il semble qu'on l'entende sinistrement chanter.
De l'ancienne parure, vitraux, iconostase,
Il ne demeure guère que frustes, vagues traces.
Parmi les voûtes vides, sous l'antique muraille,
Pour rassembler aux vêpres les fictives ouailles,
Prêcher les catéchisme et dire les sermons,
Un grillon sert de prêtre, sonneur, un ciron,

La foi peint les icônes et dore les portiques,
La vie peuple l'âme de contes magnifiques,
Les ondes de l'histoire, le balai des orages
Effacent tous les contes, effacent les images.
Ciron qui martelle les portes du cercueil
Mon cœur harcèle et scande mes vides et mes deuils,
Et sous les voûtes creuses de mon crâne rouillé
J'entends d'une cigale l'antienne fatiguée.
Ma vie je repense, qui tout à coup paraît
Contée par un autre, venue, il semblerait,
D'une étrangère bouche, par moi réentendue
Comme si onc fut mienne, jamais par moi vécue...
Quel est celui qui chante mon histoire par cœur?
Celui que tant j'écoute parler de mes malheurs
Comme douleurs d'un autre, comme d'une autre bord,
Si loin, si étrangères... comme si j'étais mort...

En français par D. I. SUCHIANU

COMME DE LONGS NUAGES SUR LES PLAINES

Comme de longs nuages sur les plaines
Les ans s'en vont, et onques ne reviennent,
Car plus ne chantent, comme antan, anciennes
Chansons, coutumes, contes, jeux, adages,

Qui déridaient jadis à leur antienne
Mon front plissé d'enfant curieux et sage,
Si pleins de sens, de sens compris à peine...
En vain du soir le charme exquis m'engage,

En vain mon cœur, comme autrefois, encor
Trembler voudrait. La chanson est finie ;
Ma lyre sort un rauque son de mort.

Perdus sont désormais mes vieux naguères
Et, démesurément, le temps, derrière
Mes pas, grandit, s'étend... je m'assombris.

En français par D. I. SUCHIANU

AU LONG DES PEUPLIERS IMPAIRS

Au long des peupliers impairs
Jadis, souventes fois,
J'allais. Chaque passant naguère
Savait. Tu ne sus pas.

Sous ta fenêtre je passais
De longues blanches nuits ;
Tous les voisins me comprenaient,
Toi seule ne compris.

O ! que de fois j'aurais voulu
Une heure de ta vie !
Un mot tout bas, un seul, reçu
De toi aurait suffi.

Ta douce voix je voulais tant
L'entendre retentir,
Pour une ultime fois céans
L'entendre, puis mourir.

Un seul rayon ton œil serein
Jadis s'il m'eût donné,
Des fonds futurs du temps qui vient
Un astre serait né.

Ton bras en marbre aurait du temps
soumis les infinis ;
Nous nous serions aimés changeant
En d'innombrables vies ;

Longs vols qui passent par dessus
Nos trop étroites landes,
Faisant de toi mon inconnue
Déesse de légende.

Car mon amour traînait en lui
La masse millénaire
Des longs désirs inassouvis
Portés de père en père.

Hélas, mes chers regrets s'effacent !
J'oublie ton visage.
Et peu me chaut lorsque ta face
Se tourne à mon passage.

Car aujourd'hui tu leur ressembles
À toutes, et le sort
Voulut qu'un jour je te contemple
D'un œil distant de mort.

O ! que n'as-tu laissé les lentes
Envoûtes t'envahir,
Et allumé, reconnaissante,
Un cierge au souvenir !

En français par D. I. SUCHIANU

GLOSSE

Jours s'en viennent ; jours s'enfuient.
Tout est neuf, tout est très vieux.
Sur le pire, sur le mieux
Réfléchis, pèse, choisis.
Ne crains rien, n'espère pas ;
L'onde vogue, l'onde passe.
Aux sourires, aux menaces
Reste imperturbable et froid.

Vois couler le flot des choses,
Entends bruire leurs folles rondes ;
Cependant, sage, te pose
À l'écart, au bord du monde,
De la gloire, de l'échec.
Recueilli, repense et suis
Comme, à coups de vains bruits secs,
Jours s'en viennent, jours s'enfuient.

Juste et froide, la balance
De la raison onc ne doit
Pencher dans le traître sens
De l'instant fugace et plat.
Car l'instant meurt à l'instant,

En ouvrant ses premiers yeux,
Pour qui voit, pour qui comprend,
Tout est neuf, tout est très vieux.

Spectateur de comédie
Tu sauras percer les rôles
Leur multiple hypocrisie
Et leurs transparents symboles,
Pour comprendre et deviner
Derrière les doubles-jeux
La profonde vérité
Sur le pire, sur le mieux.

Le futur et le passé ;
Double page, même feuille,
Que l'instant présent soumet,
Que les aujourd'hui recueillent.
Les hiers et les demains
Sont compris en raccourci
Dans l'instant qui les contient.
Réfléchis, pèse, choisis.

Un petit stock de moyens,
Nous manœuvre et nous régit ;
Et depuis des temps sans fin
L'homme y pleure, l'homme y rit.
Autres masques, même pièce ;
Autres bouches, même voix.
Trompé, détrompé sans cesse,
Ne crains rien, n'espère pas.

Tous les cuistres et les gueux
Font à gloire pont-levis.
Tu seras vaincu par eux
Et puni pour ton génie.
Ne crains rien. Leur surenchère
De sottise place et classe.
N'en prends point pour partenaires
L'onde vogue, l'onde passe.

Comme un doux chant de sirène
Notre monde tend ses pièges.
Changement d'acteurs en scène !
À ces piètres sortilèges

Brise-là et coupe court !
Chasse ces appâts fugaces,
Demeurant sagement sourd
Aux sourires, aux menaces.

À leurs coups: un coup d'esquive.
À leur haines: ton silence.
Point te mêle à leur lessive.
À quoi bon les remontrances?
Que te chaut que l'un survive
Cependant qu'un autre choît?
À leurs plans, à leurs archives,
Reste imperturbable et froid.

Reste imperturbable et froid
Aux sourires, aux menaces.
L'onde vogue, l'onde passe.
Ne crains rien, n'espère pas.
Réfléchis, pèse, choisis
Sur le pire, sur le mieux.
Tout est neuf, tout est très vieux...
Jours s'en viennent, jours s'enfuient.

En français par D. I. SUCHIANU

IL ME RESTE UN DÉSIR

Il me reste un désir :
que laissiez ma vie
Près de la mer finir,
un soir d'accalmie.
Bien doux soit mon sommeil,
la forêt prochaine ;
qu'aux ondes sereines
réponde un ciel pareil.
Point ne veux bannières,
ni lourd cercueil poli,
mais tressez-moi un lit
de branches légères.

Que nul en me suivant
ne pleure et s'endeuille ;

l'automne aura le chant,
fané, de ses feuilles.
Où les sources sans fin
bruiront chacune,
que glisse la lune
parmi les hauts sapins,
et qu'aux soirs où tintent
clarines dans l'air seul,
me jette le tilleul
toute sa fleur sainte.

Désormais étranger
aux vaines errances,
me viendront enneiger
les ressouvenances.
De grands astres, jaillis
des pinèdes sombres
m'offriront, dans l'ombre,
leur sourire d'amis ;
la mer, à voix rude
gémira sans arrêt. . .
Mais terre je serai
dans ma solitude.

En français par ANNIE BENTOIU

LUCIFER *
(fragments)

Là-bas, au fond des autrefois,
Au fond des contes bleus,
Il était une enfant de roi
Portant le sang des dieux ;

Enfant unique, et en tout bien
Suprêmement égale,
Telle la Vierge entre les Saints
Et la lune entre étoiles.

* Lucifer est le nom biblique de l'étoile du matin. La confusion avec Satan provient d'une interprétation erronée et reconnue comme telle d'un passage de la Bible.

Quittant les ombres du Palais
Aux somptueux pilastres,
Elle courait vers la croisée
Où l'attendait son astre,

La douce étoile du matin,
De son nom : Lucifer,
Il attendait, surgi de rien,
Surgi du fond des mers.

Il attendait, ses yeux posés
Sur l'horizon des eaux
Et sa lumière conduisait
Le vol des noirs vaisseaux.

Aujourd'hui passe, demain passe,
Sur eux les jours se posent
Et un amour qui les dépasse
Embrasse leur ciel rose.

Elle a serré ses tempes lourdes
Toutes de rêve pleines,
Entre ses paumes pour que sourdent
Les amoureuses peines.

Et lui, comme il s'allume et brille
Le soir de chaque jour
Lorsqu'au château en noir, scintillent
Les yeux de son amour.

Suivant la trace de ses pas
Dans sa demeure il glisse
Et en longs fils vibrants et froids
Un mince voile tisse.

Quand sur sa couche elle s'allonge
Il touche doucement
Ses doigts nacrés, son front de songe
Et ses longs cils pesants.

La glace, face à l'endormie
L'innonde à contreflot,
Éclaire son profil qui brille,
Ses yeux battants et clos.

Il la regarde, elle sourit,
En songe elle se pâme,
Car en son rêve il l'a suivie
Enlacé à son âme.

En songe elle a donné son cœur
À son amant lointain.
« O ! de mes nuits si doux Seigneur,
Pourquoi ne viens-tu ? Viens ! »

Comme sa voix il entendait,
D'amour il s'éteignit
Et tous les cieux tournaient, tournaient
Au lieu où il périt.

Et là, parmi le fin lacis
Des routes du chaos
L'antique astral limon pétrit
Un homme jeune et beau.

Il vient, nuage de vermeil,
Brillant de vérité,
Et des averses de soleil
L'innonde de beauté.

Il vient rêveur et triste et pâle !
Sa mante en voile obscur
Dessine, beaux et glacials,
Des bras en marbre pur.

Ses yeux sont froids comme les fonds
Mystiques des chimères,
Miracle de la passion
Et des ténèbres claires.

« — À ton appel je viens encor
De mes distantes sphères ;
Mon père fut le soleil d'or
Et l'aube fut ma mère.

« Viens mon amour, ton monde quitte,
Ton monde vain et fou,

Et dans mon ciel, et dans mon mythe
Tous deux soyons époux.

« Dans tes cheveux je veux d'or pâle
Poser des étincelles
Et sur mon large ciel d'étoiles
Te voir plus belle qu'elles.»

« — O ! tu es beau, si beau qu'en rêve
Seul un démon paraît ;
Mais onc mortelle fille d'Ève
Ta route ne suivrait.

« J'ai mal ! À ton cruel amour
Mon cœur se tend et vrille,
Et mal me font tes grands yeux lourds
Et ton regard me grille.»

« O ! Mon amour, ne vois-tu que
Descendre à toi ne puis ?
Tu es par le vouloir des Dieux
Mortelle, et moi ne suis.»

« — Je ne voudrais choisir mes mots,
Ni sais comment les prendre,
Et ton parler si clair, si beau
Point ne le peux comprendre ;

« Mais si jamais t'aimer je dois
D'un amour éternel,
Perds ton éternité et sois,
De grâce, aussi, mortel !»

« — Tu ne demandes rien moins que
Mon droit de non-mourir !
Soit. Tu sauras combien je veux
Et vais pour toi souffrir !

« Oui ! je naîtrai par le péché,
J'aurai une autre loi,
Et que mon immortalité
Mortelle cendre soit !»

Ce dit, il part. Il va, et pour
Les grâces d'une enfant,
Du ciel s'arrache et quelques jours
Périt du firmament.

....

Lucifer part. Son pas ailé
Sans cesse s'allongeant
Extrait des milliers d'années
L'image des instants.

Un ciel d'étoiles au-dessus,
Au-dessous ciel d'étoiles.
Et lui, foudre ininterrompue,
Brisant le vide astral.

Là, comme au jour des premiers temps
Les pentes de chaos
Se remplissaient de feux naissants
Et d'infinis flambeaux.

Droit devant lui, Lucifer suit
Sa route jusqu'au bout,
Là où tout cesse, tout s'enfuit,
Lumière, forme, tout.

Là point de bornes ni arrêts,
Ni êtres pour connaître,
Et c'est en vain que la durée
S'efforce ici de naître.

Plus rien. Plus rien. Et cependant
Une âpre soif agit,
Vertige étrange ressemblant
Aux forces de l'oubli.

« — O ! De ma lourde éternité,
Mon maître, me délie !
Et loué sois à tout jamais
Par devers l'infini.

« Qu'immense et dur en soit le prix
Mais donne-moi un sort,

O, toi, dispensateur de vie,
O, toi, donneur de mort !

« Mon fier jamais, mon fier toujours,
De grâce me les prends ;
Reprends-moi tout, et cela pour
D'amour un seul instant !

« O ! Le chaos m'appelle à lui,
Je suis né du chaos,
Des longs repos dans l'infini, —
Et j'ai soif de repos !»

« — O ! Lucifer, toi qui naquis
D'abîmes en exode,
N'exige pas des signes qui
N'ont sens, ni nom, ni mode.

« Tu veux mourir et être humain ?
Des êtres qu'on remplace !
Mais que périssent tous, — demain
D'autres naîtront en masse.

« Eux — sont réglés par bonne étoile,
Hasards et mauvais sorts ;
Nous — absolus de gent royale,
N'avons ni lieu ni mort.

« Au sein des éternels hiers
Aujourd'hui sort et passe.
Si un soleil tombe et se perd
Un autre le remplace.

« Dans leur fragile devenir
Rejeton cache ancêtre,
Car tous naquirent pour mourir
Et tous mourront pour naître.

« Cependant toi tu restes — roules
Par-dessus les débâcles,
Tu appartiens aux premiers moules
Et aux constants miracles.

« Apprends aussi pour qui mourir
Tu veux. Regarde et vois
En cette terre du souffrir
Ce qui t'attend là-bas.»

★

Il part, et triste, à son logis
Astral il s'en revient,
Et tout comme autrefois il luit
De son rayon lointain.

Il est sur terre soir couchant,
Et la nuit va éclore,
Et une lune en feux tremblants
Déverse argent et or

En fines, froides étincelles
Au-dessus des tilleuls,
Et, sous les branches, lui et elle
Sont amoureux, et seuls.

« — Laisse ma tête sur ton sein,
M'amie reposer,
Et sous ton beau regard serein
Laissons le temps voguer.

« Que des pensers clairs et glacés
Débrouillent mes beaux rêves,
Calmant mes nuits inachevées,
Mes nuits sans bout ni trêve.

« Que ton visage ainsi toujours
Sur moi reste posé,
Car tu es mon premier amour
Et mon rêve dernier !»

Et Lucifer les voit, tous deux,
L'émoi brûlant leur face :
À peine un bras l'effleure que
Déjà elle l'embrasse.

Les doux tilleuls embaument l'air
Et leurs feuilles d'argent

Mollement pleuvent sur la terre
D'amour des deux enfants.

Pâmée, elle ouvre un court instant
Les yeux, voit comme brille
L'étoile bleue, et doucement
Ses peines lui confie.

« — Descends, mon bien-aimé, descends,
Sur un rayon chemine,
Pénètre en mon destin çéans,
Et ma chance illumine ! »

Comme autrefois, il brille et tremble
Et luit aux altitudes
Guidant des eaux les innombrables
Mouvantes solitudes.

Mais il ne tombe plus comme il
Tombait en d'autres fois.
« — O ! que te chaut, être d'argile,
Que ce soit lui ou moi ?

« Chasseurs de chance, le bonheur
Vous guette et vous soumet.
Moi, dans mon large ciel demeure
Immortel et glacé. »

En français par D. I. SUCHIANU

À la lumière de la critique

Titu Maiorescu
La personnalité d'Eminescu

Si quelqu'un nous demandait: Eminescu a-t-il été heureux? nous répondrions: qui est heureux? Mais s'il nous demandait: Eminescu a-t-il été malheureux?, nous répondrions avec la plus ferme conviction: non ! Il était, il est vrai, un fidèle adepte de Schopenhauer, et donc, pessimiste. Mais ce pessimisme ne se résumait pas aux plaintes bornées d'un égoïste mécontent de son propre sort ! Il se sublimait sous la forme plus sereine de la mélancolie à la pensée du sort de l'humanité en général. Et même lorsqu'on sent percer dans ses vers son indignation contre les épigones et les démagogues charlatans, c'est à un sentiment esthétique et non pas à une amertume d'ordre personnel qu'on a à faire. Eminescu était, du point de vue de l'égoïsme, l'homme le plus indifférent que l'on puisse imaginer, et comme il ne pouvait être touché par un trop intense sentiment de bonheur, il ne pouvait non plus être exposé à une trop grande détresse. La sérénité abstraite, voilà sa note caractéristique en mélancolie comme dans l'allégresse (. . .)

Lorsqu'il venait nous rejoindre, avec sa naïveté enfantine, qui lui avait depuis longtemps acquis tous les cœurs, et qu'il nous apportait la dernière poésie qu'il avait faite, refaite, polie, à la recherche d'une forme toujours plus parfaite, il la lisait comme s'il s'était agi d'un ouvrage qui lui fût étranger. Il n'aurait jamais pensé à la publier; la publier, cela lui était indifférent. L'un ou l'autre de nous devait lui prendre des mains le manuscrit et le donner aux *Convorbiri literare.* Et si pour ses poésies où, sous une forme si admirable, il avait donné corps à ses pensées et à ses sentiments, il se contentait de l'émotion esthétique d'un petit cercle d'amis, sans songer à aucune satisfaction d'amour propre; et s'il se considérait, en quelque sorte, comme l'organe accidentel par lequel la poésie même se manifestait, de sorte qu'il eût accepté, avec un contentement pareil, qu'elle se manifestât par un autre, il nous est permis de conclure qu'il était indifférent non seulement à l'égard des événements de la vie extérieure, mais que, même dans ses relations passionnelles, il était d'un tempérament tout à fait hors ligne. Les expressions d'amour heureux et d'amour malheureux ne sauraient être appliquées à Eminescu dans leur acception courante. Aucune individualité féminine ne pouvait le captiver et le garder entièrement dans son univers borné. Comme Leopardi en Aspasie, il ne voyait dans la femme aimée que la copie imparfaite d'un prototype irréalisable. L'aimait-elle, cette copie d'un hasard ou le quittait-elle, elle n'était rien de plus qu'une copie, et lui, avec sa mélancolie impersonnelle, cherchait refuge dans un monde qui lui convenait mieux, le monde de la pensée et de la poésie. D'où les derniers vers de son *Lucifer:*

— O! que te chaut, être d'argile
que ce soit lui ou moi?

Chasseurs de chance, le bonheur
Vous guette et vous soumet
Moi, dans mon large ciel demeure
Immortel et glacé.

Comprenant de la sorte la personnalité d'Eminescu, nous comprenons à la fois l'une des parties essentielles de son œuvre littéraire: la richesse d'idées qui élève toute sa sensibilité (car ce n'est pas l'idée froide, mais l'idée émotionnelle qui fait le poète), et l'on verra que c'est précisément la pénétration de cette richesse intellectuelle jusqu'au fond de ses pensées qui constitue la force agissante qui l'a obligé à créer, pour un tel contenu idéal, la forme de l'expression adéquate et à accomplir ainsi les deux exigences d'une nouvelle époque littéraire.

Eminescu est un homme des temps modernes, sa culture individuelle est au niveau de la culture européenne d'aujourd'hui. Toujours à lire, à étudier, à connaître, il ne cessait d'enrichir sa mémoire des œuvres importantes de la littérature antique et moderne. Connaisseur de la philosophie, notamment des œuvres de Platon, Kant et Schopenhauer, et non moins connaisseur des croyances religieuses, particulièrement de celle chrétienne et bouddhique, admirateur des *Védas*, passionné des œuvres poétiques de tous les temps, au courant de ce qu'on avait déjà publié sur l'histoire et la langue roumaines il trouvait dans le trésor des idées ainsi recueillies le matériel concret pour en forger sa haute abstraction qui, dans ses poésies, nous ouvre si souvent l'horizon sans limites de la pensée humaine. Car, comment aboutir à une vue d'ensemble si l'on ne possède pas dans ses propres connaissances les degrés successifs sur lesquels s'élever jusqu'à elle? Ce sont précisément ces connaissances qui donnent à Eminescu le contenu de ces vers caractéristiques où se matérialise sa profonde émotion quant au commencement du monde, quant à la vie de l'humain, quant au sort du peuple roumain.

Le poète naît comme tel, certes. Mais ce qui est inné chez le véritable poète, ce n'est pas la disposition pour la forme vide du rythme et de la rime, c'est l'infini amour de tout ce qui est pensée et sensibilité humaine, afin que de leur perception accumulée se détache l'idée émotionnelle à même de se présenter sous la forme du beau.

Ce contenu idéal de la culture humaine n'était pas, chez Eminescu, un simple matériel d'érudition qui lui fût étranger; il était reçu et assimilé par son individualité intellectuelle même.

Habitué, donc, à rechercher la vérité, le poète est, avant tout, sincère; ses poésies sont subjectivement vraies non seulement lorsqu'elles expriment une intuition de la nature sous une forme descriptive, un sentiment d'amour parfois joyeux, souvent mélancolique, mais aussi lorsqu'elles passent outre les limites du lyrisme individuel, embrassent et représentent un sentiment national ou humanitaire.

C'est ce qui explique, pour une bonne partie, la profonde impression que son œuvre produisit sur tous. À leur manière, tous sentirent ce qu'Eminescu avait senti; et dans son émotion c'est la leur qu'ils retrouvent; seulement, lui, il les résume tous et a surtout le don d'offrir au mouvement de l'âme la plus nette expression, de sorte que sa voix, éveillant l'écho dans leur cœur, leur donne, en même temps, le mot que, seuls, eux n'auraient pas trouvé. Cette sublimation de la souffrance muette dans le charme de l'expression est le bienfait que le poète de génie répand sur les hommes qui l'écoutent, sa poésie devient une partie intégrante de leur âme, et il vit désormais dans la vie de son peuple.

(Extrait de l'article *Eminescu şi poeziile lui* — « Eminescu et ses poésies », 1889)

Nicolae Iorga

Le chemin de Damas

(...) Cette poésie s'est nourrie d'une connaissance inégalable de notre fonds autochtone. Personne n'a mieux connu la vie des provinces roumaines et la littérature roumaine de tous les temps. (...) Aussi, partageant la vie de gens de toutes les régions et de toutes les classes, Eminescu a-t-il partagé la vie des Roumains de tous les temps.

Il existait à l'époque un courant critique — le « junimisme » — qui opérait avec une logique parfaite dans l'examen des œuvres littéraires, mais qui, il faut le dire, n'appréciait pas trop notre littérature ancienne, celle des livres religieux et des manuscrits hors d'usage. Comment ses nobles tenants, amoureux de la perfection, auraient-ils pu s'arrêter à de si modestes essais? Eminescu, cependant, le seul de sa génération, eut le courage d'aimer ces notes, ces documents et ces parchemins et de se trouver heureux en leur compagnie. Le professeur de littérature roumaine est aujourd'hui obligé de consulter les sources de notre littérature: c'est là son pain quotidien, et parfois sa voie d'accès à l'Université. Mais il s'agit ici de quelqu'un qui ne nourrissait aucune ambition académique, qui aurait pu montrer librement son mépris d'esthète raffiné pour les vieux temps modestes. Lui cependant est descendu dans les profondeurs de cette vieille littérature et a vécu dans chacun de ses livres, dont chaque ligne lui disait quelque chose. Et j'assure ceux à qui les circonstances n'ont pas souvent permis d'aller trouver ces sources de lumière vraie, qu'il n'y a pas de page, pas de fragment de nos vieux manuscrits et ouvrages imprimés qui ne soit un véritable modèle pour la langue actuelle. (...)

Les influences étrangères venues de partout se touchent dans l'œuvre d'Eminescu, gardant leurs caractéristiques, mais en même temps s'adaptant parfaitement au fonds propre de la tradition roumaine. Personne n'a lu plus de littérature ancienne — latine et grecque — ou moderne — allemande et française. On a longtemps ignoré combien sa *Prière d'un Dace* doit au *Moïse* de Vigny, lorsque ce dernier dit:

Je suis puissant, Seigneur, mais triste et solitaire
Laissez-moi m'endormir du sommeil de la terre !

Connaissant la littérature moderne autant que celle ancienne, il a plongé aussi, à un moment donné, dans ce monde, inconnu de ses contemporains, qui vit dans la très vieille littérature des *Védas*. Ce n'est qu'à la suite de ce formidable travail d'érudition qu'il a forgé sa poésie. Elle nous apparaît ainsi comme le produit de la fonte des métaux les plus précieux, un cuivre de Corynthe auquel ont contribué les plus belles statues, sculptées dans les métaux les plus nobles de l'Antiquité et des temps modernes. C'est ainsi qu'on fait la poésie, en travaillant ! C'est ainsi qu'on fait la *grande* poésie !

Nous aussi, les gens de ma génération nous nous trouvâmes soudain vers l'âge de seize ans, devant cette formidable poésie. Nous avions seulement l'habitude des récitations scolaires des vers d'Alecsandri — *La Sentinelle roumaine*, *Le Sergent de Vaslui*. Nous étions nourris aux sources de cette aimable et souriante poésie, qui semble faite pour un salon aux meubles tapissés de reps, au plafond duquel pend un beau lustre éclairant la table où les joueurs notent à la craie leurs gains et leurs pertes, et la servante, fille de campagne (il « était de bon ton » qu'elle fût de la campagne) apparaît portant le plateau aux confitures de cédrat et aux verres brumés. Oui, nous nous trouvâmes devant une de ces poésies qui n'admettent pas les sourires de salon: incompréhension totale ou soumission totale. Nous nous agitâmes quelque peu; j'ai passé moi aussi par cette crise. Son livre m'apparaissait au début comme fermé à sept cadenas. Puis, tout d'un coup, notre âme s'ouvrit jusqu'au plus profond et nous nous étonnâmes de ne pas avoir compris plus tôt.

Ce fut alors pour nous le chemin de Damas. Nous marchions comme Saül ne comprenant pas la Parole. Et soudain, cette inexorable lumière jaillit avec force et nous nous inclinâmes tous devant le dieu qui passait. Ce dieu ne devait plus jamais quitter nos cœurs; et nous, toute notre génération, nous sommes à lui avant toute chose. C'est sa langue que nous parlons, sa pensée que nous pensons et sa vie pure, sa vie de labeur consacrée à notre pays, sa vie de sacrifice méprisant les satisfactions matérielles et ignorant les occupations égoïstes — c'est sa vie que nous vivons.

(Extrait d'une conférence tenue à Bucarest en 1929)

Tudor Vianu

Le Chant troublant

La poésie d'Eminescu a signifié, pour la sensibilité roumaine d'après 1880 une véritable crise d'adolescence. Pareils au jeune homme qui se retourne sur soi-même aux premiers appels de l'amour et découvre l'océan agité de la vie intérieure, les premiers lecteurs d'Eminescu ont senti passer sur eux les vagues de profondeurs de la sensibilité comme jamais encore le contact avec les anciens poètes ne le leur avait occasionné. Comparés à lui, aucun de nos anciens poètes, ni Grigore Alexandrescu, ni Bolintineanu, ni Alecsandri

ne jettent leurs sondes à la même profondeur. Chacun de ceux-ci semble plus conventionnel, plus socialisé, plus orienté vers des modèles étrangers, effleurant bien plus superficiellement le mystère de la vie intérieure. Eminescu nous parle avec la voix des profondeurs. Ses sentiments s'expriment ensuite directement comme le fait la musique, grâce à la tyrannique et directe suggestion. Nous pouvons affirmer qu'Eminescu est le premier et qu'il est demeuré le plus important des poètes musiciens de la littérature roumaine. Impression qui subsiste en nous après la lecture de ses poèmes même lorsque aucune de ses idées ou de ses images n'est plus l'objet d'une représentation claire, est une impression musicale. Nous pensons à Eminescu de même que nous pensons à Schumann, ou à Chopin. Son souvenir s'incruste en notre esprit comme celui d'une phrase musicale où s'est rassemblée toute la force du chant d'un grand compositeur. La musique d'Eminescu est l'expression d'un torrent de forces intérieures qui a rompu les barrages et nous entraîne. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de nous ouvrir à la poésie d'Eminescu, de la chercher, de tenter de nous adapter à elle, comme c'est le cas de tant de poètes dont le charme se cache et qu'il nous faut découvrir. La séduction d'Eminescu est tyrannique et indiscutable. Le lecteur de son œuvre ne saurait se soustraire au charme tout-puissant de son œuvre. Le poète agit sur lui avec le pouvoir d'un magicien.

Les accords magiques évoquent une nature d'une fraîcheur inégalable. Quel aspect du paysage vit-il donc plus véridiquement dans la lyrique d'Eminescu ! Il arrive au poète d'évoquer le lac romantique ou les étendues des mers, éclairées par la splendeur de la lune. Mais toutes ces représentations sont plus souvent vues en images qu'en réalité. Ce qu'Eminescu a véritablement vu et senti c'est la forêt, ses profondeurs ombreuses, le trou d'eau qui s'ouvre dans son épaisseur, sa luxuriance végétale, son mystérieux grouillement animal qui entraîne l'esprit vers le monde merveilleux des contes. Par l'intermédiaire du paysage sylvain l'imagination d'Eminescu se raccorde à celle du peuple et ses images se développent en mythes populaires. C'est des profondeurs sombres du bois qu'Eminescu a entendu résonner, comme autrefois Weber dans le *Freischutz*, le chant nostalgique du cor, ce son prolongé et mystérieux qui emplit de mélancolie et d'inquiétude l'âme de Vigny, de Tieck ou de Lenau. C'est par cet amour de la sylve et de ses harmonies sonores qu'Eminescu s'apparente avec le romantisme européen dont le cadre essentiel demeure le centre boisé de l'Europe (. . .)

Il y a aussi beaucoup à dire sur le rôle joué par l'amour dans la poésie d'Eminescu. Il est avant tout un poète de la nature et de l'amour. Les premières exégèses qui lui furent consacrées, celles d'un Maiorescu, d'un Dobrogeanu-Gherea, l'ont imposé pour un poète de conception, remarquable surtout pour l'élévation et l'envolée de ses idées. Chose facile à expliquer par cela que l'esthétique idéaliste faisait triompher, même après 1870, la formule de la poésie philosophique. Il fut un temps où les grands poètes passaient en premier lieu pour des penseurs profonds et quand le message poétique était mesuré selon l'importance des idées exprimées. Peut-être qu'Eminescu lui-même n'était pas étranger à cette coutume de l'époque, si

bien que sa poétique témoigne, en partie du moins, d'une aspiration à rivaliser avec les philosophes et les poètes philosophes. Et pourtant, le poète est plus grand, non pas lorsqu'il médite sur le sens de l'existence, reprenant, par exemple, le refrain hamlétien: « Être?. . . », mais bien lorsqu'il fait vibrer son imagination et chante, articulant ses étonnements devant la nature ou lorsqu'il accorde sa lyre pour chanter les douleurs et les joies de l'amour, le désir, le regret brûlant, l'appel et les retrouvailles après la séparation. L'être humain aime, dans la poésie d'Eminescu avec une intensité qui conduit l'extase érotique jusqu'à la limite de la souffrance et de la mort. L'amour d'Eminescu est pareil à celui de Tristan, dans le drame de Wagner. Un soupçon de deuil se mêle à ses joies. La volupté s'associe à la douleur, si bien que *douce peine* ou *charme douloureux* font partie des expressions éminesciennes les plus typiques. Et c'est peut-être justement alors, quand il le désire moins, que la poésie d'Eminescu atteint ses sens métaphysiques les plus graves. C'est dans l'expérience de l'amour qu'Eminescu a ressenti le plus clairement le ressort le plus profond de la vie, le *désir* (ou *dor) infini*, mais aussi sa vanité. Ce que l'on a nommé le pessimisme d'Eminescu est surtout un réveil brutal, en pleine et implacable lumière conceptuelle, de l'homme qui a mené jusqu'au bout l'expérience de l'amour. Car, d'une part, et en accord avec toute la métaphysique matérialiste de l'instinct sexuel, que Schopenhauer avait imposé à son époque, et qu'Eminescu assumait, c'est par l'amour que nous nous sentons coordonnés avec la nature, pauvres fantoches poussés par cet instinct trop vain, dont la force sur notre être n'est limitée que par la lucidité de la conscience, la divulgant en dernière instance. Mais d'autre part, si c'est par l'amour que nous participons à l'éternité, cette dernière n'est ni créatrice ni progressive, mais bien figée et stérile malgré toute l'agitation qui la recouvre. Notre jaillissement à la lumière, par suite du fort appel de l'amour, est suivi d'une plongée dans l'océan sur la surface duquel des foyers de vie toujours plus nombreux s'allument, en une succession infinie et vaine. La grande illusion de l'amour s'achève sur cette connaissance désabusée. Le poète se défend par sa résignation stoïque, méprisante, à l'égard de l'agitation de la vie ou par sa fierté érotique de poète: Lucifer, astre immobile contemplant le monde de la hauteur du ciel inaltérable.

La lyrique d'Eminescu a été le breuvage fortifiant de la société roumaine à la fin du siècle passé. Car, et bien que, dès la mort du poète, on tentât d'accréditer pour quelque temps le mythe du barde désabusé, rêvant à la vanité de ce monde, réellement déprimantes ne sont que les suggestions qui diminuent en nous les forces de la vie. Le chant qui nous fait tout sentir et ressentir avec plus d'intensité et de profondeur, celui qui féconde le terrain de notre conscience, est un chant béni. Eminescu a été le rhapsode d'un tel chant, par lequel il a libéré dans l'âme roumaine de grandes ressources de forces vives et lui a fait annexer des régions étendues et productives de la vie intérieure.

(Extrait du volume: Şerban Cioculescu, Vladimir Streinu, Tudor Vianu: *Histoire de la littérature roumaine moderne*, 1944)

Rosa del Conte

L'Intuition cosmique

Dans la poésie d'Eminescu la lumière n'est pas présente uniquement comme élément chromatique: elle est une essence dont la beauté est glorifiée en un langage plein de ferveur, que nous oserions nommer néo-platonicien. C'est en elle et par elle que se révèle — et pour le mysticisme romantique toute révélation est une création — l'infinie étendue océanique qui prend conscience de soi lorsque le brouillard qui l'enveloppe se dissipe sous l'impact des rayons du soleil. La lumière est l'élément dynamique, le miraculeux pouvoir vivifiant, grâce auquel la masse d'eau, porteuse de germes, libère la vie de la « semence » qu'elle cachait dans ses ténèbres inertes. On ne pouvait demander à la poésie d'atteindre un émerveillement plus religieux devant l'irruption d'infinies molécules brillantes, chacune d'elles étant une étincelle vitale qui se libère des ténèbres du non-être:

Depuis et toujours depuis des colonies de mondes perdus
Surgissent des grises pentes du chaos sur des sentiers inconnus
Et en essaims lumineux jaillissant de l'infini
Saisis d'une âpre soif de vie, dans la vie sont aspirés

ou, de ressentir une épouvante plus profonde devant la disparition de cette vibration éphémère qui, révélée par la lumière, s'arrête et s'éteint lorsque la lumière disparaît:

Qu'elle vienne à s'éteindre, tout périt comme ombre dans la nuit
Car c'est un rêve du non-être que l'univers chimérique

Et, au fond, c'est en cela que réside la valeur impérissable du fragment — à la fois cosmogonique et apocalyptique — de la *Première Epître.* Au delà de toute validité rationnelle et scientifique, ce qui demeure c'est la capacité du poète de nous communiquer un sentiment d'une valeur et d'une signification cosmiques: émerveillement, inquiétude, grandiose beauté de cette naissance; émerveillement, inquiétude, grandiose beauté de cette disparition.

Non content d'avoir évoqué la force vivifiante, faisant revivre dans sa fantaisie l'instant créateur qui coïncide avec la manifestation de la lumière, le poète s'abîme dans son essence vibratoire, s'extasie comme Dante dans l'Empyrée, en le contemplant avec les yeux de l'Éon qui plonge se perdant dans ce tourbillon. Et le vertige sidéral auquel Eminescu s'abandonne avec une joie extatique, lui-même avouant « s'être enivré d'étincelles stellaires » atteint peut-être son moment le plus exubérant lorsque Hypérion descend des hauteurs du ciel: « lumen de lumières », astre qui sombre dans des trombes de feu, dans le gouffre lumineux des espaces infinis, que son rayon traverse comme un éclair, jaillissant d'étoile en étoile, transperçant l'éther impalpable.

Dans ce tumulte d'astres-mondes, dans cette incessante palpitation d'ondes lumineuses qui se propagent et se dilatent pour former des étendues infinies, la flamme de l'Éon doit plonger et périr: les espaces célestes sont la zone intermédiaire, comme l'éther, le Père éther de Hölderlin. Comme la mer, ils sont gouffre et sein fertile; non pas réceptacle passif, mais principe vivifiant dont émane la vraie force vitale, ils sont, enfin, oserions-nous affirmer — l'intuition poétique s'identifiant ainsi à la vérité de l'homme de science — l'énergie pure.

Certes, l'art d'Eminescu ne s'élève qu'à degrés jusqu'à cette magnificence de la parole, qui, rivalisant avec l'élément impalpable, traduit la pensée en pure ivresse chromatique.

Dès le début de son apprentissage artistique, deux aspirations s'étaient fait jour. L'une était la tendance d'exprimer des concepts axiologiques par des termes chromatiques. *Dalb*, c'est-à-dire lumineux et blancs, luisaient dans sa mémoire les espoirs de jeunesse: cependant que l'Olympe, où il voyait monter son maître, le poète Aron Pumnul, au lieu de revêtir, dans l'imagination du poète adolescent, des formes architectoniques, se présentait comme une masse lumineuse incandescente. Un rôle particulier est dévolu au blanc dans ses écrits de jeunesse, prose ou vers, pour exprimer le « virginal », signe distinctif et presque obsédant d'une partie importante de l'érotisme romantique. La sensibilité décadente héritait cette volupté qu'avait Baudelaire de la souiller et de la déplorer, ou ce bonheur qu'avait Rilke de l'élever jusqu'à la signification métaphysique, symbole en quelque sorte d'un monde intangible, peuplé d'anges.

Chromatisme symbolique, donc, qui devient toujours plus riche et plus précieux. Le processus en est évident dès *Mortua est!* Du symbolisme du blanc et du bleu, que l'art a consacré dans la représentation de *Virgo virginum*, le poète s'élève à une chromatique précieuse qui approche de celle des contes de fées; des rivières de perles et d'émeraudes, des rubans de rubis autour des palais de cristal, créant un jeu de fulgurances irisées, de splendeurs polychromes, évoqué avec une richesse véritablement orientale.

Dans cette direction, il a pour maître la tradition de la peinture byzantine, qui se développe en parfaite concordance avec la tradition liturgique dans la valorisation du langage symbolique de la couleur et de la matière (. . .)

Une autre aspiration, qui s'avère spécifique pour la sensibilité picturale éminescienne, vise à dépasser la couleur en tant que tache pour aboutir à une sorte de vapeur diaphane ou à une atmosphère fluide de vibration lumineuse. Un vers de *Mortua est!*, à juste titre célèbre, réalise la magie optique d'un paysage nocturne entièrement plongé dans la lumière, car il y a

De l'argent sur les eaux et de l'or dans les airs (. . .)

Seul Baudelaire peut être comparé à Eminescu pour la passion, presque morbide, qu'il manifeste pour tout ce qui brille dans la matière. Cependant, chez Eminescu les mots reflètent une pure ivresse chromatique, celle qui fait luire les nefs de San Vitale ou les coupoles de Sainte-Sophie. Sur la

poitrine décharnée des impératrices, dans la masse sombre des cheveux qui encadrent les visages austères et hiératiques, les colliers de perles pâles, les couronnes chargées de pierres précieuses sont le symbole d'une civilisation artistique qui, méprisant l'opaque lourdeur de la chair, réduit la forme humaine, le corporal, à sa transparence, n'exprimant que son éclat froid, l'auréole précieusement lumineuse de la royauté, de la sainteté ou de la beauté.

Dans *Călin*, le corps de la jeune fille plongée dans le sommeil au milieu des roses, un sommeil animé par des visions amoureuses, est vu à travers la transparence diaphane d'une toile d'araignée. La lumière de la lune pleut sur cette légère toile — symbole du temps, rêts invisibles et prison, tentaculaire sécrétion d'araignée—et la transforme en poudre argentée.

Cette prédilection du poète pour une matière qui aspire à devenir diaphane et transparente sous l'impact de la vie fluide et changeante de la lumière s'exprime admirablement, selon nous, dans la vision éminescienne d'une terre enveloppée par le voile de rosée de la nuit, taché par endroits de nappes d'eau qui reçoivent la lumière de la lune pour la refléter, multipliée, dans des molécules de lumière.

L'expression la plus raffinée de cette sensibilité ou de cette intuition visuelle peut être trouvée dans une poésie d'un lyrisme élevé: *Melancolie* (« Mélancolie »). Un cortège lunaire funèbre passe dans les cieux (les différentes rédactions nous confirment que ces « funérailles dans les cieux » ont séduit la fantaisie d'Eminescu) et la terre s'étend dessous, enveloppée — dirait-on — dans un linceul parsemé de couleurs précieuses. Chaque goutte de rosée brille comme une gemme, et la dense obscurité du monde dans la nuit est vaincue par ce voile de scintillements et de lueurs. En effet, comme le ciel, la terre est parsemée d'astres; en bas, dans les profondeurs, l'eau est transpercée d'étoiles, la plaine couverte de fleurs luisantes, vitreuses, incorruptibles, qui répètent les scintillements des gemmes: fleurs, joyaux dans les airs. . .

Pour ce paysage plongé dans des ténèbres palpitantes de vapeurs, de radiations polichromes, une seule comparaison demeure possible: l'atmosphère magique des grottes de Léonard de Vinci.

Dans le scintillement de la goutte de rosée qui se fait miroir, de la corolle qui se fait transparence, de l'aile qui vibre d'éclats métalliques et surtout dans la brillance de l'eau qui saisit les feux inquiets des étoiles, Eminescu exprime l'éclat évanescent de la matière, la splendeur éphémère de l'apparition dans le temps discontinu d'un instant qui semble destiné à ne pas avoir d'avenir.

L'effort fourni par la matière inaccessible pour dissocier sa propre opacité, en la morcelant en vibrations lumineuses, par le jeu des reflets et des scintillements, s'effondre à l'instant même où il se manifeste. . .

Rien d'éternel dans le frémissement de l'éclat. . .

Derrière la simple représentation chromatique, il faut donc chercher, comme dans *Luceafărul* (« Lucifer »), une intuition cosmique. L'être est un corps de facettes infinitésimales, un fractionnement atomique de fulgurances,

de la poussière. Sur le fond immobile du substrat (mur, mer, désert, images d'un espace-durée), le poète perçoit le réel comme un pointillé, comme une distribution sur des facettes, comme une immobilité frémissante de fulgurances instantanées. Ce qui devrait être la richesse dynamique d'un flux continu se pulvérise — pourrait-on dire — dans des milliers d'efforts impuissants. Mais l'on pourrait dire aussi que, du gouffre des ténèbres, se détache et brille, plus précieuse encore, la gemme de l'instant: goutte d'écume qui renferme en soi l'étoile.

(Extrait du volume *Mihai Eminescu ou de l'Absolu*, Rome, 1962)

George Călinescu

Le Miracle

Démontrer à un étranger la valeur et l'universalité de l'œuvre de Mihai Eminescu est une entreprise en quelque sorte difficile et délicate, surtout si nous avons à faire à un de ceux qui, après Mallarmé et Valéry, cultivent la poésie « pure », au sens de poésie hermétique et gratuite qui a volé à la musique son bien. Il serait d'ailleurs tout aussi difficile de démontrer que Pétrarque, Leopardi, Gœthe, V. Hugo, Baudelaire et en définitive Paul Valéry lui-même, fortement discursif malgré sa difficulté syntaxique, sont poètes. Nous pourrions prendre comme point de départ un critère esthétique, à savoir: une poésie dépourvue d'idées poétiques, humaines, dépourvue de contenu est nulle; la « pureté » consiste dans la traduction de ce contenu. Certains, adoptant un point de vue linguistique, trouvent que c'est la musicalité de la langue qui confère au contenu une valeur poétique: ceci ne me semble pas raisonnable, car la prose, même parfaitement versifiée, reste de la prose. Les idées aussi ont leur grammaire musicale, et en disant idées je pense à quelque chose de semblable à la pensée exprimée en musique par un Mozart ou un Beethoven. Ce n'est pas la philosophie comme système qui m'intéresse chez un poète, et d'ailleurs les philosophes ne l'analyseront jamais comme telle, mais la philosophie comme métaphore. Sous cet aspect elle est naturellement le reflet des réalités et des controverses d'une époque, en même temps qu'une réaction intégrale, émotive et cérébrale, de l'homme éternel.

Eminescu est, historiquement parlant, un romantique. Vous m'excuserez de ne pas vous expliquer ce qu'est le romantisme, et ceci non pas parce que tout le monde le sait, mais parce que j'ai beau avoir lu quantité d'ouvrages à ce sujet, je ne crois pas avoir dépassé l'affirmation que le romantisme vient après le post-classicisme et le post-classicisme après le classicisme. Lamartine est un romantique au même titre que Fichte et Schopenhauer, si on envisage les systèmes philosophiques de ces derniers comme des métaphores. Les romantiques, fondamentalement idéalistes, sont des pessimistes, ou plutôt, des nostalgiques. Mécontents du présent, ils se réfugient dans le

passé, dans l'avenir et parfois, géographiquement, sur d'autres continents. Allant à l'encontre de leur époque, ils construisent des mondes nouveaux à tous les échelons de la création. Fichte rééditait par son idéalisme transcendental les systèmes anthropocentriques humanistes du type de celui de Giordano Bruno. Ces systèmes d'inspiration magique essayaient d'humaniser l'univers, supposant qu'il était la création d'un macro-anthrope en correspondance hiérarchique avec les micro-anthropes qui constituaient autant de microcosmes par rapport à l'« animal unique » ou macrocosme.

Schopenhauer, dont Eminescu admirait beaucoup le style philosophique et polémique, platonisait à son tour en adoptant la théorie des prototypes ou des formes éternelles où s'objectivait la volonté aveugle de vivre. Le scandale idéaliste consiste ici dans le fait que le philosophe allemand essaie de sauver de l'histoire l'individu même, le projetant sur un prototype éternel. La nouvelle fantastique d'Eminescu *Le pauvre Dionis*, qui débute en citant la théorie kantienne de l'apriorisme des formes de l'intuition, est bâtie sur le système platonico-magico-schopenhauerien selon lequel l'individu, s'initiant à sa qualité d'unité métaphysique, devient capable d'évoquer les avatars de sa personnalité éternelle.

La vision macrocosmique commune à tous les romantiques est donc caractéristique pour Eminescu. Même dans ses poésies les plus brèves — de simples confessions — la visée est vaste, universelle et le vocabulaire appartient à la mythologie philosophique propre au poète. La poésie, accessible du point de vue anatomique au commun des individus, telle une statue de divinité grecque, est cependant chiffrée. Cet hermétisme, permis en poésie, propose au lecteur une exégèse et lui procure une profonde émotion à la découverte du niveau de signification de la pensée du poète. Ainsi, par exemple, la femme a dans la poésie d'Eminescu « des mains froides », « des bras froids », ce qui est, on l'a prouvé, un attribut généralement féminin. L'association avec le marbre, donc avec la statue, la mise en relation avec tout ce qui présente une granulation cristalline, sont évidentes. Le génie est « immortel et froid », l'immortalité étant conçue comme un renoncement à la vie chaude, sanguine. On parle souvent de « l'océan glacé », et le profane est loin de soupçonner le sens qu'Eminescu attribue, dans ses multiples projets, à cette épithète.

L'intérêt pour le monde inerte explique chez Eminescu, comme chez tous les romantiques, l'obsession du « cristal », évidente dans *Le pauvre Dionis*. Laissons de côté les symboles mêlés de superstitions auxquels faisaient appel les philosophes de la nature dans la phase alchimique de la science. Le fondement théorique du sentiment d'émerveillement est à peu près le suivant: L'œil épouvanté, comme dans le monde anorganique, de l'état amorphe de la nature, découvre soudain que cette misérable boue est capable de s'organiser dans des formes géométriques superbes, raisonnables et lumineuses. Même le grain de poussière le plus désespérément irrationnel apparaît sous un microscope puissant comme une agglomération de pierres précieuses ; les atomes de la matière la plus déprimante se révèlent comme formant un véritable système astronomique. L'enthousiasme

suit à la dépression qu'avait suscitée le chaos. Le cristal est un message rationnel de la géologie. La Terre même est, selon Hegel, un organisme à structure cristalline, un « Kristall des Lebens ». C'est dans la même catégorie du cristal que je rangerais le lac, le fond des mers et des océans, la mer glacée. La surface marine agitée par la tempête représente pour Eminescu le monde phénoménal chaotique, le fond en est le paradis pacifique et féerique. Comme dans la mythologie groenlandaise, le poète place le Walhalla au fond de l'océan boréal, car selon l'*Edda* l'univers est né de la glace, de l'inertie polaire. Zamolxis lui-même, le roi gète qui d'après certaines théories allemandes aurait été Goth d'origine, se retire après sa mort dans le milieu aquatique splendide, inaltérable, froid et intelligible comme le cristal, à côté des dieux nordiques. Eminescu n'avait vu qu'en passant, peut-être, la mer à Königsberg lorsqu'il écrivait ces vers mémorables:

Oyez mon dernier vœu
Je veux qu'on m'enterre
Par un soir calme et bleu
Tout près de la mer.

Il est évident que le poète pensait au paradis fluide, pareil au diamant, du fond de la mer. Le fond cristallin de la mer est le lieu du génie cérébral, aspirant à la beauté ; aussi le visage de la fille du roi est-il absorbé par les eaux:

De la tour du vieux château
Un enfant regarde sage,
Jusqu'au fond, le fond de l'eau
Qui vole sa douce image.

La tendance d'Eminescu, en ce qui concerne le règne minéral, est d'agrandir la matière pierreuse — montagne, granit, roc; il se sent attiré par les grands amas de pierres précieuses. Les métaux, les diamants, les émeraudes suggèrent naturellement un processus, le passage de la fluidité amorphe à la solidité rationnelle. Les romantiques ont en général un sentiment aigu du devenir et de la friabilité, la ruine étant le symbole du manque de solidité de l'univers. Quelques échos de jeunesse mis à part, Eminescu est un poète frénétique de l'éternel mouvement moléculaire. Son objet permanent est la matière avec ses miracles. Aussi le terme de « pessimiste » appliqué au poète est-il, dans l'ordre poétique du moins, totalement inadéquat.

En ce qui concerne la matière organique, notamment le règne végétal, ce qui frappe l'esprit, dans l'œuvre du poète, c'est la continuelle fermentation, la germination déchaînée, qui affecte également le secteur végétal de l'organisme animal, les cheveux par exemple. La jeune veuve sommeille, alanguie, tandis que la plante capillaire pousse:

Ses souples cheveux d'ébène
Défaits, tombaient à ses pieds.

Une forêt pousse sur les joues du roi plongé dans sa tristesse:

Il était tellement triste qu'il ne peignait plus sa tête
Et avait sur sa poitrine laissé pousser une grande barbe
Qui tombait toute noueuse, telle l'étoupe mal peignée
Au point que l'herbe y poussait et les insectes y fourmillaient.

Les jardins, échappant à la surveillance des hommes, retournent à l'état sauvage. Les mauvaises herbes poussent en touffes vertes-noires, la moisissure lézarde les murs crépis à la chaux. L'essentiel, ce n'est ni la couleur, ni la variété, mais la quantité. Notre forêt empirique a une durée limitée, elle est soumise à la désagrégation, mais la forêt d'Eminescu « croît », transgressant les limites temporelles des royaumes et des races. Cette image égyptienne, d'une vigueur gigantesque, de la persistance à travers les millénaires, détermine la dimension microscopique de l'homme et le sentiment, propre à Eminescu, d'abandon devant la dynamique de la nature:

Les peuples vieillissaient
Les royaumes périssaient
Seules tes forêts croissaient...
Et dans l'ombre éternelle
Les rivières froides coulaient.

Au-delà de toute interprétation philosophique, dans le sens d'attribuer à la forêt et à d'autres phénomènes naturels la qualité de *species rerum*, la forêt d'Eminescu représente, de même que le cristal dans la zone de l'amorphe, un paradis matériel, la force impétueuse du monde organique, le rationnel quasi-humanisé et expressif, les milliers de bras tendus vers le soleil et vers la lune. L'homme est trop petit pour mettre de l'ordre dans ce tumultueux jaillissement organique, qui met sa dignité humaine à l'épreuve. La nature primordiale éveille en lui un sentiment d'abandon qui est une forme d'exultation et d'euphorie. L'individu éprouve comme un engourdissement, il se sent engloutir par l'énorme mouvement cellulaire et un parfum trop fort ou un son trop prolongé le font aspirer au sommeil. Toutes les poésies d'Eminescu expriment ce renoncement à la résistance individuelle. Mais si sa poésie n'est pas vitaliste au sens actif, elle n'est pas pour autant déprimante, et nous situe dans un univers où la vie est inépuisable.

(Extrait de l'étude « Mihai Eminescu », 1963)

Alain Guillermou

L'Âme de son pays

Depuis les premières formulations d'une doctrine pessimiste touchant l'univers et la condition humaine, jusqu'aux thèmes lyriques de détail, un même courant traverse la poésie d'Eminescu et en assure l'unité organique.

Il s'agit d'unité vivante plus que de cohérence intellectuelle, abstraite, avons-nous dit. Et c'est pourquoi on se gardera d'aborder cette œuvre avec des intentions mécanistes. On s'abstiendra d'en découper des éléments distincts pour les rattacher, séparément, à des ensembles extérieurs. Ou plutôt, si l'on veut opérer des rapprochements significatifs — et une meilleure connaissance de la littérature européenne est à ce prix — on agira avec prudence, sans perdre de vue que l'œuvre d'Eminescu, prise dans son ensemble, est une synthèse vivante: c'est l'élan intime qu'il faut tenir ici pour essentiel, sans attribuer à des conditions externes un pouvoir de déterminisme prépondérant.

Non point qu'il faille négliger ces conditions externes. Justement le travail d'analyse auquel nous nous sommes livré offrira cette utilité de permettre une appréciation plus exacte des influences subies par Eminescu: on pourra les circonscrire avec netteté et reconnaître aux unes d'autant plus d'importance qu'on aura restreint davantage le domaine de certaines autres.

La possibilité d'une seconde appréciation sera également offerte: en restituant avec rigueur toute son originalité à la poésie d'Eminescu on aura quelque chance de comprendre pourquoi cette poésie occupe une place à ce point privilégiée dans l'histoire de la littérature roumaine. Sans verser dans le travers d'une schématisation excessive, on peut dire qu'il y a dans la littérature roumaine une période pré-éminescienne et une période post-éminescienne, la seconde ayant pour caractéristique une influence dominante — et que nul ne saurait nier — exercée par l'auteur de *Luceafărul*.

Si les Roumains reconnaissent dans Eminescu leur plus grand poète, c'est parce que justement Eminescu a su exprimer de manière remarquable l'âme de son pays et traduire avec fidélité les aspirations ou les rêves de ses compatriotes. Synthèse personnelle, sa poésie est également la synthèse de ce que l'on pourrait appeler la spiritualité roumaine. A ce titre elle mérite d'être connue dans son exactitude.

Puisse le présent travail avoir montré que l'œuvre d'Eminescu, telle qu'une étude de genèse nous la révèle, n'est pas un simple écho oriental des chants lyriques européens, mais la création d'un génie profond et original, interprète, par surcroît, de tout un peuple.

Si l'éloignement dans l'espace, et plus encore l'obstacle de la langue, n'avaient pas restreint le rayonnement d'une telle œuvre, au chapitre trop abondant à notre gré des influences subies se serait ajouté, chez les critiques roumains, un chapitre des influences exercées.

Intermédiaire entre l'excès de celui-là et le manque de celui-ci, le chapitre que nous avons nous-même écrit aura contribué peut-être, tout en réduisant l'excès, à combler dans une modeste mesure le manque, — ne serait-ce qu'en permettant aux chercheurs, aux historiens de la littérature et aux comparatistes, une approche un peu plus sûre de la poésie d'Eminescu.

(Fragment de *La Genèse intérieure des poésies d'Eminescu*, Paris, 1963)

Iurii Kojevnikov

L'Originalité de «Lucifer»

Pour interpréter le poème *Luceafărul* (« Lucifer ») * c'est Eminescu lui-même qui nous vient en aide. Il note en marge du manuscrit: « Dans sa description du voyage fait en nos contrées, l'Allemand K. raconte la légende de l'Astre du matin (Hypérion ou Lucifer). La voici. Le sens allégorique que je lui ai donnée c'est que si le génie ne connaît ni mort, ni oubli, si son nom échappe à la nuit de l'oubli, il est, d'autre part, incapable, sur notre Terre, de rendre quelqu'un heureux ou d'être heureux lui-même. » Sur la même page du manuscrit une autre note semble continuer la première: « Il m'a semblé que le sort de l'Hypérion du conte ressemble beaucoup au sort du génie sur la Terre et c'est ce sens allégorique que je lui ai donné. »

Cette interprétation du poème, que le génie est incompatible avec la société, qu'il ne peut rien donner à la société, et que la société, à son tour, ne peut rien offrir au génie, n'est pas une simple caractérisation faite par l'auteur qu'il faut connaître mais qu'on est libre de ne pas accepter en tant qu'unique façon d'envisager l'Hypérion allégorique (il s'agit de l'œuvre d'art en son entier, et non de l'idée isolée d'incompatibilité.) Nous allons envisager le poème de ce point de vue. Le génie (par lequel Eminescu entendait la personnalité du penseur ou de l'artiste qui pénètrent à une profondeur inaccoutumée l'essence des phénomènes et peuvent non seulement analyser mais aussi re-créer le monde) est mis, en vertu de sa génialité même, en dehors de la société des hommes privés d'un tel don. C'est pourquoi le génie a deux apparences. L'une est celle de l'astre (Lucifer), de l'étoile brillante — sous laquelle il apparaît aux yeux de la foule. L'autre est celle d'Hypérion qui représente la personnalité hors de l'ordre commun du génie. Le génie souhaite ardemment s'intégrer à la société, car il a été pourvu de tous les sentiments humains, mais ce qu'il exige de cette société dépasse tellement les possibilités de celle-ci, qu'elle est incapable de le satisfaire et, de ce fait, l'isole. Une telle collision est à deux tranchants, car la société attend une lumière nouvelle de la combustion du génie, mais elle n'est pas capable de profiter de sa flamme: sitôt que le génie « s'approche » et que la lumière lointaine et séduisante se transforme en incendie, la société s'en écarte, épouvantée, craignant que ce feu ne brûle les relations sociales établies. Le génie ne peut échapper à sa génialité, de même que le père d'Hypérion ne peut enlever l'immortalité à son fils. C'est ainsi que lé génie ne peut trouver sa paix intérieure qu'en prenant conscience de son caractère d'exception et de son isolement (« Moi, dans mon large ciel demeure/immortel et

* *Luceafărul*, en roumain, signifie l'astre (ou étoile) du matin (ou du soir). Il porte, dans ce poème, le nom d'Hypérion. Cependant, dans la version qu'il a donné de ce poème, D. I. Suchianu a choisi de le nommer *Lucifer*, nom biblique de l'étoile du matin.

glacé »). Acceptant en théorie le chemin inverse de l'onde de lumière, on pourrait dire que le spectre des couleurs des images artistiques, filtré à travers la lentille de la perception rationnaliste, se transforme en une idée philosophique qui confirme entièrement l'interprétation que l'auteur donnait à son poème.

En 1874 Eminescu écrivait *De vorbiți mă fac că n-aud* (« Si vous parlez, je fais semblant de ne rien entendre ») et neuf ans plus tard, en 1883, paraissaient *Luceafărul* (« Lucifer »), *Glosse* et *Criticilor mei* (« À mes critiques»). Ces trois poésies sont traversées par la même idée, et le fait que le poète, après l'avoir formulée déjà une fois, y soit revenu après un laps de temps considérable et lui ait consacré trois créations d'une grande valeur, prouve que cette idée n'avait cessé d'accompagner Eminescu tout au long de sa vie et de son œuvre.

Ces poésies, depuis *De vorbiți mă fac că n-aud* et jusqu'au *Luceafărul*, n'ont jamais encore été analysées ensemble; aucun chercheur n'a examiné la relation indissoluble qui s'établit entre elles. Examinées isolément (*Luceafărul* et *Glosse* surtout) elles donnaient lieu à des interprétations différentes, la philosophie de ces créations était envisagée en dehors de la vie créatrice du poète, indépendamment du développement de sa pensée sociale et esthétique, de la position qu'il occupait dans la société de son temps. La conséquence de cette approche critique abstraite, qui ne recherchait que des associations à l'intérieur de la littérature et non pas la relation directe entre la création du grand poète et la vie, fut qu'on tenta à plusieurs reprises de faire provenir l'Hypérion d'Eminescu des héros titanesques de Byron, Hugo et autres poètes romantiques, de le confronter avec le Démon de Lermontov. Ce genre de recherches ont certainement facilité la révélation de l'originalité d'Eminescu, mais n'en ont pas moins mis le poème sous la coupe d'une tradition purement littéraire. En effet, cette position d'aliénation qu'affirmait et occupait Eminescu, pouvait être comparée avec la « pose byronienne » (pour employer le langage du XIXe siècle), elle était naturelle car ces deux poètes étaient en position d'aliénés par rapport à la société de leur époque. Cependant, il ne faut pas oublier que cette position fut maintenue par chacun à sa manière, à des époques et dans des conditions différentes. Si l'image de l'Astre chez Eminescu peut être considérée comme une réminiscence littéraire, il faut bien dire que, pour celle-ci aussi nous possédons une indication directe dans la source du poème qui est le conte folklorique et non la tradition littéraire romantique. Le sens accordé par le poète à l'image de l'Astre, l'interprétation artistique que lui a donnée Eminescu, confirment encore une fois le fait que le poète suivait son propre chemin, original. Bien qu'il eût connu, sans aucun doute, les nombreux Lucifer et Caïn créés par la littérature romantique, ce n'est pas dans leurs rangs qu'il a choisi son prototype. Hypérion a été engendré par sa propre vie, par son aspiration à la vérité suprême, par son génie.

(Fragment extrait de *Mihai Eminescu et le problème du romantisme dans la littérature roumaine du XIXe siècle*, Moscou, 1968).

George Munteanu

La Synthèse créatrice

Parfois, en mer, par temps d'orage, la rencontre soudaine de plusieurs vagues en produit une autre, gigantesque, hors de toute proportion. La convergence des forces suit naturellement les lois de la mécanique, elle est en principe prévisible grâce au calcul des probabilités ; mais comment adapter ce calcul à la dynamique d'une mer démontée? C'est peut-être de la même façon qu'on pourrait envisager rétrospectivement l'apparition d'Eminescu. On ne saurait — et il serait d'ailleurs insensé — y appliquer le calcul des probabilités. Eminescu et son héritage ne se refusent toutefois pas entièrement à la compréhension, ne serait-ce que pour la raison qu'une fois apparus, ils demeurent indéfiniment sous le regard scrutateur de la postérité. D'autre part, l'apparition d'Eminescu s'expliquerait mal par le simple « désir », si intense qu'il soit, d'un jeune intellectuel de produire des « biens » pérennes. Il faut compter avec bien des choses encore, et en premier lieu avec les « vagues » qui ont réuni leurs forces dans le génie d'Eminescu. C'est justement à ce propos qu'on pourrait, croyons-nous, faire quelques remarques.

À part le don exceptionnel de l'expression, tous les prodiges d'Eminescu viennent, nous l'avons vu, de son remarquable pouvoir d'assimilation. C'est-à-dire, d'une synthèse créatrice seconde, du retour des éléments, sur une base toujours nouvelle, à l'unité dont ils se sont séparés. C'est cela surtout le génie, en son cas, et tous les commentateurs dignes de ce nom l'ont senti, à commencer par Maiorescu. Ibrăileanu donne à cette idée une formulation remarquable: « Eminescu était un organisme parfait. Il possédait tout, toute la gamme des sensations, l'imagination accomplie, l'intelligence profonde. Il concentrait en lui les âges de l'humanité et ceux de l'homme. Émotif et imaginatif comme un primitif, naïf et curieux devant l'univers comme un nouveau-né, il avait en même temps les connaissances d'un savant et maniait les abstractions comme un métaphysicien. » Mais, d'avoir eu les connaissances d'un spécialiste en histoire et en économie politique, d'avoir pénétré et vécu les problèmes métaphysiques comme un philosophe de vocation, d'avoir été capable de deviner les mouvements cosmiques comme un mage et de les nommer comme Orphée, n'est-ce pas là la preuve, entre autres, que nous nous trouvons devant l'esprit de synthèse le plus doué qu'ait donné le peuple roumain? Plus encore: il semble que ce soit là une de ces circonstances rarissimes, possibles seulement à des millénaires de distance, où la Nature réunit les moyens nécessaires pour se connaître elle-même de façon immédiate, et fait ensuite tout pour les disperser à tous les vents, effrayée par ce qu'elle avait commencé à découvrir. « Tant me donne une seule journée, que si mille j'aurais vécues », dit un vers d'Eminescu, révélateur pour la première impulsion qui a poussé la Nature à modeler son être. D'autres vers, parmi les nombreux qui trahissent l'obsession du poète de se voir foudroyé par Apollon, sont significatifs pour la seconde impulsion:

« Tout autour de moi est masque, tel un masque je m'apparais / En moi se meut le Démiurge essayant de m'enjôler / Il m'offre même le bonheur d'être aux autres semblable / Pour aveugler mon esprit et me faire taire son nom. » C'est entre les pôles de ces deux impulsions opposées que se cristallisent l'existence, la personnalité et l'œuvre de notre poète national, avec leur aura de grandeur antique et de tragisme, avec le pressentiment imminent, dirait-on, bien que toujours ajourné, qu'elles nous inculquent, de trouver une réponse décisive, libératrice, à l'étonnement d'être. Qui a donné à tout ceci le nom de « pessimisme »? Résumant la condition humaine éternelle, l'intelligence d'Eminescu désespère de tout sauf d'elle-même, bien que parfois elle l'affirme. Autant dire que tout le sens de son existence s'est concentré dans la lutte pour la liberté d'investiguer l'aspect de non-liberté de la condition humaine. C'est le maximum qu'on puisse demander à l'humanité, même à ses exemplaires les plus nobles, pour la bonne raison que possédant ceci, elle possède ce qui lui est nécessaire pour suivre son chemin entre une non-liberté infinie et une liberté pensée, nécessairement, à l'échelle de l'infini aussi.

(Extrait du volume *Hypérion*, I, 1973)

Constantin Noica

Eminescu et le non-être

On a trop parlé du « dor » roumain, à la fois nostalgie douloureuse et désir mélancolique; on a trop parlé du non-être chez Eminescu.

Pourtant, le non-être apporte le repos: et Eminescu le non-repos. Nous ne pouvons nous reposer en lui. Son éventail d'ouvertures vers le monde et la culture se referme pour nous en un cœur, un cœur qui bat.

Quel peuple pourrait-il encore s'enorgueillir d'avoir reçu un don pareil? Une meilleure conscience, un dire meilleur et exemplaire sont, certes, l'apanage de plusieurs grands peuples et de leurs cultures. Mais combien d'entre eux ont-ils véritablement un cœur?

Que ce cœur souffre? Le poète ne nous dit-il pas:

Prends pitié et éteins mes longs jours...?

Mais ses jours ne furent longs que de leur trop-plein, et non de leur vide...

Que sa vision du monde soit celle d'un effrondrement?

Savez-vous bien si point ne vivons en un monde
Qui s'écroule insensiblement?

ou:

Et mes peuples de pensées au vent s'éparpillent...?

Cela est vrai. Mais les peuples de pensées sont là, ils ont hanté son esprit.

Si aucun autre écrivain roumain plus que lui n'a invoqué le non-être, c'est qu'aucun autre plus que lui ne l'a affronté. Il faut s'avancer la main pleine pour pouvoir accueillir le non-être, et c'est ainsi qu'Eminescu s'avança vers nous. Alors, que reste-t-il du non-être invoqué?

Qu'il pouvait nous sembler un instant trop tourné vers le passé

Où court le chemin de fer,

comme s'il eût regretté une nouveauté d'un siècle à la mesure duquel peu de personnes plus que lui furent, qui aient eu plus que lui, une ouverture vers la science? de même qu'aujourd'hui, en cette seconde moitié du XXe siècle — où la science et la technique ont tant mûri qu'elles ne font plus périr les chants — le folklore se tourne, avec son style et ses visions, vers l'avenir, Eminescu à son tour peut être tourné vers l'avenir; comme dans le cas des anciens mots roumains où l'on peut lire une anticipation des explications et des intelligences qui s'apprêtent pour l'homme, l'invocation du non-être par Eminescu n'a plus allure de nostalgie, mais de défi humain.

Dans son traité de la Dignité de l'homme, le seul où il nous transmette encore des pensées qui nous touchent, Pic de la Mirandole déclare que l'homme est le seul être qui ait surgi sans visage déterminé, sans destin spécifique (à l'image des anges, nous dit-il) et sans gîte déterminé —afin d'être libre de les avoir tous. C'est pourquoi, ajoute-t-il, « l'homme peut acquérir le nom de tous les êtres du monde; mais se trouve ainsi placé au-dessus d'eux, car il ne se contente jamais de la seconde place. »

Eminescu s'est avancé les mains pleines vers le néant. « Errant inconsolé, tel une âme sans feu ni lieu », exactement tel que l'homme de la Renaissance décrivait l'homme, en être qui n'a pas de destin déterminé, et notre poète a reçu sa part et a vécu à sa mesure, entre ses limites, et même entre ses non-limites.

Le don qui nous a été fait par Eminescu? Un homme a surgi dans notre monde qui s'est voulu homme total. Qui n'a pas voulu être le second.

(Fragment de l'article *Eminescu ou quelques pensées sur l'homme total de la culture roumaine*, 1975)

Edgar Papu

National et universel

On a dit et on a répété maintes fois que chez Eminescu la conscience universelle se superpose et se confond avec la préalable conscience nationale qui avait germé en lui. Connexion de termes qui n'existe pas seulement chez notre poète mais aussi chez tout grand créateur. Car plus la racine est profondément plantée dans la terre — dans la terre nationale — plus la couronne de l'arbre devient ronde et touffue, s'étendant sur le plan de l'uni-

versel. Ces deux sortes de consciences ne pourront jamais être séparées, et elles coopèrent d'autant plus intensément chez le poète de l'astre *Luçifer.*

Sur le plan national, Eminescu s'avère un représentant constant de notre terre, par la langue qui est la sienne, d'abord, puis par le style ou le courant stylistique qu'il illustre. Son lexique le désigne pour un rejeton authentique de la terre moldave. Un grand nombre des mots spécifiques à cette province qui se retrouvent dans son œuvre et qui, bien loin de déranger, en augmentent le charme ne seront plus utilisés ultérieurement, pas même par des écrivains d'origine moldave. Tous ces régionalismes, si naturels, deviennent les garants de l'authenticité d'Eminescu en tant qu'expression du sol de sa patrie.

Cependant c'est son style ou le courant dont il fait partie qui s'imposent comme une composante encore plus importante de sa conscience nationale. On a dit qu'Eminescu était un « romantique attardé », formule qui nous semble on ne peut plus erronée. Le romantisme n'a pas été un phénomène explosif, paru d'un coup, mais s'est déroulé par flots successifs pendant une centaine d'années, depuis la fin du XVIIIe siècle et jusqu'à la fin du XIXe. Par conséquent, Eminescu ne saurait être un « attardé » que par rapport à une certaine vague romantique et non par rapport au courant romantique en entier. Et chez lui le romantisme est bien moins une expression du temps que de l'espace, c'est-à-dire de la terre qui l'a engendré — la terre moldave.

Nous avons déjà établi, à une autre occasion, une sorte de géographie stylistique de notre pays. Il y a, chez nous, des régions romantiques, des régions réalistes, des régions classiques, etc. Nous avons même lancé l'idée d'un atlas stylistique de la Roumanie, à l'instar des atlas linguistiques ou d'autres atlas culturels. On verrait alors que la Moldavie est par excellence une région littéraire romantique, quel que soit le temps ou l'étape où elle se manifeste comme tel. À preuve, tant de grands écrivains moldaves de beaucoup postérieurs à Eminescu, qui n'en sont pas moins des personnalités romantiques.

Rappelons, en premier lieu, deux colosses: Nicolae Iorga et Mihail Sadoveanu, expressions culminantes de notre siècle, le XXe. À leurs œuvres s'en ajoutent d'autres, innombrables, les unes très récentes, de facture et de contenu également romantique, qui proviennent toujours de Moldavie. Il suffit de rappeler la *Mort de Narcisse*, poème de Dimitrie Anghel, la *Ruelle de mon enfance* de Ionel Teodoreanu, ou *Adèle* d'Ibrăileanu. Après le 23 Août (1944), *La Mort de la biche* de Nicolae Labiș s'avère également une des expression consistantes du romantisme moldave.

Ce spécifique romantique de la Moldavie se manifeste d'ailleurs bien avant le grand moment européen de ce phénomène. Nous le trouvons, encore incertain, chez Dosoftei, ce grand poète religieux du XVIIe siècle qui anticipe justement par là Eminescu. Nous avons aussi montré à une autre occasion, que, dans son *Histoire hiéroglifique*, parue en 1705, Cantemir s'affirmait comme l'un des premiers et des plus complets précurseurs du romantisme européen. Enfin, Neculce, dans sa *Poignée de paroles* nous offre un schéma

en prose de ce que signifiera, quelques dizaines d'années plus tard, la ballade préromantique et romantique. Dans un tel contexte, comment se pourrait-il que l'expression la plus haute de la terre moldave soit différente de celle de ses illustres précurseurs et successeurs?

Mais si, sur le plan national, l'idée de « romantique attardé » s'avère erronée — car, dans notre cas, le romantisme dépend de la permanence d'un espace et non pas de l'éphémère apparition d'une époque — elle ne l'est pas moins aussi dans le vaste contexte universel. Nous revenons donc à ce que nous disions au début. Le romantisme n'apparaît pas à un seul moment, mais bien au contraire par vagues différentes. Autrement ne faudrait-il pas considérer le romantisme français, par exemple, comme attardé par rapport au romantisme anglais ou allemand? Quant à Eminescu, il n'est certainement pas un romantique isolé, qui apparaît trop tard. Le poète fait partie de tout un romantisme qui lui est contemporain, celui qui se manifeste dans les pays ou dans les cultures qui n'étaient pas entrés à l'époque dans le grand circuit universel.

Voici quelques exemples. Le plus grand poète romantique portuguais, qu'Unamuno nommait le Leopardi du Portugal, Antero de Quental, naquit huit ans à peine avant notre poète, et mourut toujours huit ans après qu' Eminescu eut cessé d'écrire, c'est-à-dire en 1891. À son tour le romantique brésilien le plus important, Antonio de Castro-Alves, naquit trois ans, et le romantique bulgare Hristo Botev deux ans à peine avant l'auteur de *Lucifer*. Eminescu ne fut donc ni un isolé ni un attardé, il s'intègre brillamment, au contraire dans un courant romantique universel. Il s'agit de l'affirmation romantique des peuples et des cultures qui n'ont pas pu se manifester à l'époque, dans le circuit mondial. Pourtant, ces cultures ont produit des valeurs tout aussi grandes que celles des premiers romantiques, de même que le romantisme français a abouti à des réalisations tout aussi élevées que celles du romantisme anglais ou allemand, parus avant lui.

Cependant, cette dernière comparaison dépasse par son sens ce que nous avons voulu illustrer. Nous pouvons affirmer que sous un certain aspect, le romantisme français lui-même se trouve sur le même plan que le portugais, le brésilien, le bulgare et, évidemment, que le roumain, dans sa phase éminescienne. L'œuvre la plus substantielle de Hugo et celle de notre poète sont parfaitement synchroniques. La *Légende des Siècles*, ce sommet du romantisme français, fut achevée exactement en 1883, année où Eminescu écrivait son *Lucifer*. Cette concomitance avec une grande culture montre de manière encore plus nette combien peu fondée nous apparaît la formule de « romantique attardé », appliquée à notre poète.

Et pourtant, pas même ce sommet du romantisme français que nous venons de signaler n'a pu égaler la valeur de l'œuvre majeure d'Eminescu. Sous deux aspects au moins, Eminescu demeure inégalable. Nous les analyserons tour à tour.

En premier lieu, il laisse loin derrière lui tous les poètes romantiques par son titanisme. L'expression titanique a été fortement illustrée dans le cadre du romantisme européen. Elle a paru chez Jean Paul et chez Kleist

en Allemagne, chez Keats en Angleterre, chez Hugo en France. Pourtant, du point de vue du titanisme, c'est-à-dire de l'inspiration qui se rattache aux grandes genèses et aux effondrements cosmiques, aucun autre romantique n'a atteint l'intensité, l'ampleur et la grandeur d'Eminescu.

En second lieu, il se montre plus grand que tous les autres par le motif du génie qui vit et souffre en isolé, dans une région élevée, planant bien au-dessus des autres. Ce motif a été illustré par de nombreux romantiques, par Byron, Vigny et Lermontov, et plus tard même par Nietzsche dans son Zarathoustra. Mais tandis que chez tous ceux que nous venons de citer, et chez bien d'autres encore, l'être supérieur est un homme ou, en tout cas, un être à aspect humain, chez Eminescu une telle supériorité se voit attribuée à un élément naturel, en espèce à un astre du firmament. Le fait s'intègre parfaitement dans la tradition roumaine, où la communion entre les hommes et les éléments est inhabituellement serrée, presqu'autant qu' entre des unités homogènes. Ainsi, dans notre poésie populaire, le mont altier et le soleil s'éprennent souvent d'une jeune mortelle ou encore celle-ci de l'un d'entre eux. En ce sens la belle Lia, amoureuse du soleil, de la *Légende de l'alouette* (alouette = ciocîrlia) d'Alecsandri, anticipe la jeune Cătălina d'Eminescu. Ainsi la conception et la réalisation de *Lucifer* dérivent d'un thème de tradition roumaine propre à la poésie populaire aussi bien que savante. (. . .)

Mais Eminescu n'est pas seulement un romantique, il s'affirme aussi comme un grand précurseur de la « poésie » moderne. Sans avoir connu le symbolisme français, en l'espèce Baudelaire, Mallarmé ou Rimbaud, et seulement grâce à la force de son génie, trempé au contact de la maturité lucide, non romantique, de Maiorescu, il aboutit à des effets similaires. Le romantisme présentait partout des qualités d'improvisation associative, mais sans laisser disparaître son caractère spontané, issu directement « du cœur ».

Voici cependant que les poètes symbolistes appliquent à leurs grandes agitations intérieures, un labeur artistique solide, un cisèlement ultra-raffiné, ce qui est infiniment plus difficile. Créer la perfection en partant d'une disposition calme et sereine est une opération relativement plus facile. C'est ce qui explique la fécondité de Horace, ses *Odes* si finement polies. Ces qualités se détachent également de l'état d'esprit similaire qui a présidé à la création des *Bucoliques* de Virgile. Mais tirer d'une tension dramatique intérieure une musique incomparable, une expression artistique d'une perfection rarement rencontrée, est le fait uniquement des grands poètes du monde. Parmi ces princes de la poésie moderne du XIXe siècle, Eminescu s'est taillé une place, et des plus importantes.

La perfection se rattache à l'idée de sélection, d'élimination continuelle et graduelle, jusqu'à ce que seule demeure l'essence. Il s'agit donc d'une qualité pauvre en matière. Cependant, aboutir concomitamment à un degré extrême de la perfection artistique et à une richesse accablante de composantes constitutives représente une conquête presqu'impossible. Seuls les très grands, et parmi eux Eminescu, ont pu réaliser un tel miracle.

En effet, dans sa poésie tout ceci se retrouve à un même degré de perfection. Sa gamme lyrique est immense. Y coexistent l'intuition de l'avenir, l'ensemble de tous les échos mythiques, l'histoire et le paysage roumains, les plus vastes ingérences folkloriques, l'assimilation de la philosophie, de la science, des anciennes « sagesses ». On y retrouve toutes les dispositions intérieures: exaltation, extase, rêverie, tendresse, lucidité satirique, révolte, sarcasme. Toutes les formes poétiques sont appelées à contribution, depuis la strophe alcaïque de l'Antiquité et les lignes harmonieuses du sonnet jusqu'aux expressions les plus hardies du vers libre et de la prose rythmée, anticipant certaines des formes spécifiques seulement à notre siècle. Des harmonies insoupçonnées surgissent de cette lyrique: échos éloignés, appels expirants, murmures d'eaux, chants ravis au vent ou absorbés par l'avidité des lointains, voix chuchotantes, frissons de feuilles, bruissements d'herbes, clapotis de sources, fracas de cascades, voix étouffées qui semblent monter des tréfonds de la terre ou des fonds des abîmes, mais aussi tonnerres et tempêtes dévastatrices, mugissements de vagues. Dans sa poésie la flûte s'assoupit, la clarinette pleure, le violoncelle gémit, l'orgue éclate, et tonnent les trompettes apocalyptiques. Les sons modulent infiniment tous les états, toutes les sensations, tous les sens, toutes les nuances intérieures, désir, nostalgie, ennui, langueur, sommeil voluptueux, isolement, au degré le plus élevé de perfection.

C'est pourquoi, de même que Gœthe en Allemagne, Eminescu dépasse chez nous le domaine délimité de la poésie et devient une expression plus vaste de ce qui tient de la notion d'unique. « L'homme total de la culture roumaine », comme l'a défini Constantin Noica, c'est là la caractérisation la plus exacte qu'on puisse en donner.

(1977)

Amita Bhose

Une mélodie sans fin

Mon premier contact avec les poèmes d'Eminescu m'a littéralement éblouie. Je découvrais tout un monde où l'Orient rejoignait l'Occident, où l'Europe s'unissait à l'Asie, où le fini s'« illimitait », et où les frontières s'effaçaient. La poésie d'Eminescu en sa totalité, depuis l'ode funèbre au tombeau d'Aron Pumnul jusqu'à l'épitaphe purifiée du poète: *Mai am un singur dor* (« Oyez mon dernier vœu »), se dévoila ainsi à mes yeux comme une mélodie sans fin, alliant tous les confins du temps et de l'espace.

Seule jusqu'alors la littérature indienne m'avait value une telle expérience, depuis les *Hymnes védiques* jusqu'aux écrits bouddhistes, depuis les œuvres de Kāliddāsa jusqu'aux chants *vaïçhnavé* et aux poésies de Rabindranath Tagore. Dès lors je n'ai jamais plus pu considérer Mihai Eminescu

seulement comme poète européen. Pour moi Eminescu est un *kavi* hindou, un sage, un penseur qui envisage l'existence en philosophe.

Mais Eminescu est le poète des Roumains et le moment Eminescu symbolise la spiritualité roumaine en sa totalité, tandis que son œuvre reflète toute la culture roumaine. N'empêche qu'Eminescu aurait pu tout aussi bien être un poète de l'Inde.

Ceci n'est-il pas assez éloquent? N'est-il donc pas permis de constater et d'affirmer que le peuple roumain et le peuple indien ont un fond de sensibilité commune? Sinon, comment les vers d'Eminescu auraient-ils pu me rappeler immédiatement la poésie de Tagore? En découvrant Eminescu, je croyais redécouvrir Tagore, le poète de mon pays.

C'est pourquoi j'ai eu l'impression, dès le début, que l'indianisme d'Eminescu n'était pas accidentel, et encore moins un écho de l'orientalisme romantique allemand ou une manifestation de l'influence de Schopenhauer. Les traits caractéristiques de la littérature indienne que l'on rencontre si souvent dans l'œuvre de Mihai Eminescu sont, certes, enracinés dans la tradition littéraire de sa terre natale, mais non moins l'expression des sentiments ou des pensées propres du poète. La connaissance des textes indiens ne lui a servi qu'à cristalliser ses pensées pour atteindre un certain niveau de perfection artistique.

L'étude de l'œuvre d'Eminescu, des poésies publiées de son vivant, des posthumes aussi bien que de leurs variantes publiées ou encore inédites, m'a amenée à la conviction que l'influence indienne chez Eminescu n'a pas été superposée, surajoutée, mais qu'il s'agit là, bien au contraire, d'une assimilation organique. Et c'est peut-être pour cette raison que la poésie d'Eminescu doit être lue et étudiée avec les sentiments et la sensibilité d'un Indien, afin d'en reconnaître plus aisément les ressemblances.

(Extrait du volume *Eminescu et l'Inde*, 1978)

Zoe Dumitrescu-Buşulenga

L'inaltérable jeunesse

Une force étrange semble se dissimuler dans les permanences du ciel d'étoiles fixes d'une culture, qui les fait briller tantôt de près, tantôt de loin, les révèle parfois en partie, parfois dans leur aveuglante totalité, à ceux qui les regardent de sur terre, c'est-à-dire des dimensions du présent. Pourtant, ces étoiles sont en réalité toujours égales à elles-mêmes. Ce qui change, c'est uniquement la capacité du spectateur de se rapprocher d'elles, de s'accommoder à l'intensité de leur lumière. Et si une époque n'a pas su comprendre comme il convenait un Shakespeare ou un Bach, cela ne signifiait pas autre chose sinon que l'époque n'était pas mûre pour la compréhension de leur grandeur et qu'elle aurait besoin de cent ou de deux cents

ans pour s'y accommoder. Si l'impact d'une grande œuvre sur une génération diminue, cela signifie que cette dernière n'est pas capable d'en réceptionner le message, qu'on ne sait quelles opacités en obnubilent les facultés sensibles ou que la longueur d'onde de la perception n'est plus la même que l'onde émise par le créateur.

Idéalement, l'artiste et son public, son permanent adressant, devraient se trouver toujours en rapport, toujours tournés l'un vers l'autre, comme dans un fascinant et infini dialogue d'amour. C'est ce qui serait juste et c'est ce qui arrive, aussi, habituellement, avec les poètes nationaux, qui, après avoir réussi une fois à se faire comprendre, demeurent pour leurs peuples des phares de lumière permanents, leur ouvrant inlassablement les voies vers la beauté et la vérité. C'est ce qui se passa aussi avec Eminescu lequel, après une courte période de contestations au moment de son apparition sur l'horizon des lettres, s'est élevé sur la vaste trajectoire d'une réputation inébranlable. Et il conserve aujourd'hui encore son prestige inégalable, tel qu'il l'avait hier, tel qu'il l'aura demain, non pas en tant qu'astre d'une solitude éloignée mais comme un haut centre de conduite, de valeur exemplaire unique qui fait converger tant les traits spécifiques de la spiritualité d'un peuple que ses aspirations et les moules d'une belle langue fixée en une inaltérable jeunesse.

Tel une présence archétypale bénéfique dans le déroulement historique et spirituel de son peuple, Eminescu revêt des milliers de formes, d'hypostases qui le rapprochent de quiconque prononce son nom et lit son œuvre. Chaque Roumain, quel que soit son état, trouve dans la poésie de ce génie tutélaire, la vérité de sa propre mesure, des luttes, des joies, des douleurs, des questions auxquelles il cherche une réponse. Nous parlons aujourd'hui de polysémie et d'œuvre ouverte, tentant d'expliquer par là, en fait, l'inexplicable accessibilité universelle des œuvres produites par les représentants de génie des peuples. Mais cette extraordinaire accessibilité à tous les niveaux n'est qu'un résultat de la manière dont l'artiste s'est adressé avec amour et désir passionné de vérité vers une totalité intégrée dans son œuvre. Force créatrice issue des sources profondes et toujours vivantes d'ancestraux souvenirs de culture populaire, Eminescu a réussi, par un gigantesque effort de convergence, la synthèse d'un moment historique, le sien, unique et irrépétable, avec tout un devenir, tout un procès historique, celui du peuple roumain. Vivant avec noblesse et passion l'« instant rapide » qui lui fut donné, le poète a su, poussé par son amour des hommes et de la terre roumaine, c'est-à-dire de notre histoire, se fondre dans le durable, dans ce que le temps jamais n'abolit. Et assoiffé d'origines comme tous les grands romantiques, il s'est plongé dans les mythes et en a complété l'histoire, lui donnant un fondement d'insondable profondeur qui signifie notre véritable ancienneté. Dans la conscience supérieure qu'il avait de la mission du peuple roumain, il s'est fondu, par objectivation et généralisation, par la conscience qu'il avait de sa propre personnalité outragée par le spectacle d'une société injuste, imparfaitement organisée, où mêmes les valeurs authentiques ne pouvaient pas briller. Nous avons conservé de l'évolution de sa

condition humaine, de son juvénile cri de révolte, les sages, les douloureux aphorismes qu'il a murmurés sur la souffrance humaine, les nombreuses pages dans lesquelles il insère de la manière la plus originale, les motifs prédominants du romantisme européen, du même que les superbes projections lyriques d'une vision du monde, dominée tantôt par la force épanouie, estivale, d'Eros, tantôt par la force désertique, hivernale de Thanatos.

Dans n'importe laquelle de ces hypostases, le poète parle avec toutes les sages paroles de la langue roumaine, chaque fois autrement, épuisant la carte nationale qui lui est si connue. La simplicité de cette langue, qui donne à chacun l'illusion de sa parfaite accessibilité, est illusoire. Et plus encore l'est celle de ses œuvres de maturité, où le poète opère les réductions les plus téméraires, où la nudité de la parole est parfaite, où il réussit à briller de manière essentielle, dépouillé de toute apparence. La redondance stylistique de la jeunesse d'Eminescu disparaît, faisant place à cette modalité de l'expression qui ouvre la voie aux grandes forces de suggestion du verbe moderne. Explorateur passionné du passé national forgeur de mythes féconds pour la culture roumaine, critique véhément de la société de son temps, porteur d'idéaux éthiques d'une qualité des plus concentrées, conscience aiguë dans le déroulement du processus historique roumain, créateur d'un instrument d'expression valable pour toute étape de la poésie moderne, Eminescu est toujours à nos côtés, par-delà les siècles, comme un devancier, comme un fondateur. Et nous le vénérons, dans notre monde d'aujourd'hui, nous désirons l'offrir aux jeunes, à ceux qui nous succèderont, sous l'habit d'éditions des plus brillantes, accompagnées des meilleures interprétations qui soient. Car, ne l'oublions pas, la compréhension de sa lumière dépend de la clarté de la vue.

(Extrait du volume *Pérégrinations à travers la culture*, 1982)

À cent ans de distance

En décembre 1883, mais portant sur la couverture 1884 comme année de parution, sortait de l'imprimerie des éditions Socec de Bucarest le volume de *Poésies* de Mihai Eminescu, avec une courte préface de Titu Maiorescu. Ce dernier — l'un des connaisseurs les plus avisés, à l'époque, de la littérature roumaine, esthéticien, philosophe, critique littéraire, philologue, et mentor de la société littéraire « Junimea », qui allait exercer une forte influence sur l'évolution des lettres roumaines, était aussi l'auteur de cette édition-princeps des poésies d'Eminescu, connue désormais sous le nom d'édition Maiorescu. Car, après 1883, la maladie du poète allait s'aggraver brusquement et irrémédiablement jusqu'au dénouement tragique du 15 juin 1889. C'est pour cette raison que Titu Maiorescu note dans sa *Préface:* « Les poésies, telles qu'elles sont présentées dans les pages suivantes, ne sont

GHEORGHE ANGHEL:
Hypérion
(Statue du poète érigée devant l'Athénée roumain de Bucarest)

Couverture de l'édition princeps du volume de *Poésies*

donc point revues par Eminescu et sont, par conséquent, privées des modifications qu'il aurait voulu y introduire, du moins pour quelques-unes des plus anciennes (. . .).» Quoi qu'il en fût, Titu Maiorescu restait, de loin, l'éditeur le plus autorisé du génial poète. Dès 1872, dans son article *La Direction nouvelle dans la poésie et la prose roumaines*, et en dépit de quelques réticences dues à un esprit qui se réclamait des préceptes du classicisme, Titu Maiorescu situait le romantique Eminescu, dans la hiérarchie de la nouvelle direction littéraire, considérée comme une véritable «renaissance», tout de suite après Vasile Alecsandri, poète alors à l'apogée d'une carrière littéraire d'exception. Pour une compréhension plus exacte de l'importance et de la témérité du geste de Maiorescu, il suffit de rappeler que, en 1872, Eminescu n'avait encore publié dans les «*Convorbiri literare*», revue de la société « Junimea », que 3 poésies ! auxquelles s'ajoutent toutefois 12 poésies d'adolescence qu'il avait publiées entre le 17 juillet 1866 et le 18 août 1868, dans les pages de la revue «*Familia*» éditée par Iosif Vulcan, et qui avaient été très appréciées par le comité de rédaction. Mais «*Familia*» paraissait à Budapest et il est fort possible que Maiorescu, à supposer qu'il ait eu connaisance de ces poèmes, n'ait pas été disposé, ne fût-ce que par orgueil, à les juger trop favorablement. À preuve, qu'il ne les a pas inclues dans le Sommaire de son édition, préférant introduire, à côté de «toutes les poésies d'Eminescu publiées dans les „*Convorbiri literare*", 26 poèmes qui se trouvaient jusqu'à présent sous forme de manuscrits chez des particuliers.» En fait, nous sommes obligés à préciser par respect de la vérité qu'Eminescu avait expédié 6 de ces poésies «inédites», au cours de l'été 1883, à la revue «*Familia*» qui les publia entre le 6 mai et le 9 septembre, donc antérieurement à la parution du volume aux éditions « Socec». Mais la préparation du volume avait duré environ 3 mois pour le moins — des témoignages en font foi — de sorte que, de toute évidence, on ne saurait soupçonner Maiorescu de s'être laissé aller à des affirmations qu'il eût su incorrectes.

L'édition Maiorescu comprend, outre les trois variantes de l'élégie *Mai am un singur dor* («Oyez mon dernier vœu»), 64 poésies. *

* Elles sont numérotées dans le « Sommaire » comme suit: 1) *Singurătate* (« Solitude »); 2) *Lasă-ți lumea ta uitată* (« Jette l'oubli sur ton monde »); 3) *Și dacă ramuri bat în geam* (« Et si des branches frappent aux vitres »); 4) *Pajul Cupidon* (« Le Page Cupidon »); 5) *Ce te legeni, codrule* (« Oh, mon grand ami le bois »); 6) *Melancolie*; 7) *Rugăciunea unui Dac* (« La Prière d'un Dace »); 8) *Pe aceeași ulicioară* (« L'Astre blanc, tout comme antan »); 9) *De cîte ori, iubito* (« À chaque fois, ma mie »); 10) *O, rămîi* (« Oh reste ! »); 11) *Despărțire* (« Séparation »); 12) *Crăiasa din povești* (« Conte de fées »); 13) *Odă* (« Ode »); 14) *La mijloc de codru des* (« A mi-rout' de bois touffu »); 15) *Venere și Madonă* (« Vénus et Madone »); 16) *Sonet (Iubind în taină)* (« Sonnet: Amour secret »); 17) *Sonet (Afară-i toamnă* (« Sonnet: Dehors, l'automne est là »); 18) *Sonet (Sunt ani la mijloc)* (« Sonnet: Des ans écoulés »); 19) *Sonet (Cînd însuși glasul)* (« Sonnet: Quand la voix même »); 20) *Sonet (Trecut-au anii)* (« Sonnet: Comme de longs nuages »); 21) *Sonet (S-a stins viața falnicei Veneții)* (« Sonnet: Éteinte est la vie de la fière Venise »); 22) *Dorința* (« Le Désir »); 23) *Mortua est*; 24) *Noaptea* (« La Nuit »); 25) *Egipetul* (« L'Égypte »); 26) *Adio* (« Adieu »); 27) *Ce e amorul* (« L'Amour »); 28) *Lacul* (« Le Lac »); 29) *Inger și demon* (« Ange et démon »); 30) *Floare albastră* (« Fleur bleue »); 31) *Se bate*

Depuis, les critères de sélection, les éventuelles modifications intervenues dans les textes, les fautes de correction, voire même l'ordre de présentation des poésies dans l'édition Maiorescu, ont été soumis à un minutieux examen critique et ont déterminé des contestations aussi bien que des éloges. D'ailleurs, Maiorescu avait lui-même remanié le sommaire des éditions ultérieures, y ajoutant 12 poésies (6 anthumes et 6 posthumes) et légitimant de la sorte les controverses. Il n'en reste pas moins et en dépit de son caractère sélectif extrême (les manuscrits d'Eminescu dont Maiorescu fit donation à la Bibliothèque de l'Académie roumaine en 1902 comptaient plus de 12 000 pages), que l'édition-princeps dépasse de loin la seule et incontestable valeur documentaire-historique. Si elle ne nous offre pas une image exhaustive de l'œuvre d'Eminescu (ce que fera, en 1989, à l'occasion du centenaire de la mort d'Eminescu, l'édition critique en 20 volumes, actuellement en une phase de rédaction très avancée), il n'en reste pas moins qu'elle a fourni — et qu'elle continue à le faire — une image essentielle, donc emblématique-représentative du génie d'Eminescu. Car s'il fallait nous orienter uniquement à l'aide de la classification didactique-esthétique des poésies d'Eminescu, établie, lors de l'édition de 1937, par l'esthéticien et critique littéraire Mihail Dragomirescu *(Capodopere. Opere de talent. Opere de virtuozitate)* (« Chefs-d'œuvre. Œuvres de talent. Œuvres de virtuosité»), nous constaterions que l'édition Maiorescu contient 63 chefs-d'œuvre. Certes, une vision « comptable » de ce genre est susceptible d'être à tout moment amendée, de même que les critères adoptés par Mihail Dragomirescu pour désigner un chef-d'œuvre peuvent être à tout moment suspectés de dogmatisme, toujours inadéquat et d'autant plus du point de vue de l'ineffable lyrique. Même en faisant utopiquement abstraction des milliers de pages d'exégèse critique de l'œuvre d'Eminescu dues à des personnalités de premier rang de la culture roumaine et universelle, ce qui s'impose, à la lecture de ce volume déjà centenaire, c'est le sentiment profond et unique de la rencontre avec une œuvre géniale, sublime expression de la spiritualité roumaine. Les poésies d'Eminescu de l'édition princeps — comme, d'ailleurs, toute sa création poétique — délimitent un répertoire thématique et une typologie de facture romantique, édifiés sur les bases d'une crise définitoire d'adaptabilité, spécifique, elle aussi, bien sûr, au romantisme et

miezul nopții (« L'Airain frappe minuit »); 34) *O mamă, dulce mamă* (« Oh mère, douce mère »); 35) *Făt-Frumos din tei* (« Conte bleu »); 36) *Cu mîne zilele-ți adaugi* (« À chaque hier nos jours s'abrègent »); 37) *Din valurile vremii* (« Navigant sur les ondes du temps »); 38) *Povestea codrului* (« L'Histoire du bois »); 39) *Impărat și proletar* (« Empereur et prolétaire »); 40) *Pe lîngă plopii fără soț* (« Le long des peupliers impairs »); 41) *Glossa* (« Glosse »); 42) *S-a dus amorul* (« L'Amour s'en est allé »); 43) *Departe sunt de tine* (« Nous sommes l'un à l'autre désormais si lointains »); 44) *Freamăt de codru* (« Murmure de la forêt »); 45) *De-or trece anii* (« Si passent les ans »); 46) *Te duci* (« Tu t'en vas »); 47) *Peste vîrfuri* (« Au-dessus des cimes »); 48) *Somnoroase păsărele* (« Sommeillants oisillons »); 49) *Revedere* (« Retrouvailles »); 50) *Cînd amintirile* (« Lorsque les souvenirs »); 51) *Doina* (« Doina »)»; 52) *Mai am un singur dor* (« Oyez mon dernier vœu ») avec trois variantes; 53) *Epigonii* (« Les Épigones »); 54) *Călin*; 55) *Strigoii* (« Les Stryges »); 56) à 59) *Satires I—IV*; 60) *Luceafărul* (« Hypérion/Lucifer »); 61) *Criticilor mei* (« À mes critiques »). (Les trois variantes ne portent pas de numéros).

aux philosophies adjacentes, dont celle de Schopenhauer, particulièrement familière au grand poète. Démonisme, titanisme, faustiennisme, désabusement *(Weltschmerz)*, drame de la génialité, aspiration érotique pure contredite par une misogynie philosophique, rêve et rêverie, esprit ou « Witz », fantastique en tant que solution apportée au réel contradictoire, satire sociale et sarcasme, voilà autant de typologies, de situations lyriques, d'attitudes et de modalités qu'on peut détecter dans l'œuvres d'Eminescu et qui le rattachent à la famille des grands romantiques. Ce n'est donc pas par hasard que le poète a été appelé « le dernier grand romantique européen », car cette formule rend bien la situation esthétique de fait, tout en lui conférant, involontairement, aussi une signification limitative. Car, si Eminescu est, en effet, un grand poète romantique, voire le dernier dans le temps, il est, toutefois, bien plus que cela. Son génie brise les canons des courants littéraires et cela même lorsque ces courants, comme le Romantisme, reflètent une attitude existentielle, se situant, en dehors du temps, dans l'ensemble des valeurs éternelles. Cette transcendance du contingent est un élément caractéristique de la poésie d'Eminescu correspondant à sa dimension métaphysique de structure qui engendre des suggestions aboutissant à des profondeurs de pensée qui se concrétisent en une expression poétique insoupçonnée jusqu'à lui. Il serait totalement erroné d'en déduire qu'Eminescu rime des concepts philosophiques, dans le sens de cette hybride « Gedankenlyrik » allemande. Eminescu possédait incontestablement une vaste culture philosophique, acquise tant au cours de ses années d'études à Vienne (1869—1872) et à Berlin (1872—1874), que — et surtout — par suite de vastes lectures personnelles. Il lisait Kant, Leibniz, Descartes, Spinoza, Schopenhauer, s'était initié au bouddhisme et au confucianisme et témoignait d'une excellente connaissance des mythes populaires roumains. Cela suffit, nous semble-t-il, pour nous faire une idée de l'extraordinaire capacité d'assimilation et de l'énorme volonté du jeune Eminescu. On retrouve fréquemment des reflets de ces connaissances dans toute son œuvre, pas seulement dans ses *Poésies*. Cependant, comme nous le faisions remarquer, le poète ne part pas de la philosophie pour stimuler la poésie par des moyens extérieurs, mais inversement. Du moins, c'est là l'impression que nous laisse la lecture. La poésie produit en nous une émotion, nous trouble par ses images et sa musicalité ineffables, semant toutefois en nous le sentiment de l'existence d'une zone mystérieuse, encore inaccessible. Une reprise de la lecture et une analyse plus fouillée permettent de découvrir par la suite le gisement philosophique incorporé dans l'éclat de l'expression lyrique. Eminescu réalise cette performance extraordinaire sans nul effort apparent, bien que les variantes des manuscrits témoignent de son travail acharné sur le choix des mots adoptés seulement lorsqu'ils sont chargés de toutes les significations voulues et révolutionnant le langage poétique. Cette révolution signifie, d'une part, innovation dans le système des images et de la prosodie, et utilisation de rimes nouvelles et de métaphores fraîches, surgissant comme une constellation de pépites aurifères et semées dans une phrase soumise à la volonté, du poète épousant les

volutes de sa pensée. Mais d'autre part, cette révolution signifie, dans une égale mesure, une sorte de solution de continuité. Le poète instaure un nouveau régime lyrique, mais sans ignorer nullement la contribution de ses prédécesseurs. Dans sa poésie, le mot — devenu trop souvent conventionnel chez ses devanciers par suite d'abus ou de contextes stéréotypiques — acquiert des sens nouveaux et significatifs, soit par l'effet stimulatif des déterminants, soit par une position privilégiée dans le vers, soit par polysémie.

La lecture, cent ans après sa parution, du volume de *Poésies* permet encore une autre remarque qui concerne, cette fois, la sûreté du goût et la finesse de discernement de l'auteur de l'édition. Ce choix de Maiorescu, bien que parcimonieux, permet de saisir sans trop de difficulté l'évolution du langage d'Eminescu. Entre ses vers du début et ceux de l'âge mûr, il y a une différence d'essence, le poète renonçant aux rimes décoratives et aux métaphores fastueuses en faveur d'une clarté diamantine. L'éclat de ses vers, loin de diminuer, s'accroît, non pas par suite d'une virtuosité lexicale ou prosodique, mais comme hypostase de la simplicité mélodieuse. Eminescu finit par « parler » dans ses poésies avec un naturel qui ne relève que dans une faible mesure de la technique poétique (impeccable, d'ailleurs), mais surtout de la consonnance parfaite entre la pensée et l'expression poétique. Cette alliance heureuse assure l'éternité de l'universalité de ses vers.

Après un siècle de poésie, le temps destructeur, obsession fondamentale du moi lyrique d'Eminescu, s'avère impuissant envers ses *Poésies*. Grâce à Eminescu, génération après génération, nous vainquons l'éphémère du moment et prenons notre part du rêve d'immortalité.

VALENTIN F. MIHĂESCU

LIVRES

La Voie vers l'indépendance

La diversification de la recherche historique a essentiellement modifié l'horizon de l'historiographie militaire; de la simple narration des événements se déroulant sur les champs de bataille — cette « histoire bataille » tant discréditée —, on a abouti à une analyse complexe du conflit militaire, qui tend à relever surtout ses connexions sociales et politiques. C'est dans cet esprit que le Collège Brooklyn de New York a initié, en 1978, un ample programme consacré aux rapports entre la guerre et la société en Europe centrale et orientale aux XVIIIe et XIXe siècles. Et le volume *War, Revolution and Society in Romania. The Road to Independance.* (« Guerre, révolution et société en Roumanie. Le chemin de l'indépendance »), récemment paru, s'y encadre justement, trouvant sa place dans la série de publications en découlant: rapports des colloques annuels, volumes consacrés à l'histoire de chaque peuple de la région mentionnée, pris séparément.

Participant à toutes les réunions de ce programme, où il a présenté des rapports et des communications concernant les moments et les aspects fondamentaux de la lutte pour l'émancipation et l'unité nationale du peuple roumain au cours des siècles mentionnés, auteur d'une longue suite de contributions de valeur à l'histoire politique et militaire du peuple roumain — rappelons seulement la volumineuse monographie *Războiul întregului popor pentru apărarea patriei la români* (« La Guerre menée par le peuple roumain tout entier pour la défense de la patrie »), très estimée dans les cercles de spécialité —, le général-lieutenant Dr Ilie Ceauşescu s'est vu demander par le Collège Brooklyn de diriger la publication du volume consacré à l'histoire du peuple roumain, volume paru dans la réputée collection « East European Monographs » et imprimé par l'Université de Boulder (Colorado, États-Unis).

Le coordonnateur du volume a fait appel à un groupe d'éminents spécialistes — le général-colonel Dr Constantin Olteanu, les académiciens Ştefan Pascu et David Prodan, les professeurs Dr Mihnea Gheorghiu, Dr Ştefan Ştefănescu et John E. Jessup jr. (États-Unis), le maître de conférences Dr Mircea Muşat etc. — que leurs travaux antérieurs recommandaient comme très compétents pour participer à la rédaction d'un ouvrage qui représente, en fait, une synthèse de l'histoire roumaine destinée à l'information de l'étranger. Précédé par un avant-propos signé par un des initiateurs du programme de recherches, le professeur B. Kiraly du Collège Brooklyn, les dix-huit études réunies dans le volume présentent les principales étapes du chemin suivi par le peuple roumain jusqu'à la conquête de son indépendance.

L'un des traits caractéristiques de l'histoire de ce peuple est l'effort constant qu'il a fourni afin d'assurer son existence indépendante, en la défendant contre les ingérences étrangères, découlant de la politique d'expansion des empires et des royaumes limitrophes; dans la perspective millénaire du passé, on peut affirmer que la lutte pour l'indépendance constitue une permanence de notre histoire nationale. Cet élément de continuité confère l'unité de conception et d'approche de toutes les contributions comprises dans le volume. Depuis leurs lointaines origines géto-daces et jusqu'à nos jours, — placés comme ils le furent, pour reprendre la formule du chroniqueur Grigore Ureche, « sur la route de tous les maux » — les Roumains furent sans cesse confrontés aux tentatives des grandes puissances de l'Europe centrale, orientale et du sud-est de les dominer ou de mutiler leur territoire. Pour sauvegarder leur indépendance et l'intégrité de leur terre ancestrale, ils se virent constamment obligés à des guerres de défense qui se prolongèrent, dans le cas de l'Empire ottoman, pendant près de cinq siècles. La disproportion de forces entre cette superpuissance du moyen âge et les Pays roumains inscrit cette longue guerre dans la catégorie connue aujourd'hui sous le nom de « conflits asymétriques ».

La formule militaire qui permit aux Roumains d'être finalement victorieux dans ce combat multi-séculaire fut l'appel à toutes les forces sociales capables de soutenir l'effort militaire. La guerre du peuple tout entier pour la défense de la patrie a représenté le moyen le plus efficace d'empêcher la Porte d'instaurer dans les Pays roumains aussi le régime de pachalik

introduit dans les Balkans. Chaque fois que l'existence des propres structures politiques — et celle de l'État surtout — était menacée, on voyait se réaliser l'union des forces socio-politiques roumaines, regroupées autour du drapeau de défense de l'indépendance nationale. L'impossibilité, pour la Porte, de liquider les Pays roumains (la Valachie, la Moldavie et la Transylvanie), s'est exprimé à travers les fameuses « capitulations », documents émis par le sultan, qui non seulement reconnaissaient leur statut autonome mais réglaient aussi leurs rapports respectifs avec la Porte.

Un autre trait permanent de l'histoire nationale, qui s'est constamment conjugué avec la lutte pour l'indépendance, fut l'effort de réaliser l'unité d'État. Au moyen âge, l'aspiration à l'unité connut des réalisations notables. L'énergique opposition anti-ottomane, représentée à l'époque de Jean Hunyadi (1441—1456) par l'effort militaire commun des trois Pays roumains — la Valachie, la Transylvanie et la Moldavie — a imposé dès lors dans la conscience européenne, la solidité et la légitimité de l'unité politique des Roumains de l'espace carpato-danubien-pontique. L'action politique, diplomatique, et militaire d'Etienne le Grand, voïvode de la Moldavie (1457—1504) a consolidé davantage encore le sentiment de l'appartenance au même tronc ethnique, à une même destinée historique, confrontée à la violente pression de l'Empire ottoman. Un siècle plus tard, en 1600, Michel le Brave (1593—1601) allait accomplir l'acte le plus brillant du moyen âge roumain — l'union des trois pays en un seul État roumain indépendant.

La tendance naturelle et légitime à l'unification politique, dont les expressions les plus vigoureuses datent de 1784, de 1821, et surtout de 1848—1849, connut la première étape de son accomplissement en 1859, par la constitution de la Roumanie moderne; son indépendance fut obtenue en 1877, par l'effort militaire héroïque de toute la nation; le parachèvement de l'unification politique, conforme à la volonté unanime du peuple, se réalisa en 1918, par l'union de la Transylvanie à l'État roumain. L'association du programme de renouvellement social avec le programme d'émancipation nationale trouva son reflet significatif dans les structures militaires roumaines, l'armée roumaine se définissant par le fait qu'elle se situait au service des intérêts et des aspirations supérieurs du peuple auquel elle appartenait.

Mettant en valeur une information riche et vaste, déjà publiée en partie, mais aussi inédite, les études comprises dans le volume offrent autant aux spécialistes qu'au grand public une synthèse remarquable du chemin de luttes parcouru par le peuple roumain pour accomplir une aspiration multiséculaire: la constitution de l'État indépendant et unitaire.

ANDREI BUSUIOCEANU

Eminescu traducteur

Dans sa préface au VIIe volume de l'édition intégrale des œuvres d'Eminescu, où il évoque l'odyssée de la publication de ces textes, expérience presque unique dans la culture européenne, Al. Oprea emploie le terme de « roman ». Et c'est bien, en effet, d'un roman qu'il s'agit là, celui d'une fascinante aventure spirituelle, qui a commencé voilà exactement 50 ans par le grand érudit et critique que fut l'académicien Perpessicius (1891—1971); celui-ci s'est efforcé de parcourir et de reconstituer avec toute la dévotion nécessaire, l'itinéraire culturel du poète. Car, comme la maladie a arraché Eminescu à sa table de travail lorsqu'il ne comptait encore que 33 ans, il n'y a que deux tiers environ de son œuvre (ses articles de journaliste y compris) qui aient connu une forme définitive. Le reste constitue à la fois ses outils et les matériaux de construction de son immense chantier de création. Son œuvre originale occupe les 13 premiers volumes monumentaux, des 20 projetés par Perpessicius, et qui contiennent, dans l'ordre, la poésie, la prose, le théâtre et le journalisme.

Aux éditions de l'Académie de la République Socialiste de Roumanie, c'est le XIVe volume, donc le premier de la série destinée à grouper les œuvres qu'on pourrait appeler « auxiliaires » de même que le premier de la sous-série des volumes de

traductions (au nombre de deux), qui vient de paraître, publié par un groupe de chercheurs du Musée de la littérature roumaine érudits et rigoureux, sous la coordination de l'historien littéraire Al. Oprea, directeur du musée. (Il est bon de rappeler, à cette occasion que malgré les efforts immenses qu'il a consacrés pendant 40 ans au rêve de sa vie, Perpessicius n'a réussi à publier que six des volumes de cette édition nationale et que, après sa mort, la relève a été assurée par le groupe de travail du Musée de la littérature roumaine).

Le XIVe volume comprend les traductions philosophiques, historiques et scientifiques d'Eminescu, rassemblées et publiées intégralement pour la première fois. En cédant à un tropisme fort courant dans l'histoire littéraire, nous serions tentés de dire qu'il s'agit là d'une « œuvre mineure », vassale de textes originaux écrits par d'autres. Laissant de côté le fait que, bien souvent, leur statut se distingue fortement de ce qu'impliquerait la simple reproduction d'un texte d'une langue dans une autre, il nous faut souligner que les traductions sont dans l'économie de l'œuvre du poète particulièrement fonctionnelles. Rien n'est laissé au hasard dans l'univers culturel et artistique d'Eminescu, chaque détail a son importance, tout se tient et s'explique réciproquement. Nous ne saurions comprendre complètement sa poésie, sa prose, son théâtre, son œuvre de journaliste, sans posséder les données initiales qui sont les lectures du poète, la sève que son être spirituel d'exception a absorbée, puis distillée dans son œuvre inégalable.

Par conséquent, les traductions ne sont pas pour Eminescu un « violon d'Ingres », expression d'une préoccupation collatérale gratuite, mais s'encadrent dans l'ensemble d'instruments à l'aide desquels il est parti à la conquête des cimes les plus élevées de la connaissance. Bien plus, comme le fait remarquer pertinemment Petru Creţia, coordinateur philologique du volume, dans ses « Éclaircissements au sujet de la publication des traductions d'Eminescu », on doit compter aussi au nombre de ses mobiles intérieurs le besoin impérieux de faire connaître des textes pouvant servir à l'approfondissement de l'histoire nationale, des faits et mécanismes sociaux, économiques ou politiques utiles à l'assainissement et à l'élévation de la vie publique. De même que le besoin irrépressible « de se constituer soi-même dans l'espace de la culture, comprise comme totalité différenciée et convergente de la vie spirituelle ». Aspiration renaissante vers un modèle idéal, complexe et complet, de l'homme cultivé.

Eminescu avait le don de détecter dans l'univers de la culture, telle qu'elle se manifestait vers la moitié du siècle passé, son essence même. Ses lectures — dont les œuvres de Shakespeare, du Tasse, de Gœthe, de Schiller, de Dimitrie Cantemir, de Gheorghe Şincai, des chroniqueurs roumains et de beaucoup d'autres auteurs qui dépassent les frontières de la littérature — étaient le plus souvent fondamentales. Eminescu traduit les œuvres qui lui tiennent à cœur dès ses 18 ans et continuera à le faire jusque vers ses 36 ans, il traduit notamment de l'allemand, langue qu'il maîtrisait parfaitement dès son enfance. Les œuvres traduites par lui présentent une grande variété typologique et elles sont souvent particulièrement complexes en tant que phénomènes d'expression.

Eminescu aborde, naturellement, en premier lieu la poésie, mais l'hypostase de traducteur de poésie le transpose parfois directement dans l'état démiurgique de la création, ce qui a incité Perpessicius à inclure une partie des traductions poétiques dans les premiers volumes, consacrés, comme on le sait, à la poésie originale. Il est difficile d'appeler traductions de tels poèmes. Atteints par l'aile du génie eminescien, ils se transforment en une larme de son propre esprit. Mais il y a aussi des traductions qui remontent à la période de l'adolescence du poète ou de sa première jeunesse, qui sont plus gauches et qui proviennent, d'ailleurs, de modèles d'une moindre valeur. Il a été convenu que celles-là seules constituent des « traductions » au sens strict du terme et seront incluses dans le volume XV de l'édition nationale. La présence dans le premier échelon du groupage de traductions de textes non littéraires trouve sa raison d'être dans le fait que le poète y donne la mesure de son art, de son habileté à manier la langue et les idées. C'est ainsi qu'il traduit le premier volume de *Fragments de l'histoire des Roumains* d'Eudoxius Freiherr von Hurmuzaki, *l'Art de la représentation dramatique* de Th. Rötscher, la

Critique de la raison pure d'Emmanuel Kant, la *Grammaire de la langue paléoslave* d'Auguste Leskien et la *Grammaire critique abrégée de la langue sanscrite* de Franz Bopp, puis les chapitres 18 et 19 du *Prince* de Machiavel et, enfin, toute une série d'autres ouvrages de moindre envergure, groupés dans la section « Articles et extraits », fragmentée à son tour en chapitres: « La Théorie de l'État et de la vie sociale », « La Théorie de la culture », « Fragments historiques » (sur les Roumains), « Économie politique », « Sciences de la nature » (avec deux sous-divisions: « Le monde physique » et « Le monde vivant »).

La première idée qui frappe notre esprit après une telle énumération, même sans avoir lu les textes respectifs et d'autant plus après l'avoir fait, c'est le sentiment d'une relation grandiose avec l'horizon gnoséologique humain. Ceux qui ont étudié de plus près la culture et les lectures du poète, tels G. Călinescu et Constantin Noica, nous ont fait remarquer qu'Eminescu lisait énormément et qu'il s'intéressait à tout, depuis les problèmes de philosophie et de linguistique jusqu'à ceux de physique, de biologie ou d'économie politique.

L'aspect que nous venons d'illustrer et que nous pourrions appeler extensif ne représente pourtant qu'une dimension de l'esprit eminescien. Ce qui frappe dans cette fabuleuse déambulation à travers les espaces de la connaissance que le volume de traductions (et non pas seulement lui) occasionne, c'est sa capacité d'intuition de l'essentiel, c'est la précision avec laquelle le poète se dirigeait directement, en général sans détours ni hésitations (à l'exception d'une brève période à ses débuts) vers le noyau générateur, vers l'élément en fonction duquel est défini le système tout entier. Il s'agit donc bien là de la dimension intensive du génie eminescien. On peut dire de lui que ce qui le définissait c'était non seulement l'appétence hors de commun pour tout ce qui représente un horizon gnoséologique et un mode humain d'existence spirituelle, mais aussi, comme nous le disions, cette capacité d'organiser en architectures superdisciplinaires les idées et les connaissances acquises. Dans son cas, la thèse des « vocations parallèles » nous apparaît comme insuffisante. Il s'agirait plutôt d'un phénomène des « vocations conjuguées ». Car, chez Eminescu, tout se conjugue finalement avec la vocation littéraire et se transforme en littérature. En cela, le poète peut être défini comme une figure renaissante qui recompose l'unité et l'harmonie du tableau de la connaissance à partir des fragments autarchiques en lesquels il s'était décomposé par suite de l'apparition des sciences particulières modernes. La construction d'un univers cohérent dans le sens de ce cosmos harmonieux des anciens Grecs est l'une des aspirations fondamentales qui traversent l'œuvre d'Eminescu. En reprenant les paroles de l'auteur inconnu de l'étude *Culture et science* traduite et figurant dans ce volume, auteur avec lequel il semble qu'Eminescu entre dans un jeu « d'affinités électives », son but final serait la réalisation de ce « contenu spirituel qui constitue la totalité de la vie spirituelle de l'humanité et de ses intérêts. » Unies en une seule et même personne, ces qualités expliquent le miracle de la phrase eminescienne, riche de significations comme une « grenade mûre », selon les paroles de G. Călinescu, son étincellement aussi divers et surprenant.

La traduction partielle des *Fragments de l'Histoire des Roumains* d'Eudoxius Hurmuzaki, imprimée à Bucarest en 1879, est la seule traduction d'Eminescu publiée de son vivant, si bien qu'on a parlé de celle-ci plus amplement que des autres. Le texte d'Hurmuzaki pénètre dans le cône d'intérêt pour notre histoire nationale, intérêt qu'Eminescu n'a cessé de manifester depuis son enfance jusqu'à sa mort et qui a guidé une partie significative de ses lectures. À son tour, *L'Art de la représentation dramatique* de Rötscher se rattache à la grande passion d'Eminescu pour cette forme fondamentale de modelage de l'homme. Ce ne sont pas seulement les expériences de l'adolescent avec les troupes de théâtre de Fanny Tardini, de Pascaly et de Costache Caragiale, mais aussi les 15 pièces où il a tenté sa propre chance d'auteur de théâtre qui témoignent de l'intérêt du poète pour la communication par la scène, pour son impact direct sur le public. Dans le texte de l'hégélien H. T. Rötscher, Eminescu puise la matière fondamentale de sa formation et de son horizon dans ce domaine.

Et, si la *Grammaire critique abrégée de la langue sanscrite* de Franz Bopp se rattache surtout aux préoccupations de philosophie

indienne du poète, par contre la *Grammaire de la langue paléoslave* (du protobulgare, en fait) d'Auguste Leskien, ouvrage de prestige à l'époque, concerne cette coexistence de la langue roumaine et du slavon dont Eminescu était conscient et qui définit pendant plusieurs siècles l'évolution précoce de la culture nationale.

Mais peut-être que la tentative la plus ardue dans ce genre que le jeune Eminescu aborda fut la traduction de la *Critique de la raison pure* de Kant, texte qui, aujourd'hui encore, pousse aux abois les traducteurs professionnels et les philosophes. Le texte kantien se défend avec opiniâtreté non seulement en vertu de l'insondable profondeur de pensées du philosophe de Königsberg, mais aussi de conceptualisations spécifiques, sans équivalent en roumain, ou de tournures de phrase, qui se rapprochent, comme degré de difficulté plutôt du domaine des belles-lettres. Eminescu est organiquement attiré vers cette instance fondamentale de la culture et de la connaissance modernes, l'intégrant dans sa propre fibre spirituelle d'une manière qui transparaît presque explicitement dans certaines poésies ou qui forme, dans d'autres une sorte de toile d'« arrière-plan » phénoménologique général.

Il est au moins étrange de constater — si nous poursuivons notre examen des traductions du poète, que celui-ci n'hésite pas à descendre de la sphère « éternelle » des idées platoniciennes pour pénétrer dans le « sous-sol » des mécanismes — financiers-administratifs, d'économie politique ou de Droit — de la société. Son but est de consolider des institutions spécifiques roumaines, pour en faire une émanation organique de l'état économique et politique du pays, d'une organisation qui mène à la prospérité du peuple tout entier. À Berlin, Eminescu avait fréquenté les cours de Dühring, et il écrira par la suite sur l'économie nationale une série d'articles qui font état de l'application des théories économiques les plus modernes de l'époque, telles celles de l'Allemand List, des Anglais Adam Smith et David Ricardo, etc. N'oublions pas, non plus, qu'Eminescu avait fréquenté aussi les cours de droit de L. Neuman et Rudolf Ihering. De grande importance sont aussi les chapitres du *Prince* de Machiavel, d'où il extrait l'idée de l'État national en tant qu'entité politique idéale, les commentaires de l'*Économie nationale* pour ce qui est de l'option en faveur du protectionnisme économique dans les conjonctures où il apparaît comme nécessaire, les théories physiques concernant l'Univers, dont l'hypothèse Kant-Laplace (il avait fréquenté à Berlin aussi les cours de l'illustre Helmholz), ou les fameuses *Observations sur les forces de la nature inerte* de Mayer. Mais le plus important demeure le fait, souligné par l'académicien Aurel Avramescu, que les textes scientifiques éminesciens ont rompu les résistances de la langue et renouvelé ses moyens d'expression, apportant une contribution majeure à la formation du style scientifique de la langue roumaine, tel qu'il existe aujourd'hui. Selon nous, la caractéristique la plus importante de l'attitude éminescienne devant le spectacle de la connaissance — ce qui pourrait donner une matière à penser à bien des humanistes d'aujourd'hui — c'est la tendance à une mathématisation universelle des sciences, depuis les pédagogiques jusqu'aux cosmologiques ou celles de stratégie militaire. On voit s'exprimer là, à nouveau, le besoin de découverte de la cohérence de l'Univers.

Voici maintenant quelques considérations sur la valeur de ces textes, compte tenu uniquement de la traduction qui en est donnée. Sur la toile de fond linguistique et culturelle d'une époque durant laquelle l'activité roumaine dans le domaine des traductions se trouvait encore à ses débuts, les métalangages scientifiques de la langue roumaine n'étaient encore que trop peu développés; en outre, Eminescu aborde des genres de textes particulièrement difficiles à traduire. Enfin, le peu de temps dont il disposait l'obligeait à travailler à une vitesse incroyable. Malgré toutes ces adversités, Eminescu se fraie un chemin dans l'univers des projections, poussé par une intuition quasiment infaillible, identifiant presque sans faute toujours la variante la meilleure. Il est vrai qu'il connut au début une période de tâtonnements, hésitant longuement avant de formuler une solution pour les équivalences de termes, ou pour l'agencement des mots, la cursivité ou l'expressivité générale de la phrase. Mais cette phase d'autoformation fut de très brève durée. Le poète gravit à une allure surprenante les degrés le conduisant au zénith de son art. Ce qu'il nous a laissé en matière de traductions est une série intéressante d'« œuvres ouvertes » où Em i

nescu cherche l'équivalent idéal de certaines situations linguistiques. C'est ce qui explique la présence en marge de séries de synonymes, antonymes, familles de mots, des modifications successives, avec oscillations et retours en arrière, pénétrant jusqu'aux plus fines nuances de l'expressivité. « Eminescu possédait — fait remarquer Petru Creţia — le goût de l'exhaustif et de l'absolu ; de là découlent, naturellement, tant de succès et tant d'inachèvement. » Particulièrement intéressante est sa stratégie des options linguistiques, dans une période où les langues européennes cherchaient fébrilement les moyens de faire face aux nouvelles nécessités d'expression auxquelles elles étaient confrontées. Pour les textes scientifiques et philosophiques, il ne fait pas appel aux fonds archaïques de la langue, malgré ou justement à cause de leurs vertus expressives, mais préfère le néologisme, abstrait, de source romane. Par intuition, Eminescu découvre ici cette grande vérité que, dans le domaine de la science, l'esprit ne doit pas se laisser influencer affectivement, ni tomber captif dans le réseau de réminiscences et de connotations du mot ancien, mais qu'il doit se libérer afin de construire lui-même son univers d'idées. Il saisit ainsi la différence entre le statut de la traduction artistique, littéraire, et celui de la traduction scientifique. Bien plus, on peut dire que, au lieu de compliquer la situation sémantique du texte original, Eminescu le remplace dans sa matrice d'origine. Faisant appel au néologisme roman, il parcourt une seconde fois le chemin qu'avait emprunté la langue allemande cultivée, laquelle, en créant cet univers de termes, avait calqué les structures lexicales latines et romanes.

Nous ne saurions achever sans un mot d'éloge pour le groupe du Musée de la littérature roumaine (Al. Oprea, Petru Creţia, A. Creţia, D. Vatamaniuc, Anca Costa-Foru, Eugenia Oprescu, Ileana Raţiu) et pour les autres collaborateurs du volume (Gh. Mihăilă, Anita Bhose), qui ont assemblé les textes du volume, les ont identifiés, établis et placés dans les innombrables relations que l'appareil critique d'une idéation si ample exigeait. Sans doute, peut-on encore discuter sur les solutions que les éditeurs ont donné aux nombreux problèmes qu'ils étaient appelés à résoudre. Mais de telles discussions acquéraient une résonance mesquine aussi longtemps que le bilan des solutions textologiques et d'histoire littéraire reste positif. Il convient donc d'apprécier avec dévotion, avant tout, ce qu'ils nous ont offert, avec compétence et labeur, à nous tous qui sommes le public roumain: à savoir, cette nouvelle face et vertu du grand poète.

RADU BAGDASAR

Nouvelles parutions

POÉSIES

● oeuvres originales

ARGHEZI, TUDOR : *Poezii/Poems* (« Poèmes »), édition bilingue roumano-anglaise, traduction d'Andrei Bantaş, préface de Nicolae Manolescu, éd. Minerva ● BĂRBULESCU, MARIA : *Pledoarie împotriva morţii* (« Plaidoyer contre la mort »), éd. Albatros ● BĂRBULESCU, MIHAI : *Tablouri şi lucruri* (« Tableaux et choses »), éd. Eminescu ● CASSIAN, NINA : *Numărătoarea inversă* (« Compte à rebours »), éd. Eminescu ● CHELARIU, TRAIAN : *Poezii în vers alb* (« Poésies en vers blancs), éd. Junimea ● MINULESCU, MIHAELA : *Din umbra lumii* (« De l'ombre du monde »), éd. Eminescu ● TACOI, CRISTINA : *Anotimpuri* (« Saisons »), éd. Eminescu

● traductions

PAZ, OCTAVIO : *Poeme* (« Poèmes »), traduction de l'espagnol et préface de Darie Novăceanu, Collection « Orfeu », éd. Univers ● POPA, VASKO : *Sare de lup* (« Sel de loup »), traduit du serbe par Marin Sorescu et Slavomir Popovici, préface de Marin Sorescu, éd. Univers ● ROSSI LEMENI, NICOLA : *Tainic nemărturisit* (« Secrètement inavoué »), traduit de l'italien par George Lăzărescu, éd. Eminescu ● STERNBERG, IACOB : *Oraş în profil* (« Ville vue de profil »), traduit de l'yiddish par Iosif H. Andronic et Andrei Roman, avant-propos de Aurel Dragoş Munteanu, éd. Kriterion ● TODOROVSKI, GANE : *Ceas de blasfemie şi mîngîieri* (« Heure de blasphème et de caresses »), choix et traduction du serbo-croate par Dumitru M. Ion et Carolina Ilica, postface et bibliographie de Dumitru M. Ion, éd. Cartea Românească

PROSE

● œuvres originales

ALEXANDRU, DUMITRU : *Filip ucenicul* (« Filip l'apprenti »), (roman, éd. Cartea Românească ● COTOMAN, NICOLAE : *Moartea unui Robinson* (« La Mort d'un Robinson »), roman, éd. Scrisul Românesc ● FĂRTĂIŞ, GHEORGHE : *Ancheta* (« L'Enquête »), roman, éd. Junimea ● GESTICONE, MIRCEA : *Războiul micului Tristan. Vest* (« La Guerre du petit Tristan. Ouest »), romans, 2 volumes, éd. Minerva ● JOLDEA, MIHAIL : *Şampanie şi zile de moarte* (« Champagne et jours de mort ») roman, éd. Cartea Românească ● MOLDOVEANU, CORNELIU : *Purgatoriul* (« Le Purgatoire »), roman, éd. Minerva ● PĂCURARIU, FRANCISC *Geneza* (« La Genèse »), roman, éd. Dacia ● SĂLĂJAN, VASILE : *Rodeo*, roman, éd. Dacia ● SĂNDULESCU, MIRCEA : *Intermediarul* (« L'Intermédiaire »), roman, éd. Albatros ● TIPSIE, ION : *Eu şi şcoala mea de dans* (« Moi et mon école de danse »), récits, éd. Albatros ● VINTILĂ, PETRU : *Prima oră a dimineţii* (« La première heure du matin »), roman, éd. Militaires ● VULPESCU, ILEANA : *Candidaţii la fericire* (« Les Candidats au bonheur »), éd. Cartea Românească

● traductions

BALZAC, H. DE : *Comedia umană* (*La Comédie humaine*), 2e volume, édition critique, traduit du français par Pericle Martinescu, Sanda Oprescu, Lucia Demetrius, Marcel Gafton, G. Marcuson, H. Grămescu, édition et préface d'Angela Ioan, éd. Univers ● DUN, MAO : *Miezul nopţii* (« Minuit »), roman, traduction du chinois par Viorel Isticioaia-Budura, éd. Univers ● HESSE, HERMANN : *Lupul de stepă. Siddhartha* (« Le Loup des steppes. Siddhartha »), roman, traduction de l'allemand et préface de George Guţu, coll. « Romanul Secolului XX », éd. Univers ● KNIGHT, ERIC : *Mai presus de toate* (« Fidèle à toi-même »), roman, traduit de l'anglais par Dorina Tulpan. éd. Univers ● LUDWIG, OTTO : *Între cer şi pămînt* (« Entre ciel et terre »), récits, traduction de Marcela Pălănceanu. Préface et tableau chronologique de Vlad Papu. Coll. « Biblioteca pentru toţi », éd. Minerva ● MAURIER, DAPHNÉ DU : *Nu privi acum şi alte povestiri* (« Ne regarde pas maintenant et autres récits »), traduit de l'anglais par Adina Chiriţă, éd. Univers ● IBANEZ, BLASCO VICENTE : *Călătoria unui romancier în jurul lumii* (« Le Voyage d'un romancier autour du monde »), 2e volume, traduction de l'espagnol et notes de H. R. Radian. éd. Sport-Turism ● PRÉVOST, l'Abbé : *Povestea tinereţii comandorului de *** sau memorii pentru a servi la istoria Maltei. Povestea unei grecoaice (Histoire de la jeunesse du commandeur*** Mémoires pour servir à l'histoire de Malte. Histoire d'une Grecque moderne)*. Préface, traduction et notes de Micaela Slăvescu, Coll. « Clasicii literaturii universale », éd. Univers ● SONGLING, PU : *Ciudatele povestiri ale lui Liaozhai* (« Les étranges récits de Liaozhai »), traduction du chinois classique, note bibliographique et notes de Toni Radian, préface de Florentina Vişan, coll. « Biblioteca pentru toţi », éd. Minerva ● SALÎH, AT-TAYYIB : *Sezonul migraţiei spre nord* (« La Saison de la migration vers le nord »), roman, traduction de l'arabe et préface de Maria Dobrişan, éd. Univers ● SNOW, C. P. : *Întoarcere acasă* (« Retour à la maison »), traduit de l'anglais par Mariana Chiţoran, coll. « Romanul de dragoste », éd Eminescu ● WILDER, THORNTON : *Cabala. Femeia din Andros* (« La Cabale. La Femme d'Andros »), traduit de l'anglais par Monica Vişan, préface de Dan Grigorescu, coll. « Romanul secolului XX », éd Univers

ESSAIS, CRITIQUE

●œuvres originales

BAGDASAR, RADU: *Critică și cibernetică* (« Critique et cybernétique »), éd. Univers ● LIICEANU, GABRIEL: *Jurnalul de la Păltiniș* (« Le Journal de Păltiniș »), éd. Cartea Românească ● LILLIN, ANDREI A.: *Lamento-ul Ariadnei* (« La Lamentation d'Ariane »), éd. Facla ● MANIU, LEONIDA: *Introducere în opera lui Mihail Dragomirescu* (« Introduction dans l'œuvre de Mihail Dragomirescu »), éd. Minerva ● MANOLESCU, FLORIN: *Caragiale și Caragiale* (« Caragiale et Caragiale »), éd. Cartea Românească ● ORNEA, Z.: *Opera lui Constantin Dobrogeanu-Gherea* (« L'Oeuvre de Constantin Dobrogeanu-Gherea »), éd. Cartea Românească ● ROZNOVEANU, MIRELA: *Civilizația romanului. Rădăcini* (« La Civilisation du roman. Racines »). Série « Synthèses-Lyceum », éd. Albatros

● traductions

GALEANO, EDUARDO: *Venele deschise ale Americii Latine* (« Les Veines ouvertes de l'Amérique Latine »), traduction de l'espagnol et notes de Nina Ecaterina Popescu, éd. Politiques ● HEITMANN, KLAUS: *Realismul francez de la Stendhal la Flaubert* (« Le Réalisme français de Stendhal à Flaubert »), en roumain par Ruth Roth, avec une préface d'Ov. S. Crohmălniceanu, éd. Univers ● LE VOT, ANDRÉ: *Scott Fitzgerald*, traduit du français par Ruxandra Soroiu, coll. « Clepsidra », éd. Eminescu ● TOFFLER, ALVIN: *Al treilea val* (« La troisième vague), traduit de l'anglais par Georgeta Bolomey et Drăgan Stoianovici, préface de Ioniță Olteanu, éd .Politiques ● WAGNER, RICHARD: *Opera și drama* (« L'Opéra et le drame »), traduit par Liviu Rusu et Bucur Stănescu, préface de Liviu Rusu, éd. Musicales

ARTS

●œuvres originales

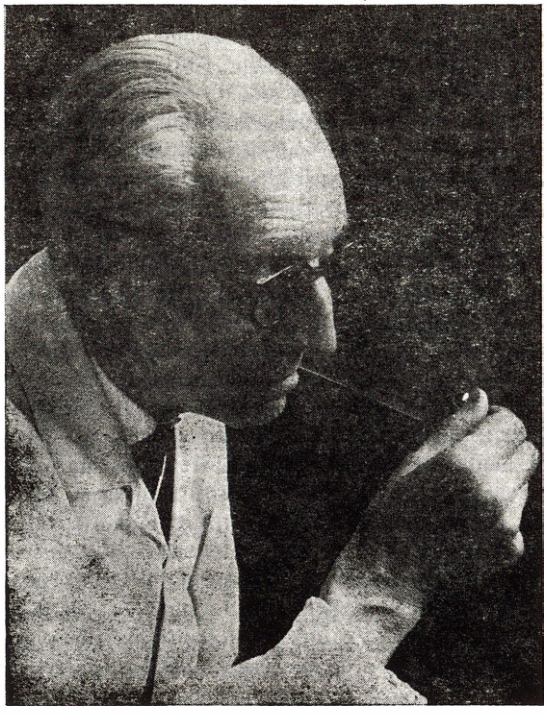
BOBU, ADRIAN: *Dan Hatmanu* (album), éd. Meridiane ● CONSTANTIN, GHEORGHE: *Lumină și culoare* (« Lumière et couleur »), préface d'Alexandru Cebuc, éd. Sport-Turism ● COȘOVEANU, DORANA: *Gravura franceză din secolul al XVII-lea* (« La Gravure française au XVIIe siècle »), coll. « Cabinetul de stampe », éd. Meridiane ● IANOȘI, ION: *Sublimul în estetică* (« Le Sublime dans l'esthétique »). coll. « Curente și sinteze », éd. Meridiane ● LUPU, NICOLAE: *Brunelleschi*, éd.Tecniques ● TITU, ALEXANDRA: 13 *pictori români contemporani* (« 13 artistes peintres roumains contemporains »), éd. Meridiane

● traductions

CHENG, FRANÇOIS: *Vid și plin. Limbajul pictural chinezesc* (« Vide et plein. Le langage pictural chinois »), traduit par Iuliana Crenguța Munteanu, coll. « Curente și sinteze » éd. Meridiane ● ELSEN, ALBERT E.: *Temele artei. O introducere în istorie și aprecierea artei* « Les Thèmes de l'art. Une introduction dans l'histoire et l'appréciation de l'art »), 2 volumes, traduit de l'anglais par Crișan Toescu, coll. « Biblioteca de artă. Série « Biografii. Memorii. Eseuri », éd. Meridiane ● INGRES: *Scrisori, maxime și mărturii (Lettres, maximes et témoignages)*, en roumain par Tea Preda. Introduction, anthologie et commentaires de Viorica Guy Marica, coll. « Biblioteca de artă », Série « Biografii. Memorii. Eseuri », éd. Meridiane ● HONOUR, HUGH: *Romantismul* (« Le Romantisme »). Traduit de l'anglais par Mircea M. Tomuș. Collection « Biblioteca de artă. Série « Biografii. Memorii. Eseuri », éd Meridiane

MIHAI SCHWEFFER

IN MEMORIAM



Ion Jalea
(1887—1983)

En mars 1983, lorsque j'écrivais un article sur l'exposition rétrospective du sculpteur Ion Jalea, je partais de l'hypothèse que si on l'avait organisée en 1985, elle aurait eu lieu 70 ans après les débuts consacrés de l'artiste, ce qui me semblait fort possible, étant donné sa longévité et sa vigueur créatrice. Mais voilà qu'aujourd'hui, quelques mois à peine après cette exposition, j'écris au passé sur ce grand maître de l'art roumain moderne et contemporain. Sa mort n'est pas pour nous surprendre, malgré toute la tristesse qu'elle éveille en nous. Le patriarche l'attendait avec sérénité alors que nous autres espérions qu'elle tarderait encore, qu'elle ne se produirait peut-être jamais, car Jalea était déjà devenu un mythe, et les mythes ne meurent pas. Pour ceux qui s'étaient habi-

tués à sa présence vivante, constante, à toutes les expositions collectives, annuelles ou occasionnelles, il semble inconcevable que cet homme qui respectait avec une vigueur de professionnel sa qualité d'artiste, respectant ainsi son art et sa corporation, ait disparu ; son absence n'acquiert pas encore une signification réelle, elle ne semble qu'une pause, un instant de répit entre deux expressions essentielles. Cependant, à l'instant où son existence avait achevé son long, passionnant et pas toujours facile périple, le sculpteur entrait dans la légende, en tant que signe et symbole d'un siècle.

Né en 1887 sur la terre ensoleillée de la Dobroudja, portant en lui le souvenir diffus du croisement des civilisations qui apportait, en dehors du facteur autochtone, une leçon méditerranéenne vivante et classique, Ion Jalea représente, par tout ce qu'il a réalisé, la dimension définitoire elle-même de l'espace matriciel. Et cela parce qu'il a ajouté aux données natives et au modèle ancestral, en tant que paradigme clair et emblématique seigneuriale autochtone, la leçon de ses maîtres: de Ionescu-Valbudea, un inquiet franchissant le seuil d'un siècle, du classicisant Fr. Storck et du grand Dimitrie Paciurea. Cette triade ne l'a pas marqué, de manière irréversible, de l'empreinte de l'un ou de l'autre, n'en a pas fait l'épigone qu'ils n'eussent pas désiré, mais a su bien au contraire mettre en valeur ce que tout artiste de race a d'unique: le talent original. La solution pour laquelle le jeune Ion Jalea optait alors était une solution d'équilibre, de calme et d'expressivité, de contenu et de forme éloquente, écriture dans l'espace alliée à la vocation de l'agora. Le contact, à Paris, avec la vigueur de la sculpture de Bourdelle n'a pas signifié un choc et pas non plus une révolution absolue, mais une confirmation de ses propres options, un relancement de ses convictions confrontées avec les grandes révolutions artistiques du début du XXe siècle. Le futur maître avait un univers bien à lui, qui s'était difficilement défini mais n'en était que plus solide, un univers où il se retrouvait toujours en même temps que sa condition de représentant de l'espace roumain. Son évolution se déroule sur la spirale de l'inépuisable prototype humain, ses héros étant toujours les hommes, héros ou humbles gens de la vie quotidienne, son œuvre pouvant être définie comme une longue, dense et irrépétable fresque de la condition humaine.

La première guerre mondiale, si chargée de conséquences, a signifié pour le sculpteur Ion Jalea, alors au début de sa carrière, une expérience humaine unique et une expérience personnelle tragique. Demeuré invalide, mais étreint par une passion amplifiée du modèlement démiurgique, il continuera ce qu'il avait commencé avec cette persévérence des grands solitaires, transformant son existence en une confrontation fertile et continuelle avec la matière, avec l'art et le public. Seuls son vitalisme irrépressible, sa vision solaire de la réalité et sa conviction d'avoir une responsabilité, assumée au nom d'une condition, peuvent expliquer le détachement serein de son propre drame et sa totale implication dans la substance d'une existence qu'il voyait comme un état permanent d'action et de foi.

Des petites pièces pathétiques exécutées pendant la guerre, tourmentées jusqu'à l'expressionnisme, Ion Jalea revient au modèle classique, enrichi de nuances qui ne tenaient pas seulement de l'évolution de la sculpture dans sa totalité, mais de la maturité de l'artiste. Une période de réalisations fertiles et significatives commence alors, lorsque le sens social de la démarche devient pour l'artiste une condition naturelle. L'alternance de la métaphore et du symbole, du passé historique exaltant et du présent vivant se matérialise dans de nombreuses œuvres destinées à des espaces publics. À un moment donné, et tout naturellement, une interférence significative se produit entre le classicisme redimensionné et une dimension autochtone de la stylistique byzantine, leur résultat se matérialisant en une solution plastique des plus originales pour la quatrième décennie qui la vit naître. L'obsession de l'histoire vécue et de l'histoire récupérée devient génératrice de thèmes et de sujets qui aspirent, comme idée et structure, à la condition de symbole et d'emblème. L'homme est toujours plus fréquemment accompagné de l'image plurivoque du cheval, symbole de vitalité et de force, Pégase difficilement dompté par ceux qui n'en comprennent pas le rôle.

Si l'*Archer* de Ion Jalea représente, en un certain sens, la sculpture roumaine à un moment donné, mais aussi une effigie possible du maître, nous ne pouvons pas ne pas penser aussi comme à une effigie à un monument comme celui de Decebal, érigé à Deva, restitution et « memento », contenant l'histoire et se prolongeant dans l'histoire, en une perspective contemporaine évidente. Du reste, l'homme et l'artiste Ion Jalea, président d'honneur de l'Union des Artistes plastiques de Roumanie, dont il a assumé la présidence effective pendant de longues années, ne sauraient être considérés autrement que sous l'angle de la contemporanéité, de sa présence dans le tumulte de la vie roumaine, sans démarches hâtives ou réticences, sans rhétorique ou ambiguité, avec le naturel et la sérénité d'une personnalité accomplie, toujours consciente des perspectives infinies et des appels de sa vocation de créateur authentique.

En même temps que lui, c'est une partie de l'histoire de l'art roumain du début d'un siècle agité qui nous quitte, une personne et une personnalité qui signifient davantage que son œuvre concrète. Car par tout ce qu'il a sculpté — monuments ou statuettes, groupes en mouvement ou spiritualisés, portraits souvent devenus des repères et des effigies nationales, Ion Jalea a ouvert aux créateurs futurs une perspective généreuse sur l'univers de la sculpture et sur notre espace autochtone.

À l'entrée dans la légende du maître, lorsque nous nous séparons seulement de son être humain périssable, observons un instant de silence et de serein recueillement devant la pérennité de l'art qui incarne si bien celui qui l'a servi pendant près de trois-quarts de siècle.

VIRGIL MOCANU

Pour vous abonner à la

REVUE ROUMAINE

adressez-vous à l'ILEXIM, Serviciul Export-Import Presă
B.P. 1.136 et 1.137, Télex 226; 683,
Bucarest — Roumanie, str. 13 Decembrie nr. 3
ou aux correspondants de l'ILEXIM à l'étranger

● **ALBANIE:** Entreprise du Livre et du Film, Tirana ● **R. D. ALLEMANDE:** Buchexport, Leninstraße 16, Leipzig 701 ● **R. F. D'ALLEMAGNE:** Kubon & Sagner — P.O.B. 34.01.08, 8 München 34; W. E. Saarbach — 5 Köln 1, P.O.B. 101.610; Otto Harrassowitz, 6200 Wiesbaden, P.O.B. 2929; Lange & Springer D-1000 Berlin 33, Heidelberger Platz 3, West-Berlin; Buchhandlung Albert Müller, P.O.B. 165, Epplestraße 19, D-7000 Stuttgart 70 ● **ARGENTINE:** Libreria Hachette S.A. — Rivadavia 789/45 (RC), Buenos Aires ● **AUSTRALIE:** The James Bennett Group, 4 Collaroy Street, Collaroy N.S.W. 2097 ● **AUTRICHE:** Globus. A. 1206, Höchstädtplatz 3, Wien; Buchhandlung Gerold & Co. Graben 31, A-1011 Wien ● **BELGIQUE:** Office International de Librairie, 30, Avenue Marnix, 1050 Bruxelles ● **BULGARIE:** Hemus — Boul. Russky 6, Sofia ● **CANADA:** Metropolitan News Agency Inc., 1248 Peel Street (Corner St. Catherine) Montreal — 119-Québec ● **R.P. de CHINE:** China National Publications Import Corporation, P.O.B. 88 Beijing ● **R.P. de CORÉE:** Chulpanmul — Phenian ● **COTE D'IVOIRE:** Agence Ivorienne Hachette — B.P. 9253 route des 220 Logements, Abidjan ● **CUBA:** Ediciones Cubanas, Empresa de Comercio Exterior de Publicación OBISPO 461, La Habana ● **DANEMARK:** Mungsgaard, Norregade 6, Copenhague K ● **ESPAGNE:** Marcial Pons, Bárbara de Braganza, Madrid 4; Díaz de Santos, Lagasca 95, Madrid 6; Díaz de Santos, Calle Balmes 417—419, Barcelona 22 ● **EQUADOR:** Muñoz Hermanos S.A. General Aguirre 178 y de Agosto, Apartado 3023, Quito ● **ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE:** Fam Book Service, 69 Fifth Avenue, New York, N.Y. 10003; Ebsco - Subscription Service, P.O.B. 1943, Birmingham Alabama 35201; Read More Publications Inc., 140 Cedar Street, New York, N.Y. 10006; F.W. Faxon Company Inc., 15 Southwest Park, Westwood 020090; Haventa Ltd. — P.O.B. South Harpswell 11, Maine 04079 ● **ÉGYPTE:** Al Ahram, Al Galaa Street, Cairo ● **FINLANDE:** Akateeminen Kirjakauppa, P.O.B. 128, S.F. 00101, Helsinki 10 ● **FRANCE:** Hachette — 58, rue Jean-Bleuzen, F. 92170 Vanves; Dawson-France S.A. Service Librairie, B.P. 40, 91121 Palaiseau; Offilib — 48, rue Gay-Lussac, 75 Paris ● **GRÈCE:** John Mihalopoulos & Son, 75 Hermou Street, P.O.B. 73 Thessaloniki; Janina University, Faculty of History, Janina; Kostarakis Brothers, 2 Hippokratous Street, Athens 143; ● **HONGRIE:** Kultura, P.O.B. 149, Budapest 62 ● **ISRAEL:** Lepac — 15, Rambam Street, P.O.B. 1136 Tel-Aviv ● **ITALIE:** Messaggerie Internazionali, Via Gonzaga 4, 20123 Milano ● **LIBAN:** Messagerie du Moyen Orient de la Presse et du Livre, Beyrouth ● **MAROC:** Sochepress Angle, rues Dinant et Saint-Saëns, B.P. 683 — Casablanca ● **MONGOLIE:** Ulan Bator Central Post Bureau Pechaty ● **NORVÈGE:** Tiedsskrift Sentralen — Karl Johangt. 41—43, Oslo 1 ● **PAYS-BAS:** Swets & Zeitlinger — 347 Heereweg, Lisse; Martinus Nijhoff — Lange Voorhout 9—11, P.O.B. 269, Den Haag 2076; Meulenhoff, Beulingstraat 2—4, Amsterdam, P.O.B. 197 ● **POLOGNE:** Ars Polona, Warszawa, Krakowskie Przedsmiescie 7 ● **PÉROU:** Librería y Distribuidora Sigle S.A. Jirón Trujillo 222 Rimao, Apartado 5872, Lima ● **PORTUGAL:** Central Distribuidora Librería, 57 Av. Santos Dumond, 4 Lisabona 1 ● **ROYAUME-UNI:** Collet's Holding Ltd. — Denington Estate, Wellingborough Northants NN. 82 Q 5; Hachette Gotch Ltd., Gotch House — 20 St. Bride Street, London EC. 4 A BJ ● **SUÈDE:** C.E. Fritzes, Fredsgatan 2, 10327 Stockholm 16; Almqvist & Wiksell — S 101—20 Stockholm ● **SUISSE:** Pinkus & Cie., Froschaugasse 7, 8001 Zürich; Schweizer Buchzentrum — 4600 Olten, Amthausquai 23; Schmidt Ag. — Seevogelstraße 34, 4002 Basel; Karger Libri — Petersgraben 31, CH 4011, Basel ● **TCHÉCOSLOVAQUIE:** Artia — We Smeckach 30, Praha 1; Slovart — Gottwaldove nam 805, 32 Bratislava ● **U.R.S.S.:** Mejdunarodnaia Kniga — Moscou G-200 ● **VIETNAM:** Phong Phaf Hann Bao/Chi; 17 Dihh Lâ. Hanoi ● **VENEZUELA:** Sorocaima — Av. Francisco de Miranda 114 (Frente al Correo de Chacao), Caracas 106 ● **YOUGOSLAVIE:** Yougoslovenska Kniga — P.O.B. 36, Beograd; Prosveta — Terazije 16, Beograd, P.O.B. 555; Forum — Novisad, Iv Misica, P.O.B. 206.

43434

Imprimée à l'Entreprise polygraphique « Arta Grafică »,
Calea Şerban Vodă no. 133—135, Bucarest — Roumanie